HISTOIRE
DE LA
SCISSION
OU DIVISION
ARRIVE'E EN POLOGNE
Le XXVII. Juin M. DC. XCVII.

Au sujet de l'Election

D'UN ROY.

Par M. DE LA BIZARDIERE.

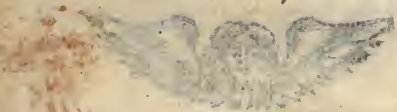


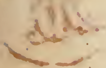
Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

Chez Jean Jombert.

M. DCC.





-1540



AU LECTEUR.

CET Ouvrage eſt une ſuite de l'Hiſtoire des Dietes de Pologne qui parurent en 1697.

Les Polonois ont engagé l'Auteur à écrire cette ſeconde Relation, & luy ont envoyé, ſelon la parole qu'ils luy avoient donnée, toutes les inſtructions neceſſaires. La ſincerité qui paroît dans leurs Memoires, eſt telle qu'un Hiſtorien la doit ſouhaiter, pour rendre compte d'un évenement, dont le Public a ignoré preſque toutes les circonſtances.

La Pologne peut être regardée comme le Theatre de l'Europe le plus fameux par la varie-

té de ses spectacles. Les esprits les plus éclairez ont été les Acteurs qui ont paru sur cette Scene ; & pendant que les Princes Chrétiens faisoient la guerre par tout ailleurs, ils sembloient avoir reservé ce Royaume pour la negociation.

La Noblesse Polonoise aussi zelée pour la Religion, que jalouse de sa liberté, n'avoit jusqu'à present laissé échapper aucun des moyens que peut suggerer la prudence humaine, pour se maintenir dans la possession immemoriale où elle étoit d'élire ses Souverains ; elle s'étoit conservée ce droit parmi d'autres Peuples qui en avoient perdu un semblable. Cette courageuse Nation s'étoit encore signalée par sa valeur, & avoit gagné presqu'autant de Batailles, qu'elle avoit livré de Combats. Enfin il sembloit que les Polonois avoient surpassé la generosi-

té

té des anciens Romains dans l'état le plus innocent de leur République, puisque ceux-cy n'avoient fait la guerre que pour étendre les bornes de leur Empire, & que ceux-là avoient souvent negligé ou méprisé le fruit de leurs Victoires; semblables à ces premiers Conquerans, qui *contenti Victoria, Imperio abstinebant.*

Les Polonois pour faire des conquêtes avoient suivi une route particuliere. La douceur de leur Gouvernement faisoit souhaiter aux autres Peuples d'être réünis sous les mêmes Loix. Le fameux Jagellon avoit embrassé le Christianisme; par là il étoit devenu Roy de Pologne; il y avoit réüni la Lithuanie, dont il fut & l'Apôtre & le Souverain.

Ses descendans gouvernerent cet Etat jusqu'à la mort de Sigismond Auguste, qui mourut au Châ-

Château de Knichin en Lithuanie en 1572. C'est en la personne de ce Prince que cette illustre Famille fut éteinte.

Henry de Valois, qui luy fut donné pour successeur l'année suivante, regna assez peu de temps en Pologne pour y être regretté.

Estienne Battori, qui fut mis à sa place, consola les Polonois de toutes les pertes qu'ils avoient faites; mais par un nouveau malheur plus grand que les precedens, ce Prince ne laissa point d'enfans; & par sa mort, ôta à la Pologne l'esperance de trouver un successeur qui pût luy ressembler.

La branche aînée de Vasa, par l'Election de Sigismond III. descendit du Trône de Suede pour monter sur celuy de Pologne; & l'alliance de ces deux grandes Monarchies devint un sujet de guerre, qui fit perdre aux Po-

lonois les Conquêtes qu'ils avoient faites sous le Regne précedent.

Vladislas fils de Sigismond, donna lieu de croire à ses sujets, par sa valeur & par sa conduite, qu'il repareroit ces disgraces ; mais les malheurs dont ils furent accablez aprés sa mort, par la revolte des Cosaques & par la guerre de Suede ôterent l'esperance aux Polonois de remedier à des maux qui leur parurent incurables.

L'intrepidité du Roy Casimir donna le temps à ses sujets de se reconnoître ; par là ce Prince sçût adoucir une douleur qu'il ne put pas entierement guerir ; mais par son abdication, il replongea le Royaume dans de nouveaux malheurs.

Le Roy Michel qui luy succeda perdit Kaminiek & la Podolie. Ce fut alors que l'on commença à craindre la perte du

Royaume ; mais la Providence qui n'en vouloit pas la ruine, délivra par la mort de ce Prince les Polonois, & toute l'Europe d'une apprehension qui paroissoit si bien fondée.

La deffaite des Turcs à Choczin, & l'Election de Jean Sobieski releverent le courage des Polonois ; ils crurent que sous un grand homme on ne pouvoit être malheureux. Leur idée étoit juste. Ce Prince sauva Vienne, & l'Empire ; & par une action si éclatante, il fit croire à ses sujets qu'il n'avoit rien fait pour eux.

L'indolence dont ils l'accuserent jointe à un seul défaut, fut la cause ou le pretexte dont ils se servirent pour faire perdre la Couronne à ses enfans ; la coutume de la Nation sembloit la leur devoir assurer ; mais elle fut abolie, & on donna aprés sa mort l'exclusion à sa Famille.

Leur ressentiment est allé plus loin ; l'aversion qu'ils ont témoignée pour la memoire de ce Prince, les a fait renoncer à leurs propres interests, & l'aveuglement de cette Nation est monté jusqu'à cet excez ; qu'elle n'a point envisagé sa ruine, aprés l'avoir évitée soigneusement depuis l'établissement de la Monarchie.

La haine qu'elle a toujours euë pour les Allemands, luy avoit fait preferer en 1386. Jagellon Duc de Lithuanie, à Guillaume Duc d'Autriche. Sigismond Marquis de Brandebourg avoit été exclus du Royaume dans le même temps, & par la même raison. Les autres Princes Allemands qui s'étoient presentez depuis la mort de Sigismond Auguste, n'avoient pas mieux réüssi ; & si Ernest, les deux Maximiliens d'Autriche, & tant d'autres Princes d'Allemagne,

gne, n'avoient point eu d'exclusion, on peut dire que les Polonois aimoient autant leur argent, qu'ils haïssoient leurs personnes.

Tant de refus & si souvent réiterez, n'ont point rebutté les Allemands. Ils se sont mis sur les rangs, presqu'autant de fois, qu'il y a eu d'interregnes; & la Pologne à qui en 1621. une Armée de plus de deux cens mille Turcs, n'avoit pû inspirer de la terreur, s'est laissée dompter en 1697. par douze mille Saxons. C'est un mystere qui n'est pas facile à developer : les Memoires Polonois sur lesquels nous avons uniquement travaillé, éclairciront beaucoup de choses, & le Lecteur pourra blâmer la conduite de cette Nation, & loüer en même temps sa sincerité.

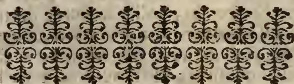
Les affaires de ce Royaume sont aujourd'huy dans une situation déplorable; mais les Polonois

nois ont de la pieté & du courage; ils pourront prendre des resolutions conformes à leur genie. Ils vinrent autrefois chercher un de leurs Rois dans l'Abbaye de Cluny, où il s'étoit refugié; ils trouveront celuy-cy à la Cour de France, si la Paix dure assez longtemps pour ne le pas occuper à commander les Armées de cette Couronne.

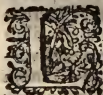
Faute à corriger.

Page 19. ligne 9. le 20. Septembre, *lisez* le 10. Septembre.

HI-



HISTOIRE
DE
LA SCISSION
ARRIVEE' EN POLOGNE
LE XXVII. JUIN M. DC. XCVII.
AU SUJET DE L'ELECTION
D'UN ROY.



LA mort d'un Prince cause toujours quelque alteration dans un Etat. Celle du Roy fut peu sensible à la Republique : On oublia un merite dont on crût l'avoir bien récompensé, & des Sujets qui

devoient être touchez de la perte de leur Souverain, loüer sa pieté, & estimer sa valeur ; ne s'occuperent que d'un seul défaut, qui avoit terni ses belles qualitez ; Ils l'excusoient en la personne de Sobieski Grand Maréchal & Grand Géneral de la Couronne, & ne pouvoient le pardonner à Jean III. Roy de Pologne.

Ce Prince s'étoit persuadé que pour conserver la Couronne dans sa Maison, il devoit amasser des richesses, qui distribuées à propos au temps de l'Election, gagneroient à son fils les suffrages qu'il s'etoit acquis par ses grandes actions. S'il avoit été aussi bon Politique que grand Capitaine, il auroit eu une conduite bien opposée ; il auroit laissé moins de tresors à sa famille, & plus d'amis, qui sont plus utiles pour l'execution des grands desseins.

La Republique qui aprés la défaite des Turcs à Choczin, avoit vû paroître son Géneral à la Diete de l'Election avec une magnificence digne d'un Roy, crut devoir recompenser la vertu d'un Gentilhomme qui luy sembla être né pour porter une Couronne : Elle accorda à son merite ce qu'elle refusoit à la naissance, aux offres, &

anx brigues de tant de Princes qui étoient ses competiteurs : Il eut la gloire de l'emporter sur eux, & mourut dans l'esperance, que le Prince Royal son fils seroit heritier de sa fortune. Il s'imagina qu'il avoit pris toutes les précautions, que peut suggerer la prudence humaine, sans faire assez d'attention que souvent elle trompe ceux qui se croyent les plus habiles, & que c'est la Providence qui ôte & donne les Couronnes.

Le Roy aprés avoir pris des mesures aussi fausses, qu'il les avoit crû justes, en laissa l'execution à la Reine son épouse, Princesse d'un genie qui sembloit superieur à celuy des personnes de son sexe, dont elle faisoit aussi remarquer les défauts. Elle voulut en faire plus que le Roy ne luy en demandoit, elle eut pendant vingt-deux ans la joye de voir reüssir des desseins qui luy ont causé des regrets qui ne finiront qu'avec sa vie.

Son premier projet fut de conserver la santé du Roy, & de prolonger une vie qui lui étoit si précieuse. Un Juif de Cazal nommé Jonas, se trouva en Pologne, il passoit pour habile parmi les siens, & avoit negligé le Commerce & l'Usure, qui ont tant

d'attraits, parmi les gens de cette ſecte; pour s'apliquer entierement à la Medecine. La Reine mit auprés du Roy cet homme, dont la reputation étoit bien établie; elle fut bien-tôt augmentée, & l'art du Medecin y contribua peut-être moins que le bon temperament du Prince.

La fortune de Jonas attira auprés de lui quantité de Juifs, dans l'eſperance d'avoir part à ſa faveur: Il en fit connoître un entr'autres à la Reine, que l'on peut dire avoir été l'une des ſources de ſes malheurs & de toute ſa famille.

Celui-cy s'appelloit Bethſal, étoit né en Ruſſie, & n'avoit d'autre talent que celui qui eſt ordinaire aux Juifs; mais il l'entendoit ſi bien, que pendant qu'il exerçoit l'Uſure avec la derniere rigueur, il avoit l'adreſſe de paroître magnifique & deſintereſſé. Cet homme ſe preſenta à la Reine, dont perſonne n'ignoroit le foible. Il portoit ſa recommandation avec lui, reſolu, comme il étoit, de perdre une ſomme conſiderable, dont il prévoyoit qu'il ſe dédommageroit en peu de temps. Il propoſa de prendre à ferme une des terres du Roy, dont il offrit un tiers au delà de ſa juſte

juste valeur ; sa proposition fut agréablement reçûë, & on l'engagea à prendre les autres Domaines de Sa Majesté qu'il accepta à de pareilles conditions.

Le Prince parut si content de sa conduite, qu'il commença à accorder quelques graces à sa sollicitation. On venoit chez lui marchander les Emplois vacans, & celui qui en donnoit le plus étoit toujours le plus agréable. Ce Commerce ne fut pas d'abord connu de tout le monde, ceux qui n'avoient point de part à la faveur, s'imaginerent que ce Juif s'opposoit à leur fortune, & resolurent de l'assassiner, mais sa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique; il entretenoit pour sa garde trente Polonois, & les payoit si bien, qu'ils conserverent une vie contre laquelle, sans le motif de l'interest, ils auroient peut-être les premiers attenté.

Bethsal se consideroit plûtôt comme une espece de Ministre d'Etat, que comme un Fermier. Les Charges, quelques Starosties, & les autres recompenses, qui n'étoient ni Palatinats, ni grandes Dignitez de la Couronne, ne se distribuoient qu'à

ceux qui en avoient ſtipulé avec luy. Les Polonois deteſtoient l'aveuglement du Prince, & l'auteur d'un ſi grand deſordre. Les Juifs au contraire reſpectoient Bethſal comme un nouveau Mardochée, & ne faiſoient point de difference entre Sobieski & Aſſuerus.

Le Roy ne devoit pas ignorer le trafic que faiſoit un homme qu'il avoit trop honoré de ſa confiance ; les Polonois l'accuſent aujourd'huy d'avoir amaſſé tant de treſors, par la vente des Charges, & une conduite ſi intereſſée fait que ſa memoire en demeure flétrie parmi eux ; il eut le malheur de n'être point averti pendant ſa vie de l'indignité de ce commerce, & cette diſgrace lui arriva par une fatalité ordinaire aux Princes qui ne manquent jamais de flateurs, & ne trouvent point de veritables amis.

Les Polonois du vivant du Roy, n'avoient pû diſſimuler leur indignation contre Bethſal : Ils l'avoient accuſé de concuſſion & de ſacrilege : Le premier crime n'avoit pas été difficile à prouver. L'Auteur avoit été convaincu du ſecond, par tous ceux qui avoient fait entrer des marchandiſes étrangeres dans le Royaume. Ce Juif qui en avoit affermé les Doüannes,
fai-

faisoit venir les Marchands devant lui, leur presentoit un Crucifix, & aprés le leur avoir fait adorer, exigeoit leur serment qu'ils n'avoient point fait de fraude; Il jettoit ensuite cette précieuse image dans l'endroit le plus sale de son Bureau: & par cette profanation irrita contre luy le reste de la Pologne. La Diete assemblée à Grodno en 1692. vouloit luy faire perdre la vie. Les Evêques croyoient qu'il n'y avoit que le feu qui pût expier ses crimes; la pluspart des Senateurs opinoient à quelqu'autre genre de mort, & les sentimens ne varioient que sur la difference du suplice. Le Roy qui preside à ces jugemens n'est pas obligé de prononcer suivant la pluralité des suffrages, mais l'action auroit été odieuse dans cette conjoncture. Le Prince qui sans se servir de son autorité vouloit conclure à la douceur, déclara que les preuves ne luy paroissoient pas suffisantes; l'affaire demeura indécise, l'accusé perdit son credit, mais son Maître luy sauva la vie. Cette indulgence fut attribuée à un autre motif que celuy de la Clemence. Bethsal avoit gouverné si mal ses affaires, qu'il étoit reliquataire au Roy de quatre cens mille li-

vres: On crut que le Prince vouloit luy donner le temps de s'acquitter; Ce Juif mourut insolvable en 1695. & le Roy ne survêcut que d'une année. Les Polonois qui virent que la mort du Prince & de son Fermier rendoient leurs plaintes & leurs vengeances inutiles, firent éclater dans la suite leurs ressentimens contre la Reine & sa famille.

Voilà quel étoit l'état de la maison Royale; Celuy du Royaume n'étoit pas moins déplorable. Les Turcs avoient pris la Ville de Kaminiec sous le Regne precedent, Sobieski s'étoit obligé par ses *Pacta conventa* ou Capitulation, à reparer cette perte & tant d'autres que la Pologne avoit souffertes depuis prés d'un siecle, & qui avoient tellement diminué ses forces, que tous souhaitoient ce bonheur sans oser l'esperer. Le nouveau Roy par son changement d'état sembloit avoir changé d'inclination: Les Turcs joüissoient paisiblement de la Podolie, & il ne se mettoit pas en état de les en deposseder; cette indifference donnoit atteinte à la reputation du Prince, on croyoit qu'il avoit perdu le courage par l'acquisition d'une Couronne. Les instances d'Innocent XI. & des intrigues connuës de tout le

monde, r'animerent ce Prince, & rappelerent sa premiere vigueur; l'autorité du chef de l'Eglise le porta à secourir Vienne, & à la priere de ce saint Pontife, il sauva la Capitale de l'Empire; & rétablit en même temps sa propre reputation.

La Pologne commença à esperer que son Roy entreprendroit pour elle ce qu'il avoit si genereusement fait pour un Prince voisin; cette action avoit augmenté l'estime que l'on avoit autrefois eue de sa valeur & de sa conduite. Les campagnes de Budziac, de Moldavie & Valachie, où il avoit pris Jassi, Campo-longo, Soczawa, Niemiek, & Soroka; jointes au secours de Vienne soûtenoient sa reputation. Les maladies dont il fut accablé les trois dernieres années de son Regne, l'empêcherent de poursuivre ses conquêtes. Les Turcs & les Tartares ne laisserent pas de garder avec luy quelques mesures, & quoy qu'ils demandassent une paix que l'on ne vouloit pas leur accorder, ils n'entreprenoient rien de considerable contre la Pologne, & croyoient que le Prince étoit tombé dans une letargie, dont ils ne jugeoient pas à propos de le réveiller.

Ils le regardoient comme un lion que les autres animaux apprehendent, même quand il dort. La terreur que son nom leur inspiroit ne fut dissipée que par sa mort, que luy causerent deux attaques d'apoplexie le 17. Juin. 1696. à Villanow prés Varsovie.

Il seroit difficile de dire si cette mort fut plus agréable à ses ennemis, qu'indifferente à ses sujets. Ceux-là causerent des desordres dans le Royaume capables de luy faire ressentir la perte de son Prince: & ceux-cy témoignerent tant d'aversion pour sa memoire & sa famille, qu'en plusieurs endroits du Royaume on resolut de piller les meubles de sa succession. On craignoit que des ressentimens, qui par l'esperance d'un gain considerable, pouvoient devenir plus violens, n'eussent de fâcheuses suites. Potoski grand Veneur de la Couronne, étoit allé à Zolkiew pour se mettre en possession au nom du Prince Jacques, des tresors que le Roy avoit laissez dans cette Forteresse: comme l'intention de cet Officier n'étoit pas assez connuë, & que l'on étoit dans l'incertitude s'il travailloit pour luy ou pour la famille Royale, le Grand General y fit apposer le scellé & douze

cens hommes de garnison. Cela déconcerta ceux qui vouloient tirer avantage des calamitez publiques, leurs resolutions étoient d'enlever les tresors du Roy; mais ces précautions les empêchoient de réüssir. Parce qu'ils ne purent contenter leur avidité, ils entrerent en fureur, & elle auroit passé plus avant, si la dignité de celuy à qui ils s'adresserent n'eût moderé les transports d'une colere, qui n'avoit pour fondement, que l'injustice de ceux qu'elle animoit.

La Reine & les trois Princes étoient allez à Zolkiew partager la succession du Roy. Le Cardinal d'Arquien pere de la Princesse qui devoit s'y trouver, n'étoit qu'à trois lieuës de la Ville, lorsque des Gentilshommes sur les terres desquels il passoit insulterent ses gens; ceux-cy se défendirent, & aprés en avoir tué & blessé plusieurs, ils mirent les autres en fuite. La resistance que les agresseurs avoient trouvée augmenta leur animosité, & pour vanger le sang de leurs complices, ils appellerent les habitans des lieux circonvoisins, qui vinrent au nombre de trois cens; mais aussi-tôt qu'ils connurent la qualité de celuy pour qui on avoit manqué de respect

ils se retirerent. Le Cardinal qui avoit d'autres soins, que de tirer raison de cet attentat, ne jugea pas à propos de se plaindre d'une insolence qui avoit été châtiée, & les coupables ne songerent qu'à se faire panser de leurs blessures.

Cette insulte fut une marque de la mauvaise volonté que l'on avoit pour la maison Royale, qui en a reçû de si fâcheuses dans la suite, qu'elles luy auront fait oublier toutes les precedentes.

Le Cardinal Michel Radzieiowski Archevêque de Gnesne & Primat du Royaume, étoit absent lorsque le Roy mourut; Il se rendit à Varsovie, prit possession du Gouvernement, & dans l'assemblée des Senateurs, on resolut de convoquer au vingt-huit Aoust la Diete qui precede celle de l'Election.

Dans cet intervale les Dietes préliminaires s'assembloient, on n'y déterminoit rien, toutes les contestations regardoient la succession du Roy, que la pluspart vouloient rendre responsable de l'inexecution des *Pacta conventa*, que la Reine & les Princes se retirassent, même les Ambassadeurs, & particulierement celuy de France,

à cause des trop grandes liaisons qu'il avoit avec cette Princesse, que l'Election du Roy se fist par la convocation generale de toute la Noblesse, qui est ce que les Polonois appellent Pospolite, & exclure un Piast. Les autres en tres-petit nombre, s'opiniâtroient à laisser à la Reine une entiere liberté; chacun soutenoit avec chaleur ses sentimens; on alleguoit peu de raisons, & on donnoit bien des coups de sabres.

L'ouverture de la Diete préliminaire se fit le vingt-neuf Aoust par une Messe que celebra le Cardinal Primat. Il y eut de grandes contestations, sur le choix du Maréchal ou Directeur, elles furent enfin heureusement terminées par l'Election d'Humiecki Stolnik ou Maître d'hôtel de Podolie, plus considerable par son merite, & par celuy du Palatin de Kiowie son oncle; que par sa dignité. Ce nouvel Officier fit voir d'abord l'autorité que luy donnoit sa commission; Il examina les pouvoirs des Nonces, & soûtint que celuy de Cracovie ne devoit pas se trouver à l'Assemblée, aprés avoir mal-traité un Gentilhomme qui en avoit fait ses plaintes. Toute la Noblesse se sentit obligée de cette ri-

gueur, & pour en témoigner sa reconnoissance, elle appuya si bien sa proposition, qu'il fut ordonné suivant la Loy, que les Nonces, contre qui il se trouveroit quelques reproches n'auroient point de voix active dans l'Assemblée, jusqu'à ce qu'ils se fussent justifiez. Le Maréchal & les Nonces allerent ensuite à la Chambre des Senateurs les remercier des soins qu'ils prenoient de la Republique pendant l'interregne. Le Cardinal leur representa, qu'étant tous membres de la même Republique, il étoit de l'interest commun, de prendre les seuretez necessaires pour le bien du Royaume; que ce bien consistoit à faire un Reglement touchant la Monnoye, qui étoit tellement alterée, que le Commerce en étoit ruiné; qu'il faloit payer les Armées, pour les mettre en état de s'opposer aux Turcs, & aux Tartares, qui ne manqueroient pas de se prévaloir de leurs avantages: Que le reglement le plus necessaire dans la conjoncture presente, étoit de publier des articles touchant l'Election du Roy, & de deliberer sur la maniere & le temps qu'elle devoit être faite; mais que sur tout, il faloit éviter les abus qui s'étoient intro-

troduits dans les deux Elections precedentes; que celle du Roy Michel avoit été tumultuaire; que celle du feu Roy s'étoit faite par Deputez; que le petit nombre auroit dû y produire la tranquilité; qu'au contraire, les Candidats par des profusions honteuses à la Nation avoient acheté les suffrages; qu'il étoit de l'honneur de la Pologne d'éviter cette fois tant d'inconveniens; que puisqu'il s'agissoit de donner à la Republique un Chef qui la rétablît dans son ancienne splendeur, leur devoir les obligeoit de choisir le plus digne de ceux qui se presentoient; qu'il les conjuroit, de se souvenir que la Couronne se donnoit, & qu'elle n'avoit jamais été venduë.

Pendant que le Cardinal donnoit des avis si salutaires on reçût des nouvelles, que les Tartares avoient fait une irruption aux environs de Zolkiew, qu'aprés avoir enlevé quantité d'esclaves & de bétail, ils avoient mis le feu aux grains, & que la recolte étoit entierement perduë. Cette nouvelle fut suivie d'une autre d'autant plus fâcheuse qu'elle mettoit la Republique hors d'état de tirer raison des actes d'hostilité de ces Barbares.

L'Armée de la Couronne s'étoit confederée, sous pretexte que depuis plusieurs années, on ne l'avoit pas payée. S'il n'y avoit eu que cette raison, la Diete auroit fait des efforts pour la satisfaire, & le mal n'auroit pas été sans remede. On s'apperçut qu'il y avoit d'autres motifs, la difficulté étoit de pénetrer un mystere que la puissance des auteurs empêchoit d'etre developpé.

Boguslas Baranowski avoit été choisi pour Chef ou Maréchal de cette confederation que les Nations moins indulgentes que la Polonoise appelleroient Revolte. Il est du district de Czersk dans le Palatinat de Mazovie, âgé de trente-cinq à quarante ans; Un Archevêque de Gnesne du même nom, avoit illustré sa famille; Sa Noblesse le faisoit considerer & luy tenoit lieu de bien & de merite: Sa hardiesse & une facilité de parler en public firent jetter les yeux sur luy pour servir d'instrument à l'ambition de ceux qui l'employerent; Ils trouverent en sa personne toutes les dispositions que l'on peut souhaiter dans un homme que l'on choisit pour conduire une entreprise temeraire; l'avidité qu'il parut avoir pour

le

le bien le rendit insensible; & l'empêcha de prévoir le mal qui luy pourroit arriver. Il envisageoit la pauvreté comme le plus grand des malheurs, & crut qu'il valoit mieux risquer de perir honteusement, que de mener une vie languissante.

Il étoit Hussar dans la Compagnie d'Ordonnance des Lanciers du Prince Joseph Lubomirski, petit Maréchal de la Couronne. Le peu que son pere luy avoit laissé se trouva presque consommé dés sa premiere campagne. Une femme qu'il épousa moins par inclination que par necessité, luy fit soutenir son emploi, & continuer le service : Le bien qu'elle luy avoit apporté se trouvoit épuisé par le mauvais ménage, qui n'est que trop ordinaire aux gens de guerre; & Baranowski étoit sans ressource, lorsque l'Armée demanda la solde. Il fit plus de bruit que les autres, & declara qu'il étoit honteux de laisser perir tant de braves gens; que puisque la Republique faisoit si peu d'état de leur vie, quoy qu'ils l'eussent dévoüée tant de fois à son service; ils devoient la conserver malgré qu'elle en eût; & que ce qu'ils feroient dans la suite justifieroit leur conduite; que les

moyens de se faire payer, n'étoient pas difficiles ; que les Turcs & les Tartares enlevoient tant de butin, qu'une partie suffiroit pour acquitter l'Etat ; qu'ils devoient s'en emparer les premiers, que c'étoit conserver le bien du public que de l'employer à payer ses dettes, & que par ce moyen on empêchoit les ennemis d'en profiter.

Parmy les mutins, les plus insolens passent toûjours pour les plus habiles. A peine Baranowski eut achevé sa harangue, que d'un commun consentement il fut choisi pour Chef, & chacun s'obligea d'obéir à ses ordres. Il commença de lever des contributions, & envoya des Deputez à la Diete pour demander ce qui étoit dû à l'Armée. On leur donna audiance, & ils parlerent si insolemment, qu'ils sembloient plûtôt des Herauts qui declaroient la guerre, que des sujets qui faisoient des remontrances.

Cette insolence fit croire que Baranowski se sentoit appuyé, le soupçon tomba sur ceux à qui la revolte pouvoit être utile ; le droit des gens ne permettoit pas de congédier les Ministres des Princes. Par les Loix les

Candidats & leurs parens doivent s'absenter pendant le temps de la Diete; les trois Princes s'étoient retirez: mais la Reine étoit à Varsovie où sa presence n'étoit ni necessaire ni agréable. Le Cardinal luy avoit representé le tort qu'elle faisoit à sa famille, mais elle ne voulut pas se rendre à ses raisons. Le 20. de Septembre l'affaire fut mise en deliberation. Le Directeur de la Diete haranguoit dans le Senat, & parloit quoy qu'indirectement contre les interests de cette Princesse avec tant de chaleur, que le Cardinal qui s'étoit trop ouvertement declaré pour elle, se crut obligé de l'interrompre; cela parut d'autant plus injurieux au Maréchal, que la Loy le défend. Il avoit dit qu'il faloit *mediam tenere viam inter præfractam contumaciam & deforme obsequium.* Le Primat l'avoit prié de luy expliquer ce qu'il entendoit par ces mots, & Humiecki demanda raison de l'insulte qu'il prétendoit être faite à la Noblesse en sa personne: Les Nonces prirent son parti, & comme ils étoient d'avis que la Reine se retirât pendant le temps de la Diete; ils sortirent presque tous, & furent suivis de la plusspart des Senateurs; leur pretexte étoit que l'Arche-

chevêque avoit maltraité le Maréchal. Ils étoient bien aises de luy donner cette mortification, par la seule raison qu'on le croyoit trop attaché aux interests de la Reine, & l'Evêque de Cujavie par une jalousie contre le Primat fomentoit la division pour presider à sa place aux Assemblées.

Ce different dura quatre jours, & fut appaisé par la prudence des Evêques qui s'en rendirent Mediateurs. Les Nonces se r'assemblerent le dix-neuf. Plusieurs Evêques & Senateurs les allerent trouver à leur Chambre; où l'Evêque de Cujavie declara que la Reine, pour ne pas resister aux instances du Primat, des Evêques & aux siennes, & pour ôter tout sujet de plainte, étoit resoluë de se retirer. Elle le fit en effet, & partit le même jour pour aller à Bialane prés Varsovie, aprés avoir reçû de Leopol les tristes nouvelles, que l'armée Confederée avoit commis de grands desordres, sur ses terres & sur celles du feu Roy, qu'elle y avoit exigé de grosses contributions, & qu'elle menaçoit même de s'en emparer, si elle n'étoit promptement satisfaite. Elle en usoit avec la même ri-

rigueur à l'égard des biens du Clergé & de la Noblesse. La desolation étoit universelle, & on apprehendoit chaque jour de nouveaux sujets de mécontentement.

Les Turcs & les Tartares par leurs preparatifs donnoient des allarmes continuelles, & le Moscovite accoûtumé à profiter des malheurs de ses voisins sembloit vouloir rompre avec la Couronne. Son Resident avoit rendu depuis quelques jours une lettre au Senat, par laquelle le Czar son Maître demandoit à la Republique que le Roy qui seroit élû entretint les Traitez conclus avec la Moscovie, & qu'il ne prît plus les titres des Provinces de Smolensko, Kiowie & Czermichovie qu'il prétendoit luy avoir été cedées par le dernier Traité de Leopol. On ne fut ni surpris ni intimidé de cette demande; personne n'ignoroit que les Moscovites sont aussi insolens dans la prosperité, que capables de bassesses dans la mauvaise fortune.

D'ailleurs le Czar avoit trop d'affaires avec les Turcs & les Tartares, à qui il avoit declaré la guerre, par la seule raison qu'il les voyoit attaquez par l'Empire, la Pologne & la Republique de Venise, contre qui

ceṣ Barbares ſe défendoient foiblement depuis la Ligue que ces trois Puiſſances avoient concluë contre eux.

Le Czar Jean étoit mort au mois de Janvier 1696. nullement regretté de ſes ſujets, qui avoient eu tant de mépris pour lui, que contre la coutume de la Nation, ils l'avoient obligé de partager ſa Couronne avec ſon Cadet.

Le Czar Pierre revêtu de l'autorité qu'il avoit injuſtement uſurpée ſur ſon aîné, voulut faire voir à ſes ſujets qu'il n'étoit pas indigne des faveurs qu'il en avoit reçûës: Il aſſiegea la Ville d'Aſaph pour la ſeconde fois, & fut plus heureux qu'à la premiere: Cette Place s'étoit renduë le 28. de Juillet, & avoit obtenu une compoſition auſſi honorable que l'on pouvoit l'eſperer d'une Nation qui profite de ſes moindres avantages: la Garniſon étoit ſortie le 29. au nombre de trois mille Turcs, avec ſes armes & ſes bagages, & avoit été tranſportée à dix lieuës ſur les galeres du Czar. Les Moſcovites avoient perdu à ce Siege leurs meilleures troupes, & pluſieurs victoires ſemblables à celle-cy étoient capables de ruiner leur Empire.

Les

Les Polonois étoient instruits que la fierté du Moscovite étoit moins fondée sur la conquête d'Asaph, que sur les vaines promesses, ausquelles s'étoient engagez les Allemands de faire une puissante diversion, & de mettre le Czar en état de conquerir la Tartarie, pendant que l'Empire chasseroit les Turcs de l'Europe. Les Moscovites trouvoient ce projet magnifique, & les Polonois qui sçavoient l'état des affaires d'Allemagne, en jugeoient l'execution impossible; ainsi ils répondirent au Resident du Czar que le Roy qui seroit élû aviseroit avec la Republique, s'il seroit plus expedient au bien de l'Etat de satisfaire à sa demande, ou de reprendre par la force les Provinces que son Maître avoit usurpées.

La proposition du Moscovite n'allarmoit pas tant les Polonois, l'armée Confederée leur causoit d'autres inquietudes, ses Députez demandoient la solde de dix années pour trente mille hommes, & ménaçoient d'execution militaire, si la Republique ne donnoit une prompte satisfaction. Il étoit difficile à la Diete de se tirer de cet embarras: Tout le monde vouloit que l'armée fust payée, & per-

sonne ne pouvoit se resoudre à y contribuer; Le tresor public se trouvoit épuisé, par les malversations de ceux qui avoient manié les finances : quelques particuliers mécontens du gouvernement precedent, étoient d'avis que l'on employât dans une conjoncture si pressante, l'argent que le feu Roy avoit amassé; ils representoient que puisque ces grands biens étoient tirez de l'Etat, la Justice vouloit qu'ils fussent appliquez à ses besoins & à la décharge des particuliers.

La Reine & les Princes n'étoient pas encore abandonnez de tous leurs amis; Ceux-cy s'opposerent à la deliberation, & dans le temps que la maison Royale alloit succomber, Horodenski Nonce du Palatinat de Czerniechovie, sortit de l'Assemblée sur la fin de Septembre, aprés avoir protesté contre tout ce qui seroit resolu en son absence. Une semblable protestation suffit en Pologne pour rompre une Diete. La Republique ne put surmonter l'opiniâtreté du Nonce; Elle fit, selon ce qui se pratique en cas pareil, une Confederation generale, par laquelle il fut ordonné que la Diete de l'Election se feroit en pleine Campagne par la convocation de

de toute la Noblesse, & on ajoûta que ceux qui proposeroient un Piast ou originaire Polonois, seroient considerez comme ennemis de la Patrie. Mais au grand étonnement de la maison Royale dont l'interest étoit que la Diete se fist avant l'hiver, pour prévenir tous les Candidats étrangers; l'ouverture en fut fixée au 15. de May de l'année suivante 1697. ce qui fut attribué aux intrigues de quelque faction secrete.

Horodenski s'étoit sauvé aprés avoir rompu la Diete, l'apprehension d'être châtié luy fit chercher un azile, & il le trouva en Russie auprés de Baranowski. Il proposa à ce General de luy confier un détachement de six mille hommes pour aller en Lithuanie, & l'assura qu'avec ce secours il feroit confederer la Noblesse qui y avoit quelque disposition. Baranowski avoit tenté la même chose, & n'avoit pas réüssi; il crut qu'un autre ne seroit ni plus heureux ni plus habile; & la revolte de l'Armée luy étoit trop utile pour le resoudre à en partager le profit.

Il regardoit plûtôt Horodenski comme un Transfuge qu'il honoroit de sa protection, que comme un homme capable de l'aider dans la conduite de ses entreprises: Il le souffroit,

parce qu'il avoit rompu la Diete, & qu'il avoit risqué sa vie pour les interests de ceux par le ministere desquels il se voyoit à la tête des Confederez. Avant l'arrivée de ce Nonce, Baranowski avoit sollicité la Lithuanie, de se joindre à ses Troupes, & on luy avoit répondu que si elle étoit dans ce dessein, elle choisiroit un Chef plus habile & plus experimenté que luy. La Noblesse le fit en effet, & on en reçut les nouvelles peu aprés la rupture de la Diete. Le prétexte de cette Confederation étoit plus specieux, quoy qu'il ne fust pas plus raisonnable que celuy dont se servoient les Confederez de Pologne.

La Maison de Sapieha étoit devenuë la plus puissante de Lithuanie: elle possedoit les plus grands biens & les premieres Dignitez de ce Duché. Cette fortune avoit donné de la jalousie au feu Roy, qui pour l'abaisser avoit élevé la famille des Krziszpins originaire de Konigsberg à un si haut degré, qu'à peine elle osoit y prétendre. Il avoit fait l'un Palatin de Witeps, & le frere de celuy-ci avoit obtenu l'Evêché de Samogitie. Ces deux Senateurs n'oublierent pas aprés la mort de leur Bienfacteur, les obligations qu'ils

qu'ils luy avoient ; ils ne se contenterent pas de soutenir les interests de sa famille, ils y engagerent leurs amis, & à la sollicitation de la Reine, ils risquerent leurs biens & leurs vies, pour faire confederer l'Armée aussitôt qu'ils virent, qne la Maison à qui on les vouloit opposer, s'étoit ouvertement declarée contre cette Princesse & sa famille.

Jean Casimir Sapieha Palatin de Vilna & Grand General du Duché, n'avoit pas eu peu de peine depuis plusieurs années à faire subsister l'Armée qu'il commandoit. Le tresor de cette Province étoit épuisé, aussibien que celuy de la Couronne, & il n'étoit pas possible au General de faire observer la Discipline à des Troupes qui n'étoient pas payées ; la nécessité où s'étoit trouvé cet Officier, l'avoit obligé de leur assigner des logemens sur les terres des Ecclesiastiques & de la Noblesse : les uns & les autres regarderent ce procedé comme un atentat à la liberté publique, & ce qui devoit être attribué aux malheurs du temps, fut imputé au ressentiment du General, que personne ne prétendoit avoir offensé : & quoy qu'il eût remontré qu'il faloit laisser perir

l'Armée, si on ne trouvoit moyen de la faire subsister, chacun se considera comme un particulier qui souffre une vexation, & pas un ne faisoit attention au bien public; ainsi le desordre augmentoit tous les jours par l'insolence des gens de guerre & l'impatience de ceux qui étoient exposez à leurs brigandages: ceux qui avoient le plus à perdre, furent plus indignez que les autres contre le Commandant, qu'ils faisoient auteur d'un mal, auquel ni luy, ni eux, ne pouvoient remedier.

L'indignation fut augmentée par la fierté du General. L'Eglise & la Noblesse de Pologne sont exemptes de logemens de gens de guerre. La Lithuanie qui s'est jointe à cette Couronne pour vivre sous les mêmes Loix, prétendoit joüir des mêmes privileges: le Palatin de Vilna disputoit ce dernier article, & soutenoit qu'il pouvoit faire de plein droit, ce qu'il n'avoit fait jusques-là que par necessité; ainsi en relevant l'autorité de sa Charge, il sembloit trop abaisser l'Immunité des Ecclesiastiques & les Privileges des Gentilshommes, qui dans une moindre fortune, n'avoient pas moins de fierté que luy.

Constantin Brzostowski Evêque de Vil-

Vilna, crut que puiſqu'il étoit le premier Prelat & le premier Senateur de Lithuanie, ſon devoir & ſon honneur l'obligeoient de s'oppoſer à l'ambition & aux entrepriſes du General, & à la licence de ſes Troupes. Il parla, fit des menaces, & voyant que les paroles n'avoient point d'effet, il excommunia le Palatin de Vilna. Le Nonce Santa-Croce avoit ſoutenu l'excommunication; & le Primat, ami des Sapieha, l'avoit ſuſpenduë en qualité de Primat, & de Legat né du ſaint Siege. Le General fut ſi offenſé des Cenſures fulminées contre luy, qu'il ne garda plus de meſures. Il envoya des Troupes dans toutes les dépendances de l'Evêché de Vilna, il augmenta celles à qui il avoit aſſigné des quartiers, ſur les terres des amis de l'Evêque, & par une trop grande ſeverité, fortifia ſans y penſer, le parti de ſon ennemi.

Le Nonce Davia ſucceſſeur de Santa-Croce, comme Miniſtre de ſa Sainteté, offrit ſa Mediation, qui fut acceptée par les Parties; il n'en fut pas de même de l'accord qu'il leur propoſa, & il eut le déplaiſir que la Congregation de l'Immunité qui fut aſſemblée par ordre de ſa Sainteté ſur la

fin de 1696. desapprouva son projet d'accommodement. L'Evêque de Vilna étoit à Rome pendant que les Troupes desoloient son Diocese ; ses amis songeoient à ses interests & aux leurs qui étoient devenus inseparables : & ils contribuerent enfin avec l'argent de la Reine & du Prince Jacques, à faire confederer l'Armée de Lithuanie : le pretexte fut d'autant plus specieux, que les auteurs de cette entreprise publioient qu'ils ne prenoient les armes que pour la défense de l'Eglise. Le Palatin de Vilna sentit à son tour qu'il est dangereux de se servir de tout l'avantage que l'autorité nous donne sur nos ennemis.

George Oginski Grand Enseigne du Duché, se mit à la tête des Confederez qui n'étoient encore que quatre mille hommes : la qualité du Chef, la haine que l'on avoit pour le Palatin de Vilna, les amis de la Reine, & ceux de l'Evêque qui n'étoient pas moins considerables, en augmenterent bien-tôt le nombre. Les Gentilhommes de Samogitie, des Palatinats de Novogrod, de Witeps & de Brzesce, se joignirent aux mécontens. Oginski pour vanger le public, & se le rendre favorable, com-

mença à faire le dégât ſur les terres du General & de tous ceux qui luy appartenoient. Celuy qui avoit paru le plus attaché aux Sapieha devenoit l'objet de la fureur de ceux qui leur étoient ſi vivement oppoſez. Le Palatin de Vilna ne put ſouffrir qu'on le traitât comme il avoit traité les autres ; il aſſembla ce qu'il put de Nobleſſe, avec deux mille hommes de Troupes reglées, qui étoient demeurées dans le devoir. Il ſe preparoit à marcher contre les rebelles, lorſqu'il apprit que deux Compagnies de Heïduques du Regiment du Prince Radgzivil étoient venus le joindre, & qu'Oginski ſollicitoit les Coſaques d'entrer dans ſon parti. Le Palatin de Vilna attendoit à Grodno de nouveaux renforts, ſes amis luy repreſenterent, qu'il étoit dangereux de donner aux ennemis le temps de ſe reconnoître : on aſſembla le Conſeil, où il fut reſolu de les aller forcer dans leurs retranchemens, & l'experience fit connoître que les Conſeils les plus magnifiques, ne ſont pas toujours les plus ſalutaires.

A l'aproche du General, Oginski ſe retira avec ſon Armée à Brzeſce, Sapieha l'inveſtit, & la ſerroit ſi é-

troitement, qu'il y avoit lieu d'esperer, que le défaut de vivres, & l'amnistie que l'on proposoit, la feroit rentrer dans le devoir; les menaces & les promesses furent inutiles; ce fut une necessité d'employer la force contre des gens que l'on desesperoit de reduire par la raison; le Palatin de Vilna les attaqua au mois de Novembre, & eut d'abord tout l'avantage que luy pouvoit promettre la valeur de ses Troupes. Les Confederez avoient plié, lors qu'Oginski par son exemple & ses paroles les r'anima, & les fit combattre avec tant de vigueur, qu'aprés une action qui dura plus de deux heures, ils répousserent Sapieha. Le Grand Maître du Duché son fils aîné, commandoit en Samogitie un Parti, qui dans le même temps fut mis en déroute. Ce jeune Seigneur courut plus de risque que les autres pour s'être sauvé des derniers, & on le poursuivit si vivement, qu'il se vit obligé de se renfermer dans un de ses Châteaux, où des Gentilshommes de Samogitie l'assiegerent inutilement, sa constance ayant donné à ses amis le temps de le dégager.

Cet échec augmenta la colere du Grand General, il se crut vaincu,

par-

parce que ses ennemis avoient osé luy disputer la victoire. Les Confederez de leur côté ne comptoient pas pour un avantage, une action qui leur avoit couté tant de monde; ils se retrancherent, & le Palatin vint une seconde fois pour les forcer; ils se défendirent avec le même courage qu'au combat precedent; la perte fut égale, les deux partis accuserent également la fortune, & écouterent la raison.

Dans le même temps, des Coureurs du Grand General dévaliserent un Courier du Palatin de Witeps, qui portoit des lettres à la Reine, par lesquelles il la conjuroit d'envoyer de nouveaux secours d'argent, sans lesquels, on ne pouvoit tirer Oginski du danger où il étoit. Ce Senateur luy representoit qu'il eût bien mieux valu ne pas entreprendre cette affaire, que de ne la pas soutenir: ces lettres furent renduës au General, qui les fit enregistrer, les envoya dans toutes les petites Dietes du Royaume, & se rendit accusateur contre la Reine, de la revolte de Lithuanie. Ces Dietes firent ce qu'il voulut, & cet incident fut un coup si fatal contre le parti de la Rei-

 ne,

ne, que jamais il ne put s'en relever.

L'Ambaſſadeur de France profita de ce deſordre, il prevoyoit que la diviſion de Lithuanie, étoit un obſtacle aux deſſeins qu'il tenoit encore cachez. Ce Miniſtre inſpira au petit Maréchal de Lithuanie, fils du Grand General, & ami particulier d'Oginski, d'aller ſur les lieux moyenner l'accommodement, & promit d'entrer dans les dépenſes neceſſaires, à condition qu'un des articles ſecrets fuſt la réünion des deux partis en faveur du Candidat qu'il avoit à propoſer.

Ce jeune Seigneur & quelques autres dont les terres ſe trouvoient deſolées par une ſi funeſte diviſion, écouterent les propoſitions conformes au projet de l'Ambaſſadeur de France; la fierté ceſſa de part & d'autre, & chacun plus fatigué du mal qu'il enduroit, que conſolé par celuy qu'il faiſoit ſouffrir, conſentit à un accord, qui fut conclu le 26. de Novembre 1696. aux conditions, qu'Oginski & les Confederez, rentreroient dans le devoir, que le Grand General leur accorderoit une amniſtie, qu'il leur feroit payer par la Republi-

blique la moitié de ce qui leur étoit dû, & qu'ils auroient des quartiers de rafraichissement, semblables à ceux que l'on accorderoit aux Troupes fideles. Le jour suivant, le Chef de la Confederation prêta le serment de fidelité au Grand General, qui fit rendre à Dieu des actions de graces, pour une Paix qui ne devoit pas être de longue durée.

Krzifzpin Evêque de Samogitie fut compris dans le même Traité; ce Prelat quoy que d'un genie mediocre étoit trop entreprenant; il avoit comme celuy de Vilna soutenu l'Immunité de son Eglise, & à la Diete de sa Province tenuë au commencement de 1696. avoit déclamé avec tant d'aigreur contre ceux qu'il prétendoit l'avoir violée, que son discours (contre son intention) irrita plusieurs Gentilshommes, qui dans l'apprehension d'être surchargez de gens de guerre, si l'Eglise s'en faisoit décharger, tirerent les sabres, & n'auroient pas épargné le Prelat, s'il n'avoit été secouru. Il vouloit les excommunier, mais l'exemple de l'Evêque de Vilna, & les remontrances de ses amis, luy firent changer de resolution.

Par la même intrigue & le même jour le Palatin de Witeps son frere fut aussi reconcilié avec le Grand General. Ce premier avoit pris le parti des Confederez, sous pretexte de défendre l'Eglise & la Noblesse, & en effet pour satisfaire à l'intention du feu Roy, & aux pressantes sollicitations de la Reine & de sa famille. Le Palatin de Vilna pour s'en vanger avoit donné ordre à une Compagnie de Dragons de faire le dégât sur ses terres. Krziszpin avoit détaché aprés eux des païsans qui avoient executé si ponctuellement les ordres de leur Maître, qu'ils les avoient tué tous, excepté le Commandant, à qui on avoit donné la vie, pour porter la nouvelle de ce qui s'étoit passé. Le massacre des Dragons fut évalué avec le desordre qu'ils avoient causé, & ne mit aucun obstacle à l'accommodement.

La difficulté fut plus grande à l'égard d'un Gentilhomme, qui avoit tenu des discours injurieux à la maison des Krziszpins, & les avoit attaquez par l'endroit le plus sensible. Il les avoit traduits au souverain Tribunal, où il avoit produit des titres contr'eux, qui avoient paru suffisans

aux

aux Juges pour declarer le Palatin de Witeps & son frere usurpateurs de Noblesse, & déchus de tous ses Privileges. L'accusateur avoit trop peu d'interest dans cette affaire, pour persuader le public qu'il l'eût entreprise sans y avoir été sollicité. Les Krzïszpins ne douterent pas que les Sapieha ne luy eussent suggeré, & que si cet inconnu n'avoit été seur de leur protection, il n'auroit pas eu cette insolence. Le Palatin de Witeps demanda réparation de cet outrage, & on fut obligé de la luy accorder, sur les menaces qu'il faisoit, de ne consentir sans cette clause à aucun accommodement.

Aprés un jugement rendu en Pologne par un Tribunal souverain, il n'y a ni appel ni requête qui puisse relever celui qui a succombé; sa partie est l'unique ressource qu'il peut trouver dans son malheur: ce remede pour l'ordinaire est inutile, puisqu'il faut que celuy qui a eu l'avantage devant le souverain Tribunal avoüe son infamie, & declare que par des titres supposez, il a surpris un jugement.

L'accusateur du Palatin de Witeps & de son frere, étoit un homme char-

gé & convaincu de tant de crimes, que le détail en feroit horreur : ce ſcelerat voulut bien ajoûter à l'homicide, au vol, & à l'incendie, le crime de fauſſaire & de calomniateur. On convint donc que ce malheureux donneroit au Palatin de Witeps tel acte qu'il voudroit exiger de luy; & afin que la ſatisfaction fuſt plus authentique, on ajoûta qu'elle ſe feroit publiquement dans la Diete de Samogitie, qui devoit ſe tenir au mois de Janvier 1697. le Gentilhomme s'y trouva pour faire reparation. Si la Diete s'étoit tenuë en pleine campagne, il ſe feroit peut-être échappé. Par le conſeil de Benoiſt Sapieha Grand Treſorier de Lithuanie, le Directeur l'avoit fait aſſembler dans l'Egliſe à cauſe du froid qui étoit exceſſif ; les amis du Palatin de Witeps en fermerent les portes, ſommerent le Gentilhomme de ſatisfaire à ſa parole, & ſe dedire des calomnies qu'il avoit avancées. Il étoit prêt de faire ce que l'on exigeoit de luy, lors qu'une reflexion fatale pour luy, & pour le Palatin de Witeps, cauſa la mort à l'un, & de nouvelles inquietudes à l'autre.

Ce Palatin paſſoit pour un homme

me qui n'étoit point esclave de sa parole, il y avoit manqué plusieurs fois, & on s'attendoit qu'il pourroit bien la violer aussi-tôt qu'il seroit quitte de cette affaire. Un des amis de Sapieha qui avoit resolu de luy en faire échapper l'occasion, mit en usage un stratagême que Machiavel dans son temps auroit peut-être admiré.

La pluspart de ceux qui composoient la Diete de Samogitie connoissoient le Gentilhomme dont nous venons de parler; ils étoient indignez contre luy à cause des cruautez qu'il avoit exercées. Celuy qui avoit conjuré sa perte disoit, & faisoit dire aux uns & aux autres : *Voila celuy qui a tué vôtre parent, qui a brûlé vôtre maison; & qui a deshonoré vôtre famille.* Il n'en falut pas davantage pour les animer contre luy; ils l'attaquerent dans l'Eglise, & le poursuivirent dans la Sacristie, où ils le tuerent à coups de sabres, sans que la sainteté du lieu où il s'étoit refugié, pût le sauver du danger où ses crimes l'avoient exposé.

Le Palatin de Witeps fut le seul, dans une joye publique que cette mort affligea, parce que la reparation qui devoit rétablir son honneur ne pou-
voit

voit plus être faite ; celuy qui étoit auteur du meurtre, vint avec les autres le complimenter, sur ce qu'il s'étoit enfin vangé d'un homme qui avoit voulu deshonorer sa famille.

Il ne fut point parlé dans l'accord, de l'Evêque ni du Chapitre de Vilna, qui sembloient les parties les plus interessées ; ce n'est pas qu'ils fussent abandonnez de leurs amis, quoy que Krzifzpin, & Oginski, ne prissent plus de part dans la querelle du Prelat, depuis qu'il n'avoit pas voulu suivre aveuglément leurs sentimens. Une autre raison qui empêcha l'accommodement, fut la difficulté de trouver un milieu pour reconcilier des gens, dont les prétentions étoient exorbitantes. L'Evêque demandoit une assurance, que les Troupes ne logeroient plus dans les dépendances de son Diocese, avec deux millions pour le dédommager des pertes qu'il avoit souffertes. Le Grand General ne vouloit pas s'obliger au premier article, parce que si l'Eglise s'exemptoit de gens de guerre, la Noblesse en seroit surchargée. Il demandoit que l'Evêque levât l'excommunication fulminée contre luy, & desavoüât des libelles qui avoient desho-

honoré sa personne, à ces conditions, il offroit de payer cent mille francs, à differens termes. Les amis du Prelat, étoient d'avis qu'il acceptât cette somme, & disoient qu'il valoit mieux se contenter de peu que de se mettre au hazard de perdre tout. Il parut ébranlé par leurs remontrances, & on croit qu'il auroit accepté ces offres, si les Deputez du Chapitre de Vilna n'y avoient formé opposition, sur ce qu'il n'étoit pas juste, que la perte ayant été commune, l'Evêque en fust seul dedommagé; ils ajoûterent que s'il passoit outre, ils en porteroient leurs plaintes à Rome. Sa Sainteté en effet, en fut informée, on ne sçait si ce fut par les plaintes qu'ils en firent, ou par celles du Palatin de Vilna & de ses Emissaires; peut-être les uns & les autres y eurent part, & elles furent si atroces, que l'Evêque jugea à propos de s'en disculper, & pour cette raison il alla à Rome. La paix des Confederez fut concluë dans le temps que ce Prelat étoit parti pour son voyage, ainsi il ne fut pas compris dans le Traité, & on s'excusa à son égard, sur ce que son absence l'avoit mis hors d'état de discuter

ses

ſes droits, & que le ſaint Siege avoit pris connoiſſance de ſon affaire: quoy que le Nonce eût fait inutilement ſes efforts pour l'accommoder, elle n'étoit pas entierement deſeſperée. L'Evêque ne revint qu'au mois d'Avril 1697. muni d'un plein pouvoir, que la Congregation de l'Immunité adreſſoit au Nonce de ſa Sainteté, pour terminer un different qui duroit depuis trop long-temps, & dont les ſuites étoient à apprehender; les mouvemens que ſe donna ce Prelat, ne furent pas entierement inutiles, & s'ils ne luy procurerent pas la tranquilité qu'il eſperoit, ils furent cauſe que ſes ennemis garderent quelques meſures.

On blâma Oginski d'avoir fait la paix, ſans y faire comprendre l'Evêque de Vilna, qui avoit été en partie le ſpecieux pretexte dont il avoit autoriſé ſa revolte; perſonne n'ignoroit qu'il ne pût encore tenir contre Sapieha, puiſque ce General n'avoit remporté aucun avantage; mais la neceſſité preſſoit Oginski de faire un accommodement tel qu'il pût être. L'Ambaſſadeur de France avoit découvert la veritable cauſe de la Confederation de Lithuanie, il reveloit

ce myſtere à ceux qui n'avoient pû le déveloper, & qui ne vouloient pas ajoûter foy aux lettres que le Palatin de Vilna avoit interceptées. Ce Miniſtre faiſoit connoître que le Grand Enſeigne avoit été gagné par l'argent de la Reine, & que tout ce qu'il faiſoit n'étoit que pour ſoutenir les intereſts du Prince Jacques, il n'en faloit pas davantage pour faire abandonner Oginski par ſes plus fideles Partiſans; ainſi ce General des Confederez eut la prudence de terminer une affaire qui alloit tourner à ſa confuſion.

Pendant que les Confederez de Lithuanie étoient aux mains & parloient d'accommodement, ceux de Pologne étoient plus tranquiles en apparence, Baranowski ne tuoit perſonne, & ruinoit toute la Ruſſie ; il tira trente deux mille florins de la Ville de Leopol, & les Juifs furent contraints d'en donner quatorze mille, pour s'exempter de loger ſes Troupes : la Ville de Zolkiew, & ſes dépendances qui appartiennent à la ſucceſſion du Roy n'étoient pas mieux traitées ; on leur demandoit cent mille florins, & en cas de refus, on les menaçoit d'execution militaire.

Les

Les Turcs & les Tartares s'avancerent avec cinquante mille hommes jusqu'à huit lieuës de Leopol, & pillerent ce que les rebelles n'avoient pas enlevé. Baranowski regarda leur butin comme une proye qui luy étoit échappée ; & pour se la faire restituer, envoya un detachement, qui aprés quelques legeres escarmouches, se retira assez mécontent de son General, qui l'avoit employé dans une occasion où il n'y avoit eu à gagner que des coups.

Le peu de Troupes fideles, faisoit son possible pour reprimer les courses des Tartares ; on en prit quelques-uns qui declarerent qu'ils n'étoient venus dans le Royaume, qu'à la sollicitation des Polonois, & que celuy qui étoit le premier d'entre eux ne les avoit appellez que pour inspirer à la Republique, le dessein de precipiter l'Election d'un Roy, & d'assembler la Diete pendant l'hyver : on fut persuadé par ce recit de la mauvaise intention de ceux que l'on soupçonnoit déja de preferer leurs interests, à ceux de la Republique.

Les Tartares menaçoient d'une seconde irruption : elle étoit d'autant plus à craindre, que celuy qui les a-

voit

voit appellez la premiere fois pouvoit bien les solliciter à en faire de nouvelles; la Pologne faute d'argent étoit hors d'état de les arrêter. L'Ambassadeur de France, pour montrer l'amitié sincere, que le Roy son Maître avoit pour la Republique, offrit cent mille florins qu'il avoit pour éloigner le Sultan des frontieres du Royaume, tant que dureroit l'interregne. Ce Ministre reçût de grands témoignages de reconnoissance de la part de ceux dont les intentions ne tendoient qu'au bien public; mais le Castelan de Cracovie qui en avoit de bien opposées, éluda autant qu'il pût la proposition de l'Ambassadeur; l'affaire fut cependant traitée à Constantinople, sans qu'il en coûtât rien à la France ni à la Pologne, le Sultan ne fit pas les actes d'hostilité qu'il avoit premeditez, rejetta les offres de ceux qui l'avoient appellé, & envoya un Exprés pour en donner de sa part les assurances à la Republique; la malice du même Castelan de Cracovie, rendit inutiles pour la seconde fois des offres si salutaires; il retint en prison contre la foy publique cet Envoyé, ne le relâcha qu'aprés l'Election, & par cette perfidie, mit les

affaires du Royaume dans une déplorable ſituation.

La Republique étoit hors d'état de remedier à tous ſes malheurs, l'Armée qu'elle entretenoit luy declaroit la guerre, on n'avoit point de fonds pour lever d'autres Troupes, le Senat ſe vit obligé d'envoyer des Députez aux Confederez, pour conferer avec eux ſur les griefs qu'ils propoſoient, & les ſatisfaire ſur leurs demandes.

Baranowski qui n'apprehendoit rien tant que de voir la Republique dans la reſolution de luy accorder la ſatisfaction qu'il avoit demandée, eut recours à de nouvelles difficultez, il défendit d'approcher de ſon camp plus prés de demi-lieüe, & declara qu'il ne ſouffriroit pas, que le grand ni le petit General, aſſiſtaſſent aux Conferences, de peur qu'ils ne remarquaſſent des Officiers & des ſoldats de la Confederation, & qu'ils ne les fiſſent punir auſſi-tôt qu'elle ſeroit appaiſée; la neceſſité contraignit le Senat, de faire ce que la dignité de la Republique n'auroit pas ſouffert dans des conjonctures moins fâcheuſes.

Les Deputez entrerent en conference aux conditions qu'il plut aux rebelles de leur preſcrire; on en faiſoit

ſoit trop à leur égard, ils ſçûrent s'en prévaloir, & declarerent qu'ils ne ſe ſepareroient qu'aprés l'Election ; ainſi l'Armée qui devoit défendre le Royaume continuoit ſes deſordres & vivoit à diſcretion. Le Maréchal demandoit avec menaces cent cinquante mille florins au Primat, & cent mille aux Bourgeois de Varſovie ; ſur le refus de ceux-cy il envoya faire des actes d'hoſtilité dans la banlieüe de la Ville. La Pruſſe Royale, quoy qu'éloignée, ne fut pas hors d'inſulte, & douze Compagnies y entrerent par ordre du même Maréchal. La fierté que témoignerent les Gentilshommes de la grande Pologne les mit en ſeureté ; ils avoient répondu aux rebelles que s'ils s'avançoient, la Nobleſſe iroit au devant d'eux, & feroit plus de la moitié du chemin. Baranowski qui vouloit piller ſans combattre diſſimula ſon reſſentiment, & ſongea à jetter la terreur parmi des gens qu'il crut en être plus ſuſceptibles.

Cependant les Deputez de la Republique, qui étoient en conference à Leopol avec ceux des rebelles, vouloient acheter la paix à quelque prix que ce fuſt, & dans cette vûë

ils offrirent à l'Armée une petite partie de ce qui luy étoit dû, avec des assignations pour autant sur les Palatinats, & une amnistie sans reserve.

L'Evêque de Plosko Chef de la Commission qui au nom du Senat avoit ménagé cet accommodement, crut que les rebelles alloient rentrer dans le devoir, parce que les Deputez approuvoient les offres. Ce Prelat se felicitoit déja de s'être acquitté heureusement de sa Commission, lorsqu'il apprit que Baranowski les avoit desavoüez, & condamné à mort leur Chef comme un prévaricateur, qui avoit excedé ses pouvoirs: l'execution neanmoins en fut surcise à la priere des Commissaires de la Republique, qui renoüerent deux mois aprés leurs Conferences au Château de Sambor où Baranowski s'étoit retiré. Cette entrevûë ne fut pas plus heureuse que les precedentes, le Chef des mutins qui n'avoit pas de raisons à alleguer, cherchoit un pretexte que sa malice luy fit bien-tôt trouver.

Il suborna un de ses Compagnons qui cria dans la Conference, que ces pourparlers étoient d'autant plus inu-

inutiles, que les Deputez du Senat vouloient les ſurprendre, que l'on l'avoit averti du deſſein qui étoit formé, de faire couper la tête à Baranowski & à ſes Conſeillers, auſſi-tôt que la Confederation ſeroit appaiſée, que de braves gens devoient perir les armes à la main, plûtôt que de ſe laiſſer égorger comme des Victimes, qu'il ne croyoit pas qu'il s'en trouvât parmi eux d'aſſez lâches pour écouter des propoſitions ſi captieuſes, & qu'il n'étoit pas juſte que des gens, que l'on n'avoit pû vaincre par les armes, ſe laiſſaſſent ſurprendre par des promeſſes.

La harangue de ce Seditieux fut ſuivie des applaudiſſemens de ſes compagnons, qui crierent qu'ils ne vouloient point d'accommodement & qu'ils alloient faire main baſſe ſur ceux qui en écouteroient les propoſitions. Le Maréchal fit auſſi-tôt publier un manifeſte, par lequel il rendoit raiſon de ſa conduite, comme tres-innocente; les Senateurs aſſemblez à Leopol le declarerent ſeditieux, & les Confederez rebelles, & ennemis de la Patrie.

Les remedes violens ſont ſouvent

les plus salutaires. Cette declaration à peine avoit paru, que les Confederez demanderent un delay de trois semaines, qui leur fut accordé : le terme étoit assez long, pour faire des reflexions, & profiter de l'amnistie qui leur avoit été tant de fois offerte. Les moins seditieux regardoient Baranowski comme un Tyran qu'ils s'étoient donné : les biens que l'on soupçonnoit qu'il avoit amassez, & les profusions qu'il faisoit comme s'il eût été Prince, excitoient la jalousie de ses compagnons, & on avoit de la défiance d'un Général qui paroissoit trop attentif à sa fortune. L'arrest de mort qu'il avoit prononcé contre le Chef de ses Députez, excitoit la compassion parmi des gens qui n'en étoient pas fort susceptibles, & chacun avoüoit que si ce malheureux étoit coupable, ils étoient tous complices de son veritable crime, qui n'étoit autre, que d'avoir suivi trop aveuglément les sentimens de leur Commandant.

Ces reflexions firent un tel effet, que plus de quarante Compagnies, renoncerent à la Confederation, cet exemple ébranla les autres, & Baranowski en fut si intimidé, qu'il resolut

lut de prendre le même parti. Il considera qu'il avoit offensé également le Clergé & la Noblesse, & que si tous l'abandonnoient, comme avoit fait une partie, il couroit risque de perdre ce qu'il avoit amassé, & la vie même, qui ne luy étoit pas ennuyeuse, depuis que par ses concussions, il avoit changé de fortune; mais rien ne contribua tant à le déterminer, que le temps de la Diete qui approchoit. Dans l'apprehension qu'il eut que cette nombreuse Assemblée, ne voulût enfin tirer raison de tant de desordres qu'il avoit causez; il songea à profiter de l'amnistie qui luy avoit été tant de fois offerte, & fit sçavoir au Comte Jablonowski Grand General de la Couronne, qu'il étoit prêt de se soumettre avec les Troupes qui ne l'avoient pas encore abandonné.

On voyoit bien que la necessité l'obligeoit à cette soumission: quelques Senateurs étoient d'avis de faire un exemple de severité; mais Jablonowski plus indulgent, le tira du danger, auquel plusieurs prétendent qu'il l'avoit luy-même exposé.

Le Senat avoit donné à ce Gene-

ral un plein pouvoir de traiter avec les rebelles, à des conditions même qui leur fussent avantageuses, pourvû qu'ils rentrassent dans le devoir: Baranowski par-là sembloit seûr de sa grace, & Jablonowski frustré de l'esperance, que la Confederation luy seroit utile, ne devoit songer qu'à se faire honneur d'une affaire, qui ne pouvoit tourner à son profit.

Il declara aux Confederez que la Republique leur pardonnoit, qu'ils pouvoient venir en assurance, qu'un repentir prompt & sincere, étoit le moyen le plus seûr pour expier leur faute: sur sa parole, ils se rendirent à Leopol, leur Général étoit à leur tête fort content de sa destinée, & prêt à executer, tout ce qu'exigeroit de luy le Comte Jablonowski, qui n'attentoit ni à ses biens ni à sa vie.

Le onziéme jour de May fut choisi pour une action que l'on vouloit rendre si celebre: la ceremonie s'en fit à Leopol dans l'Eglise des Bernardins. On avoit dressé un dais sous lequel Jablonowski fut placé: Baranowski parut ensuite, moins semblable à un Officier qui souffre une repri-

primande pour avoir manqué à ſon devoir, qu'à un criminel qui fait amande honorable. Il ſe jetta aux pieds du General, baiſa le marchepied du fauteüil où il étoit aſſis, demanda pardon, renonça à la Confederation, déchira l'acte qui l'en établiſſoit le Chef, & remit ſes étandards. On rendit à Dieu des actions de graces avec la même ſolemnité que pour le gain d'une bataille. Jablonowski fut ſi content, qu'il ſe regardoit comme Sobieski aprés la journée de Choczin, qui luy avoit valu la Couronne, il ſe trouvoit revêtu de la même Dignité, on crut qu'il ſe flatoit, que ſon action pourroit luy produire la même recompenſe.

Baranowski diſparut aprés avoir repreſenté des perſonnages ſi differens, les uns crurent que la honte de tant de baſſeſſes, le faiſoit abſenter : les autres prétendoient que la crainte d'être aſſaſſiné, luy avoit fait prendre la fuite, pluſieurs croyoient qu'il l'avoit en effet été, ou que les auteurs de ſa revolte, le tenoient caché, dans l'apprehenſion, qu'il ne revelât un myſtere dont le ſecret leur étoit d'une ſi grande conſequence.

L'amniſtie accordée aux rebelles, leur parti affoibli, par la deſertion de quarante Compagnies, & le temps de la Diete qui approchoit, étoient d'aſſez puiſſans motifs pour faire rentrer des ſeditieux dans le devoir; mais d'autres reſſors y avoient encore contribué davantage. Les plus puiſſantes maiſons de Pologne s'accuſoient reciproquement d'avoir excité cette revolte. Les Lubomirski en rejettoient le crime ſur les Jablonowski qu'ils publioient avoir cauſé ce tumulte en faveur de l'Electeur de Baviere; ceux-cy pour s'en diſculper diſoient que leurs ennemis avoient fomenté la revolte, afin de faire monter le Prince Jacques ſur le Trône. Les plus éclairez ſoutenoient, que ces deux Chefs de factions differentes, n'avoient travaillé que pour eux-mêmes. Ce bruit qui les rendoit également odieux, les obligea de concourir, à appaiſer la Confederation, & ils en ſeroient venus à bout plûtôt, ſi la jalouſie inſeparable de l'égalité n'avoit traverſé leurs deſſeins.

Chacun d'eux aſpiroit à l'honneur, d'avoir éteint un embraſement capable de conſommer toute la Pologne:

l'un & l'autre savoit qu'il faloit de l'argent ; & qu'avec ce secours, on vient à bout des affaires les plus desesperées. Lubomirski fit écrire par l'Evêque de Plosko au Cardinal, & aux Senateurs, que s'ils vouloient contribuer cinquante mille écus, on contenteroit l'Armée. Le Cardinal en fit la proposition au Senat, & en offrit le tiers pour sa part ; l'Evêque de Cracovie, quoy qu'absent, en promit autant pour la sienne. Bonski Evêque de Varmie, ami de la Reine, & l'un des plus riches Prelats de Pologne, declara qu'il ne donneroit rien ; les autres luy dirent qu'ils fourniroient le reste, & ils furent bien plus surpris, lorsqu'ils virent que cet Evêque s'opposoit à la deliberation ; ils luy avoient plus d'obligation qu'ils ne pensoient ; il ne faisoit cette difficulté, que pour obliger la Reine, qui vouloit avoir l'honneur d'étouffer la Confederation.

Pendant que Lubomirski avoit écrit au Cardinal, Jablonowski avoit averti la Reine de ce qui se passoit à Sambor, & elle luy avoit envoyé la même somme pour satisfaire l'Armée. Ce General vouloit conclure

fecretément l'affaire avec Baranowski, & dans ce deffein, il avoit fait rompre la Negociation publique, & n'avoit recommencé la fienne en particulier, qu'aprés le départ des Commiffaires. Ceux-cy en furent avertis par leurs efpions, comme ils étoient à moitié chemin, leur diligence les fit arriver affez-tôt pour fe trouver à la conclufion, & difputer la gloire d'avoir terminé cette grande affaire. La Reine voulut auffi s'en attribuer tout l'honneur, fondée fur ce qu'il luy en coutoit fon argent; cette Princeffe croyoit recevoir des complimens de toute la Nobleffe aprés cette liberalité: ceux qui y firent quelque attention, ne dirent autre chofe, finon que ceux qui excitoient des revoltes étoient plus obligez que les autres à les appaifer.

La Reine, le Prince Jacques & le Comte Jablonowski, ne laifferent pas d'être regardez par la plufpart comme les premiers mobiles d'une Confederation qui leur avoit caufé tant de defordres: celuy-cy étoit intime ami de Sobieski, quand il fut élû Roy, il avoit employé tout fon credit pour luy mettre la Couronne fur la tête: ce fervice l'avoit fait

Grand

Grand General, Castelan de Cracovie, & par là le premier Senateur seculier du Royaume. Par reconnoissance, il prenoit des mesures avec la Reine, pour faire réüssir un dessein dont il prévoyoit l'execution tres-difficile: les liaisons qu'il eut avec cette Princesse, donnerent occasion à ceux qui ne vouloient de bien ni à l'un ni à l'autre, de publier que la Reine, persuadée de l'aversion que la Noblesse avoit pour sa famille, étoit convenuë avec le Grand General de travailler pour luy aux conditions, qu'elle fourniroit l'argent, pour gagner les suffrages, & qu'il partageroit avec elle une Couronne, qu'elle ne pouvoit obtenir pour ses enfans.

Cette opinion n'étoit pas nouvelle en Pologne, on en avoit eu tant de crainte quinze ans même avant la mort du Roy, que pour prévenir l'execution de ce projet; les principaux Seigneurs avoient fait des Ligues secretes, qui n'éclaterent que trop dans la Diete, où la Ligue fut concluë contre le Turc, & dont on a tant parlé dans les affaires du Comte Morstyn Grand Tresorier de la Couronne. Ces bruits flattoient l'am-

 bition

bition du Grand General ; il ne ſe mit pas en peine de les détruire, & s'il crut que ſon attachement à la perſonne de la Reine le feroit monter ſur le Trône, il ſe trompa, puiſque ce fut le pretexte, dont ſe ſervirent ſes ennemis pour l'en empêcher.

Marie de la Grange d'Arquien Reine doüairiere de Pologne, ne jugea pas à propos de le deſabuſer. La Nobleſſe parloit trop haut de la dureté du Regne precedent, il n'étoit pas de la prudence, d'augmenter par une fierté hors de ſaiſon, le nombre des mécontens; il n'y en avoit déja que trop, & le deſſein qu'elle avoit formé d'abaiſſer les plus grandes Maiſons, luy attiroit tous les jours de nouveaux ennemis.

Il étoit difficile de ramener des eſprits trop aigris par une conduite ſi intereſſée : la Princeſſe pour s'en diſculper ouvrit ſes treſors, & crut que par ſa liberalité les affaires changeroient de face, comme ſi la memoire des bienfaits duroit auſſi longtemps, que celle des injures.

Le mal étoit ſi grand, que le remede fut inutile ; ceux qui avoient reçû de l'argent publierent qu'elle fai-

faiſoit des reſtitutions, auſquelles le Pere Louis d'Amſterdam Capucin (qu'ils diſoient être ſon Medecin & ſon Confeſſeur) l'avoit obligée, & que la Pologne étoit redevable à ce ſaint homme, qui travailloit également à la ſanté du corps, & au ſalut de l'ame de ſa penitente.

Ce n'étoit pas cela ſeul qui avoit alienć les eſprits : la Reine & le Prince Jacques avoient contribué autant que les autres à affoiblir leur parti. Depuis le mariage de l'aîné, elle avoit aimé le Prince Alexandre, & cette prédilection ne le luy avoit pas fait juger indigne de la Couronne : elle s'en étoit expliquée peut-être trop ouvertement : l'aîné en avoit conçû une telle indignation, qu'il avoit oublié les ſentimens de la nature : cela étoit arrivé peu de temps avant la mort du Roy. La Reine n'avoit pas conſideré depuis le Prince Jacques comme ſon fils, parce qu'il ne l'avoit pas traitée comme ſa mere : elle ne ſe declaroit d'abord ni pour ni contre lui, & il ſembloit qu'elle aimoit mieux être épouſe d'un Roy que d'en être la mere : dans ſon incertitude elle attendoit, que le temps luy donnât

un conseil, que l'état present des affaires ne luy permettoit pas de prendre.

Jacques Sobieski fils aîné du feu Roy ne renonça pas à ses prétentions, quoyque la Reine parût à son égard indifferente, ou mal intentionnée. Il sçavoit que les Polonois avoient toujours choisi leurs Souverains dans la maison Royale, & quoy que la Noblesse eût droit d'élire celuy qu'elle voudroit, il ne croyoit pas que ses freres eussent plus de merite que luy, on ne voyoit pas que les cadets eussent été preferez aux aînez, & il se flatoit qu'il ne serviroit pas d'exemple.

Sa reputation étoit établie par un endroit, qui ne pouvoit être qu'agréable aux Polonois ; il avoit accompagné le Roy son pere à la levée du siege de Vienne, & avoit combattu auprés de sa personne, aux deux batailles qui se donnerent à Barcan prés Strigonie, où les Turcs avoient été entierement défaits. L'Empereur devoit l'assister de son credit, & la gloire de ce Prince, dont il étoit le beau-frére, ne luy permettoit pas de s'engager ailleurs. L'Electeur Palatin dont il avoit épou-

pousé la sœur, luy promettoit de faire pour son service ce qu'il avoit tenté pour luy-même à la derniere Election. L'Electeur de Baviere luy tenoit un pareil langage, quoy qu'il fust trop occupé ailleurs, pour faire autre chose que des vœux en sa faveur.

Charles XI. Roy de Suede, aimoit mieux voir le Prince Jacques sur le Trône, que pas un de ses Competiteurs. La Livonie s'étoit soulevée, & il sembloit que ces Peuples accablez d'impôts, & de miseres, regrettoient la domination de leurs anciens Maîtres. Un Prince entreprenant pouvoit favoriser leur revolte, & demembrer de la Couronne de Suede, une Province qui étoit à sa bienseance: celuy qui auroit formé le dessein de la réünir à la Pologne, n'auroit été blâmé d'aucun Souverain, ils sçavoient tous, que les Suedois s'en étoient emparez contre toute sorte de justice, & qu'ils n'avoient pas eu seulement un pretexte. Ils s'étoient prevalus de la guerre que les Polonois avoient contre les Turcs en 1621. & pendant qu'ils défendoient la Chrêtienté contre ces Barbares, des Chrêtiens leur

avoient enlevé cette Province ; le temps ne leur avoit pas fait oublier une perte si considerable, & s'ils ne s'étoient pas trouvez, depuis tant d'années en état de la reparer, ils avoient au moins témoigné par leurs plaintes, qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable. Par cette raison, l'Election d'un Prince qui auroit aimé & entendu la guerre, causoit des allarmes à la Suede, dont le choix de Sobieski la delivroit. Il passoit chez ses voisins pour un Prince doux & paisible, & qui content de posseder un Royaume, laisseroit à ses successeurs le soin d'en étendre les bornes. On croit même qu'il avoit promis à la Suede, de luy abandonner la Samogitie, la Souveraineté sur le Duché de Curlande, & de luy ceder le Bailliage de Piltin que la Pologne possede encore en Livonie.

Ces mesures sembloient assez bien prises pour en esperer un favorable succez ; mais la mort du Roy de Suede arrivée à Stokholm le 15. Avril 1697. fit évanoüir tous ces projets.

Les Electeurs Palatin & de Baviere ne tenoient plus le même langa-

ge,

ge, & on ſoupçonnoit ce dernier d'avoir des prétentions à la Couronne. L'Abbé Scarlati avoit été de ſa part à Varſovie complimenter la Reine ſur la mort du Roy: ce Miniſtre avoit obſervé les ſentimens de la Nobleſſe, touchant les intereſts de la maiſon Royale, & il s'étoit apperçû, qu'il ne ſeroit pas difficile de ſupplanter les trois Princes; les raiſons qui les éloignoient du Trône empêchoient l'Electeur d'y monter, parce que (outre qu'il étoit Allemand) il avoit épouſé leur ſœur. Scarlati avertit ſon Maître des diſpoſitions de la Nobleſſe; ce Prince fit reflexion ſur le peu de part, que les cadets avoient à la Couronne, qu'ils y avoient même renoncé, à cauſe de leur trop grande jeuneſſe, & que la Reine toute paſſionnée qu'elle étoit pour le Prince Alexandre, n'y ſongeoit plus. L'Electeur qui voyoit auſſi que ce ſeroit une choſe odieuſe, de diſputer la Couronne à ceux dont il avoit épouſé la ſœur, ne penſa qu'à ſervir le Prince Jacques, & prefera des ſentimens d'honneur à ceux que pouvoit luy ſuggerer l'ambition.

Ses vaſtes deſſeins contribuerent auſſi

auſſi à luy faire abandonner un deſſein qui n'étoit pas encore bien formé ; il étoit entré dans la Ligue, que l'Empire, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Savoye & la Hollande, avoient concluë contre la France. Tant de forces rëünies, ſembloient au moins devoir reduire cette puiſſante Monarchie, dans ſes anciennes bornes ; les Confederez en avoient déja partagé les Provinces, avant que de les avoir conquiſes. La prudence & l'intrepidité du Roy Tres-Chrétien avoient rendu tant d'éforts inutiles, & ſecondé par la valeur de ſes Troupes, & l'affection de ſes ſujets, il avoit pris des Villes, gagné des Batailles, & conquis des Provinces. Toute l'Europe attentive le regardoit avec admiration, & ſes ennemis ſoupiroient aprés une Paix, que la ſeule honte les empêchoit de demander.

L'Electeur de Baviere fit une ſerieuſe attention à tout ce qui ſe paſſoit dans l'Europe, & ſans penſer à la Pologne, il ſongea à ſe dédommager, par les debris de la Monarchie d'Eſpagne.

Cela ne ſuffiſoit pas pour raſſurer les amis du Prince Royal ; l'indifference

rence de la Reine les affligeoit ; ils luy remontrerent qu'elle faisoit plus de tort à sa famille, que ceux qui luy disputoient la Couronne, que si elle prenoit avec plus de cœur ses interests, & que lors qu'elle le recommandoit, elle n'y mêlât plus de plaintes, sa faction seroit la plus puissante. Elle écouta leurs raisons, mais elle avoit tellement décrié ce Prince, dans les broüilleries precedentes, & sur tout depuis la mort du Roy, au sujet des interests domestiques, qu'elle s'appliqua trop tard à la guerison d'un mal qui étoit devenu incurable.

Martin Matczinski Palatin de Russie mourut dans ce temps, & laissa par son testament, à la Reine & au Prince Jacques une partie de ses biens qui leur parurent assez considerables, pour les consoler de la perte qu'ils avoient faite. Les tableaux que l'on trouva dans son cabinet ne furent pas si agréables aux Legataires, que le reste de la succession.

Le premier, étoit une vive image de la guerre ; un Conquerant y étoit peint donnant ses ordres pour un assaut general ; la place assiegée paroissoit dans un état qui faisoit voir l'extré-

trémité où elle étoit reduite ; ses bastions renversez, & le nombre des assiegeans, montroient qu'elle n'avoit de ressource que dans la clemence du Vainqueur.

Le second, bien different du premier representoit une longue Procession, dont la marche étoit fermée par un Jesuite qui battoit la mesure: ce Religieux étoit suivi d'un Prince, dont la tête étoit couronnée, & qui portoit d'une main un Sceptre, & de l'autre un Globe. Deux autres Jesuites tenoient devant luy un livre de Musique, sur lequel il paroissoit fort attentif.

Si cette peinture inspiroit la pieté, la suivante excitoit la compassion. Un Prince extenué, paroissoit assis sur les genoux d'une jeune femme, & suççoit la mammelle d'une vieille ; celle-cy ne sembloit pas être d'une santé plus robuste que luy; la quantité de Couronnes que le malade avoit sur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à sa foiblesse que son temperament ; il manquoit des fleurons à la plupart de ses Couronnes, qui paroissoient en aussi mauvais état, que celuy qui les portoit.

Le

Le dernier tableau étoit plus agréable à la vûë, particulierement des avares. Des gens de differentes Nations comptoient de l'argent; le Juif Bethſal repreſenté au naturel examinoit, ſi les ducats étoient recevables, ſon Maître en mettoit dans un coin de ſa veſte, & ſi on ne luy avoit vû une Couronne ſur la tête, on l'auroit pris pour un banquier; ou un changeur.

Les biens que le Palatin avoit laiſſez furent deſtinez par la Reine à fortifier le parti, auquel il s'étoit entierement devoüé. Ce ſecours ne fut pas neanmoins auſſi utile que l'on l'eſperoit; à cauſe que l'argent fut mis en ſequeſtre, par ordre du Cardinal & des executeurs teſtamentaires. La rëünion de la famille Royale, auroit donné de grandes eſperances, ſi un nouveau Candidat n'eût cauſé de nouvelles allarmes. La Reine s'étoit perſuadée, que la France ne prendroit point d'autre parti que le ſien; & en effet, cette Couronne ſe ſeroit employée pour le Prince Royal; s'il avoit ſuivi ſes propres intereſts; mais l'attachement qu'il faiſoit paroître pour les ennemis de cet Etat, furent cauſe que l'on prit d'autres meſures.

On se souvint alors de ce qui s'étoit passé en 1674. à la Diete de l'Election, où Sobieski employa ses soins en apparence pour les interests de la France, & travailla en effet si heureusement pour luy-même, qu'il supplanta un Prince, aussi facile à tromper, que difficile à vaincre.

Sobieski a été assez heureux, pour ne pas voir avant sa mort, les malheurs de sa famille, & son illustre Rival n'a pas vêcu assez longtemps, pour se consoler de sa disgrace; & voir perdre à la famille Royale de Pologne, par les justes ressentimens de son neveu, une Couronne qui luy avoit été enlevée.

Le souvenir de cette intrigue, joint à l'indifference, & à la haine, que le Prince Jacques avoit pour les François, dont il ne souffroit aucun à son service, pendant qu'il en recevoit de toutes les autres Nations, fut peut-être cause que le Roy Tres-Chrétien écouta les propositions que luy fit son Ambassadeur, de mettre sur le Trône de Pologne, un Prince de son Sang: l'entreprise étoit magnifique, & on ne douta point qu'elle ne réüssist, si un aussi grand Prince se chargeoit serieusement de l'execution.

Mel-

Melchior de Polignac Abbé de Bonport residoit à la Cour de Pologne depuis 1693. en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire de France; cet employ ne pouvoit luy avoir été que tres-agréable, par la satisfaction que le Roy son Maître avoit euë de sa conduite, & la confiance que le Roy & la Reine de Pologne avoient en sa personne : leurs Majestez n'avoient rien de secret pour luy, & il ne se décidoit rien dans leurs Conseils, que l'on ne lui demandât son avis, qui étoit toûjours suivi. Le Senat & la Noblesse avoient pour luy de pareils sentimens d'estime; son genie leur paroissoit superieur à celuy des autres Ambassadeurs, & cette haute idée faisoit trouver des défauts dans ceux que l'on voyoit revêtus du même caractere. Les bons offices qu'il avoit rendus à divers Seigneurs sous le regne precedent, faisoient que les Polonois se loüoient de ses manieres obligeantes; & que personne ne doutoit de sa sincerité.

La reputation du Ministre est toûjours honorable & utile au Prince qui en a fait le choix; celle de cet Ambassadeur étoit si bien établie, qu'aussitôt

tôt que le Roy fut expiré, on vit un concours de Nobleſſe, qui luy venoit faire offre de ſervice, ſans exiger de connoître celuy en faveur de qui il ſe déclareroit. Sobieski avant ſa mort, avoit recommandé à ſes enfans de demeurer dans une étroite union, & de ſuivre les avis que donneroit cet habile Miniſtre, dont il connoiſſoit la bonne foy & la capacité. Ce Prince avoit conjuré la Reine de ſuivre ce conſeil, ſi elle vouloit conſerver la Couronne dans ſa famille.

On promet tout à un homme qui eſt à l'extrémité ; & quand il eſt mort, on croit être dégagé de ſa parole. La Reine avoit d'autres deſſeins ; elle regarda à la verité l'Ambaſſadeur comme l'appui de ſa Maiſon ; mais aprés luy avoir témoigné la paſſion, qu'elle avoit de voir ſur le Trône, celuy avec qui elle auroit voulu partager l'autorité ; elle le pria (ſans luy nommer) de concourir à ſon élevation.

Polignac écouta la Reine, dont l'intention ne luy étoit pas aſſez connuë ; elle devoit parler pour ſes enfans, & elle ne s'expliquoit pas ouvertement. Il y avoit des Seigneurs,

qui ne desesperoient pas de pouvoir monter sur le Trône, si cette Princesse vouloit les aider, & plusieurs étoient en état de partager avec elle une autorité qu'elle auroit procurée, à celuy qui luy auroit été le plus agréable.

Le Prince Ketler de Curlande avoit embrassé secretement la Religion Catholique, & ceux à qui cette démarche étoit connuë, ne doutoient pas que la Reine ne fust cause de sa conversion.

Si neanmoins elle avoit voulu épouser un Prince agréable au Roy, l'Ambassadeur de France ne s'y seroit pas opposé; mais elle declara qu'elle ne pouvoit se resoudre à se marier, & qu'elle songeoit uniquement au Prince, que son devoir l'obligeoit à ne pas abandonner.

Le refus que Polignac avoit fait à cette Princesse de suivre aveuglément ses volontez, la reduisit à s'expliquer plus clairement, & à n'avoir plus tant de dissimulation à son égard, elle commença à luy parler pour le Prince Jacques, dont elle avoit fait auparavant une peinture si affreuse, qu'il ne luy fut pas possible d'effacer des traits qu'elle avoit trop vivement tracez. Ses

Ses meilleurs amis luy avoient donné un conseil, qui ne pouvoit être ni plus judicieux, ni plus salutaire, s'il avoit été bien suivi. Le Roy de Pologne avoit laissé des sommes d'argent tres-considerables; la renommée les avoit tellement multipliées, qu'elle le faisoit passer pour le Prince le plus riche de l'Europe. Ces tresors étoient en dépost dans les Châteaux de Varsovie, Mariembourg, & Zolkiew: ceux dont nous venons de parler conseilloient à la Reine, d'y apposer son scellé & celuy de la Republique, sans faire paroître à combien on pouvoit évaluer ces richesses. Ils luy proposoient ensuite de les offrir à la Republique pour subvenir à ses plus pressants besoins. Par cet acte de generosité, elle auroit mis les Armées & toute la Noblesse dans ses interests, & les Princes étrangers hors d'état de s'opposer à ses prétentions. On luy faisoit esperer qu'elle auroit le choix des Princes Alexandre, Constantin, & même de l'Electeur de Baviere, & que l'on obtiendroit l'agrément du Roy Tres-Chrétien. La Princesse rejettoit la proposition, sur ce qu'elle ne pouvoit abandonner le Prince Jac-

ques, quoy qu'elle n'eût pas sujet d'être satisfaite de sa conduite. Sa principale raison étoit l'apprehension de se dépoüiller, des tresors qu'elle avoit amassez avec tant de peine: elle communiqua son dessein à l'Ambassadeur de France, & le conjura par la memoire du feu Roy qui devoit luy être si chere, de s'employer pour le Prince Royal: ce Ministre s'en excusa sur ce qu'il s'étoit rendu trop odieux au Roy son Maître, & luy representoit les difficultez qui traverseroient son Election; ses remontrances ne purent luy faire changer de sentiment, & il fut obligé de déclarer à la Princesse que la prudence l'empêchoit de s'embarquer sur un vaisseau qui ne pouvoit éviter le naufrage.

La Reine ne pouvoit se resoudre à abandonner le Prince son fils, & encore moins à sacrifier son argent. L'Abbé de Polignac trouva le moyen de luy enlever cette ressource, & fit ensorte que ce qui alloit être employé contre la France, fust pour cette Couronne un secours dans son besoin. Aprés avoir proposé à la Princesse, de faire une constitution de cette grosse somme, il luy fit con-

noître la seureté de cet employ, & le profit qui en reviendroit ; elle se laissa ébloüir par cette assurance, & fit une demarche qui rendit inutiles dans la suite tous ses efforts contre la France.

Elle suivit donc en partie le conseil de l'Ambassadeur, & pour empêcher que la presence des Princes Alexandre & Constantin ne donnât de l'ombrage à son fils aîné ; elle les envoya en France avec cette somme, qui acheva de ruiner le parti du Prince Jacques, sans fortifier celuy de son Competiteur.

L'Abbé de Polignac donnoit avis au Roy son Maître de tout ce qui se passoit ; il sçavoit que les deux Princes auroient moins de part à la Couronne que leur frere aîné, que leur jeunesse & le peu d'experience qu'ils avoient, étoient un sujet d'exclusion, dans un temps où la Pologne, avoit besoin d'un Roy qui entendît la guerre. Les prétentions du Prince Jacques étoient plus specieuses que celles de ses freres, l'aversion que la Reine avoit témoignée pour luy, attiroit du monde dans son parti, & quelques-uns de ceux qui ne luy vouloient pas de bien, com-

commençoient à ne luy vouloir plus de mal ; dans l'esperance, que s'il montoit sur le Trône, il auroit du ressentiment contre la Reine, qui sous son régne n'auroit point de part au gouvernement.

Cela n'étoit pas capable de relever le parti du Prince Jacques : outre que l'on ne pouvoit oublier la dureté du régne precedent, il avoit fait une faute qui ne pouvoit plus se reparer. Une des conditions que les Polonois imposent à leurs Princes, est qu'ils ne se marieront point sans le consentement de la Republique. Sigismond III. pour être contrevenu à cette loy, & avoir épousé en 1592. Anne d'Autriche, se vit à la veille d'être dépossedé. Aprés la mort de cette Princesse, il s'étoit precipité dans le même danger, & par une seconde contravention aux loix de son Royaume, s'étoit marié en 1605. avec Constance d'Autriche sœur de la défunte Reine son épouse. Sa Sainteté à la verité avoit donné dispense, mais le Prince n'avoit pas obtenu l'agréement des Polonois qui se soulevérent, & firent un Rokosz que le Roy eut bien de la peine à appaiser.

Uladiſlas ſon fils profita de la ſeverité des Polonois ; & la faute de ſon pere luy fut fort ſalutaire. Ce Prince qui recherchoit en 1635. la fille de Frederic Electeur Palatin, communiqua ſon deſſein au Senat, & luy repreſenta l'avantage que pourroit tirer le Royaume de ſon alliance avec une Princeſſe qui étoit niéce du Roy d'Angleterre. Cette auguſte Aſſemblée n'ignoroit pas que l'on doit avoir de l'indulgence pour les Princes, tant qu'elle n'eſt pas préjudiciable à la Religion ; on deputa un Ambaſſadeur à la Princeſſe & au Roy ſon oncle, & ſur le refus qu'elle fit de ſe faire Catholique, les Polonois n'heſiterent point à luy refuſer leur Couronne.

Jean III. ne tira point d'avantage de ces exemples ; il ne communiqua ni au Senat ni à la Nobleſſe, le deſſein qu'il avoit de marier le Prince ſon fils, & ſe laiſſa éblouïr par l'éclat d'une grande alliance, ſans en prévoir les funeſtes ſuites. Le Marquis de Bethune, quoy que parent de la famille Royale, luy repreſenta que le Prince Jacques par un engagement avec la maiſon d'Autriche perdroit l'amitié, & la protection du Roy

Roy de France ; mais ses remontrances furent inutiles , & le Roy de Pologne sans avoir égard à des avis si judicieux , fit épouser au Prince son fils Elizabeth Amelie , Princesse de Neubourg , dont les sœurs étoient mariées à l'Empereur , aux Rois d'Espagne & de Portugal. Une liaison si étroite avec les Allemands & avec la maison d'Autriche , ne toucha point les Polonois , par la raison que le droit d'élire leurs Souverains les delivreroit du peril , dans lequel on se flatoit de les avoir engagez.

L'Ambassadeur de France , depuis l'interregne avoit averti le Roy son Maître , des incertitudes de la Reine , & de tout ce qui se passoit ; il l'informa du dessein que cette Princesse avoit pris de faire élire le Prince Jacques , parce qu'elle n'esperoit rien pour les cadets ; il n'avoit pas oublié de l'instruire de la haine des Polonois contre ce Prince , & qu'ils n'attendoient que l'occasion pour éclater ; que si on proposoit le Prince de Conti , il auroit bien-tôt formé une faction puissante , que c'étoit le moyen le plus seûr d'exclure le Prince Jacques , & en même temps le plus avantageux , puisque ôtant la

Couronne à un ennemi ; sa Majesté la donneroit à un Prince de son Sang.

Les ordres de la Cour furent conformes à son projet. Il commença à parler en Pologne du Candidat qu'il avoit proposé sans en dire le nom ; la joye fut presque universelle, lorsqu'il declara qu'il ne s'employoit ni pour le Prince Jacques ni pour la famille Royale. Quelques Seigneurs avoient assez d'ambition pour aspirer à la Couronne, ce Ministre les empêcha d'y songer, sur ce qu'ils étoient en trop grand nombre ; que s'ils prétendoient choisir des Souverains parmi eux, l'exemple des deux derniers devoit les étonner ; & que l'on ne se soumettoit pas volontiers à ceux dont on égaloit le merite & la naissance.

L'Ambassadeur parcouroit ensuite toutes les Nations de l'Europe, qui pouvoient donner des Princes à leur Republique. On ne pouvoit plus les chercher en Suede, depuis que ce Royaume étoit tombé dans l'Heresie. L'Angleterre & le Danemark avoient causé trop de desordres par les Elections tumultaires des deux Maximiliens, & il faloit se resoudre

à perdre la liberté comme les Bohemes & les Hongrois, si on ne leur donnoit l'exclusion.

L'Italie & la France étoient les seuls Etats, où ils pouvoient choisir un Prince, tel qu'ils le souhaitoient. La plupart des Seigneurs ausquels il parloit, avoient voyagé en Italie; la tranquilité dont joüissoient ces Peuples depuis long-temps, faisoit assez connoître qu'on n'y trouveroit pas des Capitaines semblables à ceux du siecle passé, & la Pologne avoit besoin d'un Heros, que la conjoncture presente de ses affaires ne luy permettoit pas de former.

Ainsi la France seule pouvoit donner à la Pologne ce qu'il étoit inutile de chercher ailleurs. L'Ambassadeur leur indiqua enfin celuy qu'il auroit nommé luy-même, s'il avoit été en son pouvoir d'en faire le choix. Ce Prince étoit par sa naissance le dernier du sang Royal de France, & il y en avoit dix qui par le droit de la nature devoient monter sur ce Trône avant luy. La Pologne n'avoit pas sujet de craindre qu'il l'abandonnât comme avoit fait le Roy Henry aprés la mort de Charles IX. son frere. La seule apprehension qui re-

restoit aux Polonois, étoit qu'un Prince aussi accompli que celuy qu'on leur designoit, fist difficulté d'accepter une Couronne, qu'ils étoient resolus de luy offrir.

Le parti contraire, allarmé par la reputation du Candidat, réünit toutes ses forces pour dissiper un orage qui étoit prêt d'éclater. L'Empereur representoit à ses Alliez la jalousie que toute l'Europe avoit eüe de l'agrandissement de la maison d'Autriche, depuis que l'on avoit vû l'Empire & l'Espagne dans la même famille. Il les faisoit souvenir combien de fois on l'avoit accusée d'aspirer à la Monarchie universelle; quelles guerres on luy avoit suscitées pour traverser les desseins que l'on supposoit qu'elle avoit formées; qu'il s'agissoit presentement de mettre des bornes à une Puissance, dont l'ambition devoit être bien plus suspecte; qu'elle s'étoit enrichie des dépoüilles de tous ses voisins; que la Ligue d'Ausbourg, où tant de Princes étoient entrez, n'avoit pû arrêter la rapidité de ses conquêtes, & que si les Polonois se soumettoient à cette fiere Nation, eux & toute l'Europe se trouveroient dans un esclavage,

dont

dont aucun Prince ne seroit plus capable de les delivrer.

Toutes ces plaintes se repandirent jusque dans les Etats des Princes qui n'y prenoient point de part. Les Ministres des Alliez les publioient dans toutes les Provinces de la Pologne. Polignac dans une Audience, une conversation, ou un repas faisoit voir la vanité de ces discours, & que les Polonois n'avoient rien à apprehender d'une Nation dont ils étoient si éloignez; que ceux qui essayoient de leur inspirer de la terreur leur faisoient injure; qu'ils étoient trop braves pour craindre qu'aucune Nation vinst à bout de ce que les Romains n'avoient jamais osé entreprendre; que les François secouroient leurs Alliez, bien loin de les opprimer; que la Suede en étoit un exemple bien recent; que ce Royaume se souviendroit de l'alliance qu'il avoit euë avec la France, aussi long-temps qu'il conserveroit les Provinces que le Roy de Danemark & l'Electeur de Brandebourg luy avoient restituées par l'entremise de cette Couronne.

Il faisoit connoître ensuite le genie des Allemands qui ne se rebu-

toient point par des refus réïterez ; qu'ils avoient songé depuis un siecle autant de fois à la Pologne qu'il y avoit eu d'interregnes ; que la France & elle étoient les seuls Royaumes de l'Europe où ils n'avoient pû étendre leur domination ; que l'Empire, les Royaumes de Hongrie & de Boheme, étoient devenus le partage des cadets de la maison d'Autriche ; que la branche aînée avoit succedé à la Monarchie d'Espagne ; & aux Royaumes de Naples, de Sicile & de Sardaigne ; qu'ils avoient envahi celuy de Portugal, par la seule raison qu'il étoit à leur bienseance, & que sans le secours de France, il y seroit encore ; que le Danemark & la Suede, & recemment le Royaume d'Angleterre, étoient tombez sous la domination de Princes originaires d'Allemagne ; que les Polonois pouvoient ajoûter leur Couronne à toutes ces conquêtes ; qu'il n'étoit pas assez puissant pour les en empêcher ; mais qu'il étoit trop leur ami pour leur donner un si pernicieux conseil.

Les ennemis de la France n'abandonnerent pas leurs desseins, quoy que jusque-là tout leur eust mal réüssi.

ſi. La Reine voyoit ſon fils exclus dans toutes les petites Dietes ; elle étoit fort animée contre la France, & cette haine attiroit de nouveaux Partiſans au Prince de Conti. Son reſſentiment alla ſi loin contre l'Ambaſſadeur de cette Couronne, qu'elle fit enlever au mois de Novembre 1696. ſon portrait dans le Palais de ce Miniſtre, & on convient que cet éclat ſervit plus à l'Abbé de Polignac, que tout ce qu'il avoit pû dire & faire pour r'aſſurer les Polonois, qui craignoient toujours qu'il n'y euſt entre elle & luy quelque intelligence ſecrete en faveur des Princes cadets : au lieu que ſi la Princeſſe avoit pû gagner ſur elle de conſerver au dehors quelques meſures avec ce Miniſtre, elle l'auroit rendu ſuſpect. On avoit encore tâché de la calmer, en luy repreſentant que l'indignation de la France contre le Prince Jacques étant juſte, il faloit ou faire lever l'excluſion, ou ne ſe pas plaindre; mais elle ferma les yeux à ces conſiderations, pour ſonger uniquement que la France enlevoit à ſon fils une Couronne que ſembloit luy aſſurer la coutume de la Nation. Son reſſentiment tomba ſur ce Mini-

 ni-

niſtre, qui, plus attaché aux intereſts de ſon Maître & à ſon devoir, qu'ébloüi de la fortune qu'elle luy offroit & des bontez qu'elle luy avoit perſonnellement témoignées, ſe trouvoit l'inſtrument de la chute de ſa Maiſon, pour avoir donné en France la vûë d'élire le Prince de Conti.

Elle ne pouvoit luy pardonner deux choſes. La premiere, qu'il eût le courage de preferer ſon devoir à ce qu'elle exigeoit de luy, & à la fortune qu'elle luy offroit. La ſeconde, que ſans être avertie du deſſein qu'il formoit pour l'élevation du Prince de Conti, il eût trouvé le moyen de la dépoüiller de deux millions. Cette reflexion luy étoit d'autant plus ſenſible, que par ſa complaiſance, elle avoit affoibli le parti de ſon fils, & fortifié celuy de l'unique Competiteur qu'il avoit à craindre.

Il luy arrivoit tous les jours quelques nouveaux ſujets de mortification, par les Reſultats des petites Dietes, qui aprés la Convocation s'étoient aſſemblées ſelon la coûtume dans les Provinces. Pour ne pas demeurer ſans conſeil pendant l'interregne, elles

les avoient unanimement resolu de se rassembler toutes les six semaines, ou du moins tous les deux mois, à differens jours, & de se communiquer par Deputez leurs deliberations. C'étoit de nouveaux soins pour ceux qui devoient inspirer les resolutions à un si grand Corps.

Ces premieres Assemblées furent assez tumultuaires à cause de la rupture de la Convocation ou Diete préliminaire, de la confederation des Armées; des plaintes du Palatin de Vilna contre la Reine; & des intelligences que l'on avoit découvertes avec les ennemis de l'Etat. On croyoit même qu'il y auroit de grandes contestations au sujet de l'acte de Confederation generale, dressé par le Cardinal aprés la rupture de la Diete. Ce Primat avoit alors autant d'ennemis que la Reine, parce qu'il avoit soutenu ses interests avec tant de chaleur, qu'il étoit accusé d'opiniâtreté.

La raison l'emporta sur la prevention, & l'acte de Conféderation fut reçû generalement dans les petites Dietes. On y fit quelques restrictions suivant le genie des Palatinats. Voicy les articles sur lesquels on ne fit

aucune difficulté. 1. Que l'on s'obligeoit par serment à n'élire aucun Roy qui ne fust certainement Catholique, & la Princesse sa femme, s'il étoit marié. 2. Que l'on ne proposeroit pas un Piast. 3. Que la Diete d'Election se tiendroit depuis le 15. de May jusqu'au 26. de Juin, & que toute la Noblesse s'y rendroit, sous peine d'infamie, & d'execution militaire, ce qui s'appelle Pospolite de rigueur; mais le quatriéme article que l'on proposoit étoit bien plus severe. On vouloit terminer à l'Election, le procez intenté dans la Diete préliminaire à la succession du Roy pour les griefs de la Nation, lesquels consistoient en ce qu'il n'avoit satisfait pendant un si long regne à aucune des conventions, ausquelles il s'étoit engagé par ses *Pacta conventa*. Ce Prince avoit promis de reprendre Kaminiek; il n'avoit fait aucune expedition militaire qui eût été utile à la Pologne; il n'avoit point fondé dans le Royaume une Academie pour l'instruction de trois cens Gentilshommes Polonois, & n'avoit point satisfait l'Electeur de Brandebourg sur les prétentions qu'il avoit sur la Ville d'Elbing.

bing. Les plus éclairez prévoyoient que cette omiſſion cauſeroit quelque jour une funeſte guerre à la Republique.

L'unanimité ſur ces quatre points leur donna la force de loy, comme ſi la convocation n'eût pas été rompuë; mais dans les petites Dietes ſuivantes on voulut approfondir qui étoient les veritables auteurs de tant de deſordres, on donna des excluſions à ceux qui en étoient accuſez & convaincus; l'orage tomba en pluſieurs lieux & tout à la fois ſur la tête du Prince Jacques, qui s'apperçût alors du changement ſubit arrivé dans ſa fortune, & qui commença à regretter l'inutilité de ſes profuſions. Luy qui ſe croyoit aſſuré de la Couronne au mois de Novembre, ſe voyoit exclure au mois ſuivant par de differens Reſultats des petites Dietes. La Pruſſe fut la premiere Province qui luy porta le coup fatal, & elle le deſigna ſi bien ſans le nommer que l'on ne puſt s'y méprendre. La Volhinie enſuite, la Ruſſie, les Palatinats de Lublin, de Plosko, de Vilna, de Novogrodek & de pluſieurs autres luy donnerent auſſi l'excluſion, & on fut étonné de voir

voir un si grand concert entre des Provinces si éloignées les unes des autres. L'Evêque de Cujavie, pour abaisser le parti du Prince de Conti & pour relever celuy du Prince Jacques, avoit envoyé ses lettres circulaires à toute la Noblesse; elles furent rejettées dans quelques Palatinats, dans quelques autres on refusa de les lire. Parmi les Gentilshommes de Posnanie, & de Kalisch, qui s'assemblent à Sroda, il y en eut un qui demanda la lettre de l'Evêque de Cujavie, & qui s'en servit à un usage que la bienséance ne permet pas de nommer. La Noblesse de Russie assemblée à Visnia traita cette affaire plus serieusement, & ordonna qu'un pareil exemplaire de cette lettre seroit brûlé par la main du bourreau.

Le Prince Jacques dans ce temps perdoit courage. L'ardeur que quelques Seigneurs avoient témoigné pour ses interests se trouvoit trop rallentie. Il voulut découvrir luy-même les sentimens de la Noblesse voisine de Varsovie, & pour le faire plus facilement, il alla déguisé de Czersko qui est le premier district de Mazovie, on y tenoit une petite Diete,

&

& ce Prince fut reconnu, quelques Gentilshommes le chercherent le sabre à la main jusque dans les orgues, & la fureur où ils étoient paroissoit telle, que l'on croit qu'ils l'auroient tué, s'ils avoient pû le joindre.

On vit aprés cela paroître dans les mêmes lieux des exclusions contre les Princes d'Allemagne. Le parti opposé à la France faisoit ses efforts pour obtenir dans quelque Diete un semblable avantage contre le Prince de Conti ; mais il ne put en venir à bout. On ne fit paroître le mal qu'on luy vouloit que par des écrits aussi insipides que furent ceux de l'Evêque de Cujavie ; cela obligea la Reine, la Cour de Vienne & les Alliez, à chercher ailleurs des remedes qu'ils ne pouvoient plus trouver dans la Negociation. Chacun prit des mesures differentes, & qui toutes ne tendoient qu'au même but.

Les ennemis de la France voyant que le parti du Prince de Conti se fortifioit tous les jours en Pologne, s'aviserent d'en retarder le progrez du côté de la Cour de France. On écrivit à Paris lettres sur lettres pour rendre suspectes de vision les esperances que donnoit l'Abbé de Polignac;

on mandoit qu'il s'étoit laissé éblouir par les ennemis de la Maison Royale ; on exageroit ses promesses & ses liberalitez ; on soutenoit que les Polonois n'éliroient jamais au préjudice des fils de leur Roy, un Etranger qui attireroit chez eux la guerre de la part de tous leurs voisins. Ces discours dont quelques-uns pouvoient faire impression, joints à la crainte de hazarder temerairement de nouvelles sommes, firent que pour plus grande seureté, la Cour resolut d'envoyer un homme de confiance, dans la vûë de verifier les accusations faites contre son Ministre, ou de justifier sa conduite.

L'Abbé de Castagneres de Châteauneuf fut honoré de cette commission, avec la qualité d'Envoyé Extraordinaire. Il partit secretement au mois de Février 1697. avec le Comte de Towanski néveu du Cardinal Primat, qui dés le mois de Juillet 1696. avoit été envoyé par son oncle pour donner part à la Cour de la mort du Roy Jean III. L'Abbé de Châteauneuf arriva en Pologne au commencement d'Avril ; il trouva les affaires de France, en aussi bon état, que la Reine en avoit declaré la

la situation déplorable; il connut par luy-même que presque tous les Seigneurs & la Noblesse étoient pour le Prince de Conti; que l'on ne demandoit que deux choses, sçavoir la presence du Prince, & l'argent promis aux Armées; il étoit chargé d'une lettre du Roy son Maître pour la rendre à la Reine, en cas qu'il trouvast ses affaires & ses intentions assez bonnes, & selon le besoin où la France seroit de la menager ou de la servir.

Le jour même que cet Envoyé Extraordinaire arriva à Varsovie la Reine en étoit sortie le matin par ordre des Palatinats, qui avoient forcé le Cardinal & le Senat à cette rigueur. L'absence de cette Princesse ne fut pas la seule cause que la lettre du Roy Tres-Chrétien ne luy fut pas renduë, les Seigneurs du parti de France l'exigerent dans l'apprehension qu'une Princesse qui vouloit profiter de tout, n'en tirast avantage dans le public, & que l'on ne se persuadast que l'Abbé de Châteauneuf n'étoit venu que pour renverser l'ouvrage de l'Abbé de Polignac, pour servir la maison Royale, & détruire par-là le Prince de Conti, & toutes les esperances de la Republique. Cet

Cet Envoyé ne s'opposa pas à des demandes qui luy parurent fort justes. Il étoit de sa prudence de ne pas donner de soupçon aux amis de la France, & de ne se point laisser surprendre par la Reine, qui n'avoit supposé dans le Royaume le parti du Prince de Conti si foible, que pour luy faire substituer le Prince Alexandre, afin que celuy-cy desagréable aux Polonois, & porté par la France, le Prince Jacques se trouvast selon ses idées, en état de n'avoir plus personne à craindre.

Voila les mesures que prirent les partisans de la maison Royale. La Cour de Vienne & les Alliez en prenoient de bien differentes pour parvenir à l'exclusion du Prince de Conti. Ils presenterent d'autres Candidats, qui ne furent agréables aux Polonois, que par l'argent qu'ils en espererent. Le Prince de Neubourg voulut bien être proposé jusqu'à ce ce qu'un autre vinst prendre sa place, & fournir les sommes d'argent qu'il n'avoit ni l'envie ni le pouvoir de distribuer, il sçavoit ce qu'il en avoit couté à sa Maison aux deux dernieres Elections, & cette leçon luy fut fort salutaire.

Leopold Duc de Lorraine fut aussi sur les rangs. Il n'avoit pas plus d'esperance que le Duc de Neubourg, la Reine sa mere n'avoit pas sujet d'être contente des Polonois, qui aprés luy avoir preferé une Françoise, luy avoient encore refusé son doüaire. La famille des Patz qui avoit soûtenu ses interests à la derniere Election n'étoit plus en credit, & ceux qui restoient de cette Maison, étoient jeunes & sans emploi, & elle voyoit que la Couronne n'étoit pas pour son fils, aprés avoir été refusée deux fois à un aussi grand Prince que Charles Duc de Lorraine son époux.

Cette proposition causa de nouvelles allarmes à la Reine & au Prince Sobieski. Ils crurent que c'étoit une intrigue du Conseil de Vienne ; ils en témoignerent leur ressentiment, & se plaignirent que c'étoit la recompense que preparoient les Allemands à la famille d'un Prince qui avoit sauvé la Capitale de l'Empire ; ces plaintes furent sensibles, parce qu'elles étoient justes. On eût la même fierté de la part de l'Empereur, & on répondit que Sobieski avoit empêché les Polonois de payer

yer le doüaire de la Reine veuve du Roy Michel ; que Sa Majesté Imperiale le repeteroit sur les biens de ceux qui avoient été les auteurs de cette injustice, & que le Duché d'Olaw que le Prince Jacques possedoit en Silesie, serviroit en partie à l'en dédommager.

La surprise fut extraordinaire, quand on entendit parler de Dom Livio Odescalchi protegé par l'Empereur, & recommandé (selon le bruit commun) par sa Sainteté. On établissoit son merite sur celui d'Innocent XI. son oncle, qui avoit gouverné l'Eglise avec l'integrité que les Chrétiens admirent dans les souverains Pontifes des premiers siecles. Dom Livio en étoit une preuve puisque sa fortune se trouvoit au même état qu'avant l'exaltation de son oncle, & l'Empereur qui avoit voulu reconnoître les services que luy avoit rendu ce saint Pontife, avoit fait son neveu Prince de l'Empire, & par une seconde liberalité qui ne luy étoit pas plus onereuse que la premiere, il vouloit luy donner un Royaume, ou du moins témoigner sa reconnoissance, en faisant croire aux plus credules qu'il avoit ce dessein.

Dom

Dom Livio crut que ces promesses étoient sinceres, parce qu'elles flatoient son ambition ; il envoya en Pologne l'Abbé de Monte-Catini Avocat Consistorial, pour appuyer une intrigue que l'on disoit être si avancée. Les Polonois qui aiment la raillerie, & qui n'épargnent pas même ceux qui leur donnent de l'argent, se demandoient les uns aux autres si Odescalchi avoit un procez en Pologne, & si cet Avocat Romain n'étoit pas venu pour le solliciter.

Ils n'en demeurerent pas là, ils servirent cet Italien à la mode de son païs, & par des pasquinades plus outrées que les railleries precedentes, ils luy firent passer l'envie d'augmenter le nombre des Competiteurs ; ils publierent par écrit, que Davia Nonce de sa Sainteté, se declaroit hautement pour Odescalchi, qu'il offroit trente millions à la Republique, & que l'Italie se dépoüilloit pour luy de ce qu'elle avoit de plus considerable. On faisoit courir une liste, & un tarif de tous ces precieux bijoux, entre lesquels étoient trois originaux de Raphael de sa meilleure maniere, six de Paul Vero-

roneſe, quatre de Jule Romain, ſept du Titien, treize d'Annibal Carache, & pluſieurs de quelques autres grands Maîtres, dont les Polonois entendoient peut-être parler pour la premiere fois. Deux ſtatuës antiques de Remus & de Romulus n'y étoient pas évaluées à peu de choſes; il y avoit une medaille d'Othon en bronze, deſtinée à payer deux quartiers à l'Armée. Enfin on étoit reſolu de livrer aux Polonois, le jour du couronnement, les ſtatuës de Paſquin & de Marforio.

Aprés cela il ne fut plus parlé d'Odeſcalchi. On vit bien qu'il faloit oppoſer un homme de guerre au Prince de Conti. L'Electeur de Brandebourg propoſa aux Alliez, le Prince Loüis de Bade, dont la reputation égaloit celles des plus grands Capitaines de ſon ſiecle. Il avoit conſervé la Tranſilvanie à l'Empereur, dans un tems & dans des conjonctures où l'Allemagne croyoit en être quitte à bon marché, s'il ne luy en coutoit que cette riche Province; il avoit battu les Turcs à Salankemen, & leur défaite avoit été ſi entiere, que le Vizir Coprogli, qui pa-

paroiſſoit être l'unique reſſource de l'Empire Ottoman, avoit été tué dans cette action. Ce même Prince aprés avoir terminé glorieuſement pluſieurs campagnes en Hongrie, étoit venu ſur le Rhin pour commander les Troupes Confederées, & l'Allemagne contoit pour une ſignalée victoire, le ſervice que ce General luy avoit rendu en ne livrant point de combat. On ne l'eſtimoit pas moins chez les Alliez que le Dictateur Fabius, qui avoit mis des bornes aux conquêtes d'Annibal & des Carthaginois.

L'Electeur promettoit de faire toutes les dépenſes neceſſaires pour l'execution de ce grand deſſein, & le Prince de Bade pour l'en dédommager devoit, étant Roy de Pologne, luy ceder en ſouveraineté la Pruſſe Royale, & le décharger de la foy & de l'hommage qu'il eſt obligé de faire de la Ducale à la Pologne. L'Electeur étoit aſſez obligeant pour promettre de ſi grandes ſommes, & n'étoit pas aſſez puiſſant pour les acquitter.

Les affaires de Pologne étoient dans un trop grand deſordre; ni l'ar-

gent de l'Electeur ni le merite personnel du Prince qu'il proposoit, ne pouvoient pas les rétablir ; il faloit payer les sommes dûës aux Armées, soutenir la guerre contre les Turcs ; & reprendre Kaminiek sur ces Infideles. Le Prince de Bade étoit tres-capable de commander les Armées, & n'étoit pas assez riche pour les payer. La Ligue étoit épuissée par les excessives dépenses, qu'elle avoit été obligée de faire pour soutenir une guerre qui alloit si lentement. Les Alliez s'adresserent au Prince qui faisoit mouvoir la Ligue qu'ils avoient concluë contre le Roi de France. Les Confederez se persuadoient, que le Prince qui s'étoit mis la Couronne d'Angleterre sur la tête, employeroit son credit, son argent & ses bons offices, pour procurer celle de Pologne à un Prince qu'il sçavoit la bien meriter. Celuy dont ils imploroient l'assistance auroit bien voulu que ce projet eût réüssi ; mais aprés en avoir penetré les difficultez, il s'en consola, sur ce que le Prince de Bade Roy de Pologne devenoit inutile à la Ligue, qui par son élevation perdroit le General, le plus capable de commander ses Armées ;

qu'il

qu'il étoit bien plus avantageux aux Confederez que le Prince de Conti regnaſt chez une Nation, qui ne ſe méloit que de ſes affaires, ſans ſe mettre en peine de celles de ſes voiſins ; que par-là le Royaume de France perdroit ſon plus grand Capitaine, pendant que l'Allemagne conſerveroit le ſien.

La propoſition que l'on fit au même Prince d'appuyer le Prince Sobieski, ne fut pas mieux reçûë d'un Souverain qui ſe vouloit vanger du mépris que l'on avoit fait de ſa perſonne. Preſque tous les Princes de l'Europe l'avoient reconnu Roy d'Angleterre. Le Roy de Pologne avoit imité le Roy Tres-Chrétien, & s'il n'avoit pû ſecourir un Prince ſi cruellement traité par ſes ſujets, du moins il n'avoit pas daigné reconnoître pour Roy legitime, celuy à qui tant de Souverains envoyoient des Ambaſſadeurs. La France ſeule luy diſputoit par les armes un droit qu'elle prétendoit injuſtement acquis, & celuy qui en étoit en poſſeſſion, ne ſe croyoit pas bien affermi, tant que cette Couronne continueroit à luy faire la guerre. Il amuſoit les

Confederez, & leur donnoit de grandes esperances, de reduire la France dans ses anciennes bornes, pendant qu'il travailloit à obtenir la paix du Roy Tres-Chrétien. Dans cette vûë un aussi grand Politique n'avoit garde de traverser les desseins d'un Prince, dont il contoit l'amitié, comme l'acquisition d'une Couronne.

La France trouva en Pologne un autre ennemi, & l'heresie un nouveau protecteur en la personne de Stanislas Dombski Evêque de Cujavie, qui s'étoit devoüé d'abord au Prince Jacques, parce qu'il étoit redevable de sa fortune au feu Roy. La reconnoissance qu'il en témoignoit, feroit honneur à la memoire du Prince, qui en avoit fait le choix, si des motifs d'interest n'avoient étouffé dans ce Prelat, les premiers sentimens de la vertu.

L'Ambassadeur de France s'étoit apperçû que l'Evêque de Cujavie s'opposoit ouvertement à ses desseins, il voulut sçavoir ses sentimens, qui parurent favorables au Prince Sobieski. Ce Prelat avoüoit que le Prince de Conti avoit toutes les qualitez que la Pologne devoit souhaiter dans le Sou-

Souverain qu'elle alloit élire ; il ne luy donnoit l'exclusion, que parce qu'il étoit François aussi bien que la Princesse son épouse, & publioit que cette Nation ne pouvoit être agréable aux Polonois, aprés les mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs de la Reine Marie veuve du feu Roy : comme s'il eût été plus dangereux d'élire un Prince du païs de cette Princesse, que de mettre la Couronne sur la tête de son propre fils.

Ce n'étoit pas là l'unique difficulté que trouvoit l'Evêque de Cujavie dans la proposition qui luy étoit faite. Il apprehendoit que le choix d'un Prince François deplût à l'Empereur. Les Polonois depuis la mort de Sigismond Auguste n'avoient pas eu tant de scrupule, & dans cinq Elections, ils ne s'étoient pas mis en peine d'irriter par leurs refus, les Allemands & la maison d'Autriche.

Ces raisons & beaucoup d'autres que l'Abbé de Polignac alleguoit dans les diverses Conferences qu'il avoit tous les jours avec les Seigneurs les plus considerables, étoient capables d'ébranler un homme, qui n'auroit songé qu'au bien public, mais d'au-

E 3 tres

Election feroit auſſi préjudiciable à la Pologne, que peu utile à la France, cette Nation dans la conjoncture preſente des affaires de l'Europe, s'étant attirée la haine de tous ſes voiſins, ſans avoir conſervé l'amitié de perſonne.

Ce reproche fit un effet contraire à celuy que s'étoit imaginé ſon Auteur: on loüoit les François de ſoutenir avec tant de vigueur la guerre contre de ſi puiſſans ennemis.

Il ajoutoit que la Ligue concluë contre le Roy Tres-Chrétien, ne ſouffriroit pas que l'on élût Roy de Pologne un Prince de ſon Sang, & qu'elle feroit tous ſes efforts pour en empêcher l'execution.

On ne croyoit pas les Polonois ſuſceptibles de la même crainte que l'Evêque de Cujavie, & perſonne ne doutoit que les Confederez ne fiſſent leur poſſible pour s'oppoſer aux pretentions de la France; mais à juger par les évenemens d'une guerre qui duroit depuis huit ans, on prevoyoit que leur entrepriſe réüſſiroit auſſi mal que toutes les autres qu'ils avoient formées.

La raiſon que l'Evêque alleguoit contre la France, comme la plus

plausible, fut celle où on eut le moins d'égard. Si nous élisons un François, disoit ce Prelat, c'est une rupture avec la maison d'Autriche & les Allemands, qui sous le regne de Casimir nous secoururent si utilement contre les Suedois, qui s'étoient emparez d'une partie du Royaume.

Cette reflexion en fit faire aux Polonois de bien differentes; ils se souvinrent de ce qui s'étoit passé sous le regne de Sigismond III. lorsqu'en 1628. il prêta sa flotte à Ferdinand II. pour s'en servir contre le Danemark, quoy qu'il en eût besoin luy-même en Prusse, contre les Suedois, qui se servirent de cette occasion pour insulter la Ville de Dantzik.

Un service aussi signalé avoit fait croire à Sigismond, que l'Empereur le secoureroit dans une pareille occasion; il eut besoin de Troupes l'année suivante, pour défendre la Prusse contre Gustave qui la desoloit: Valstein General des Armées de l'Empire eut ordre de faire defiler des Troupes au secours des Polonois; il y envoya deux mille chevaux & cinq mille hommes de pied, sous la conduite du Colonel Arnehem homme

me sans honneur, & qui fut convaincu d'intelligence avec les ennemis de ceux qu'il venoit secourir. Sur les plaintes que Sigismond fit de sa conduite, on revoqua cet Officier, & comme la resolution étoit prise de tromper les Polonois en effet, & de les obliger en apparence, on envoya successivement deux Commandans à sa place : le premier fut Henry Jule Duc de Saxe-Lawembourg, & l'autre Philippe de Mansfeld, aussi inutiles aux Polonois que le premier, & qui furent blâmez pour leur lâcheté, comme Arnchem l'avoit été pour sa mauvaise foy & son peu de conduite.

Ce secours si fatal à la Pologne fut neanmoins bien payé, Valstein en 1630. demanda la solde dûë à ses Troupes, avec la fierté dont il étoit capable. La Republique vouloit l'évaluer avec ce que l'Empereur devoit pour la flotte employée à son service. L'interest pour l'ordinaire l'emporte sur la raison, la proposition, quoy que juste, ne fut pas écoutée, les Polonois furent obligez en 1631. de compter cinquante mille florins d'or, & eurent le chagrin, d'avoir payé si cher des

Troupes, qui ne leur avoient pas moins causé de dommages, que celles de leurs ennemis.

Les Polonois aprés cette rigueur ne laisserent pas d'avoir recours aux Allemands, & le Roy Casimir dans la guerre qu'il eut contre la Suede, reçût du secours de la maison d'Autriche. Ce secours avoit vécu à la maniere des Allemands; il pilloit une partie du Royaume pendant que l'autre étoit desolée par les ennemis; il falut nonobstant cela payer les Troupes Auxiliaires; la Republique étoit épuisée, & elle n'eut d'autre ressource pour contenter les Allemands, que de leur engager pour quelques années les salines du Royaume, dont ils tirerent une si grande quantité de sel, qu'elles en furent presque ruinées; & par une avidité qui couta bien cher aux Polonois, ils ne laisserent point de piliers pour soutenir les voûtes de ces vastes carrieres; la peur qu'ils eurent d'être accablez sous leurs ruines, les fit supléer à ce défaut, par des étaïes qu'ils tirerent à peu de frais des forests voisines. Le temps qu'ils devoient joüir de cet engagement étant expiré, ils mirent le feu

à ces appuis, & empêcherent la Pologne de profiter d'un bien qu'ils ne pouvoient plus luy retenir.

La seconde partie de l'écrit de l'Evêque de Cujavie étoit un éloge du Prince Jacques Sobieski, & les termes dans lesquels il étoit conçû, n'avoient rien de si particulier, qu'ils ne pussent être également appliquez à ses Competiteurs; il est, disoit-il, sobre, vigilant, liberal, & il aime la justice; mais l'aveu qu'il faisoit que ce Prince n'étoit point homme de guerre, effaçoit la haute idée qu'il en vouloit donner à une Nation qui compte la valeur, la premiere, & peut-être l'unique vertu.

Les termes barbares dont se servoit le Prelat, faisant le portrait de son Heros, n'étoient pas entendus de tout le monde, *neque Patrisat, neque Matrisat*. Chacun y donnoit une explication differente, les uns disoient qu'il n'avoit pas, selon ces expressions, la valeur du Roy son pere, ni l'adresse de la Reine sa mere, les autres les expliquoient plus favorablement, & croyoient que cela n'avoit été dit, que pour faire valoir sa douceur & sa liberalité. Pour mépriser davantage & l'écrit & son

Auteur, on propoſoit à qui l'Evêque avoit fait plus de tort, ou au Prince à qui il donnoit l'excluſion, ou à celuy à qui il deſtinoit la Couronne.

L'Abbé de Polignac fit auſſi imprimer des reflexions ſur cet écrit, & employa des termes qui plurent beaucoup aux Polonois, dont il connoiſſoit & flatoit le genie auſſi bien que les ſentimens, mais qui ne firent pas le même effet ſur les eſprits des Royaumes Etrangers, parce qu'ils étoient moins inſtruits ou trop paſſionnez; cet Ouvrage fut neanmoins applaudi, & demeura ſans replique, dans le païs pour lequel ſeul il avoit été composé.

La Reine qui s'aperçût enfin de la foibleſſe de ſon parti écrivit à l'Empereur, & luy avoüa que preſque toute la Nobleſſe ſe declaroit pour la France: que la ſeule eſperance qui luy reſtoit, étoit de faire avorter les projets de cette Couronne; que ſi ſa Majeſté Imperiale vouloit concourir à ce deſſein, l'entrepriſe étoit facile. Elle propoſoit ou le Prince Charles de Neubourg, ou le Duc de Lorraine, dont la faction jointe aux débris de la ſienne, donneroit l'excluſion

ſion à leur ennemi commun. L'Empereur qui ſçavoit que le Prince Jacques n'avoit plus de part à l'Election, fut bien aiſe de voir que la Reine étoit deſabuſée : des deux Princes qu'elle luy propoſoit, l'un étoit ſon beau-frere, & l'autre ſon neveu; une ſi étoite alliance ne permettoit pas de les engager ſerieuſement dans une entrepriſe, dont on prevoyoit qu'ils ne ſe tireroient pas avec honneur. On voulut neanmoins profiter des diſpoſitions où ſe trouvoit la Reine, & un Senateur Polonois, par ſon inconſtance preſenta un nouveau Candidat, que le Conſeil de Vienne jugea à propos de ne pas negliger.

Jean Przependowski Caſtelan de Culm étoit le Gentilhomme de Pologne le plus attentif à ſa fortune; il avoit de l'eſprit, & étoit capable d'intrigue, ſon courage ne répondoit pas à ſon adreſſe, ſes ennemis ſçurent s'en prevaloir, & luy firent des inſultes qu'il ſouffrit avec une inſenſibilité, qui le rendit mépriſable parmi les gens de guerre, & leur fit dire qu'un homme qui ne ſe ſent pas brave, ne doit pas être ſi entreprenant. Ce défaut l'avoit décrié ſans

diminuer ses emportemens, son autorité en avoit été fort alterée, particulierement en Prusse, depuis qu'il y avoit donné des coups de bâton au Bourgmestre, deputé de la Ville de Dantzick. Il avoit été Lutherien, & sous le regne du feu Roy, on l'avoit vû embrasser la Religion Catholique pour devenir Senateur ; l'esperance de monter plus haut luy avoit fait suivre le parti du Prince Jacques, aussi long-temps que sa faction avoit été superieure à celle des autres prétendans ; lorsqu'elle commença à decliner, Przependowski entra au mois de Novembre 1696. dans celle de France avec tous les Prussiens, il y fit son devoir quelques mois ; mais son genie inquiet & turbulent l'entraîna bien-tôt ailleurs, par la seule raison, que l'Ambassadeur de cette Couronne ne luy donnoit pas assez de part à sa confiance, ni autant d'argent qu'un homme insatiable en pouvoit souhaiter.

Les trahisons qu'il avoit faites au Prince Jacques, & au Prince de Bade, le rendoient suspect à ce Ministre, & odieux aux Seigneurs de son parti, lesquels voyoient que cet hom-

me trop intereſſé ne s'attachoit au Prince de Conti, ni par zele pour ſa Patrie, ni par diſtinction pour le vray merite, mais ſeulement dans l'eſperance de faire une grande fortune ſous un Prince qu'il croyoit en état de réüſſir. La reflexion que ce Senateur fit de ſon côté, que ceux qui avoient plus de merite que luy s'étoient donnez à la France, & l'avoient prevenu, acheva de le perſuader qu'ils emporteroient les premieres Dignitez du Royaume à ſon préjudice: cette conſideration l'obligea de prendre d'autres meſures, & de chercher les moyens que le Souverain qui ſeroit élu, luy fuſt entierement redevable de la Couronne.

Un changement ſi ſubit joint aux trahiſons precedentes, fit que ceux qui ne pouvoient encore ſe vanger de ſa perfidie, l'accablerent de maledictions & d'injures, & qu'ils luy appliquerent ce paſſage. *Intravit autem Satanas in Judam qui cognominabatur Iſcariotes.* Le ſens étoit que le Demon ſe ſaiſit de la perſonne d'un traitre, nommé Przependowski.

Il avoit épouſé une fille du General Flemming, qui étoit au ſervi-

ce

ce de l'Electeur de Brandebourg; il pria son beau-pere de luy faire sçavoir ce qui se disoit dans le Nord d'Allemagne sur l'Election prochaine de Pologne. Il apprit que l'Electeur de Saxe avoit une passion démesurée de se mettre sur les rangs, & qu'il ne luy manquoit que les instructions necessaires pour conduire cette entreprise. Przependowski écrivit aussi-tôt au Chevalier Flemming Colonel d'un Regiment dans les Troupes de Saxe, & cousin germain de sa femme, il offrit ses services à l'Electeur, & sur sa réponse, il partit secretement au mois de Février 1697. & se rendit à Dresde, où il fut reçû avec toutes les démonstrations d'amitié, d'estime, & de confiance, que les Princes témoignent à ceux qui leur sont utiles. Il representa à l'Electeur l'état où se trouvoit la Pologne, que le Prince Jacques étoit perdu; que ses cadets n'avoient ni part ni prétentions à la Couronne; que la Reine se soutenoit à peine, avec le peu d'amis qui par honneur ne l'avoient pas encore abandonnée; que sa complaisance pour l'Ambassadeur de France, l'avoit dépoüillée de deux millions,

lions, qui étoient l'unique ressource pour rétablir les affaires de son fils aîné ; que les Princes Charles de Neubourg, Leopold de Lorraine & Louis de Bade, n'avoient point de parti formé, que celuy du Prince de Conti étoit puissant à la verité, mais qu'il ne seroit pas impossible de le détruire, & de mettre à sa place son Altesse Electorale, si elle vouloit suivre pour elle-même le Systême établi par l'Ambassadeur de France pour le Prince de Conti : Que ce Ministre avoit mis toute la Pologne dans les interests de son Candidat, par la promesse solemnelle qu'il avoit faite à la Republique d'employer trois millions pour payer les Armées, & de faire voir cette somme aux Commissaires avant l'Election. Que la seconde chose que le même Ministre demandoit au Roy son Maître, étoit la presence du Prince, qui paroissoit necessaire pour éviter les difficultez que causeroit une Scission, & l'embarras que produiroit une Ambassade, qui ne pourroit passer en France dans un temps de guerre; où les chemins seroient également fermez pour l'un & l'autre Royaume.

Prze-

Przependowski ajouta que l'Abbé de Polignac ne s'acquitteroit jamais de ses promesses, que depuis les cinq ou six cens mille francs qu'il avoit reçûs, on ne luy avoit envoyé que six cens mille livres sur Dantzic; qu'il avoit été obligé d'en faire protester les lettres de change, & que la Reine étoit assez seure des Banquiers de cette Ville pour esperer que dans la suite ce Ministre ne seroit pas mieux servi; que l'on ne remarquoit pas que la Cour de France prît cette affaire avec la même chaleur que les autres qu'elle entreprenoit; que quand elle la suivroit avec le même zele, la necessité l'obligeroit pour n'être pas sujette aux mauvaises intentions des Banquiers, d'envoyer son argent en especes; qu'elle en avoit besoin ailleurs, & que la guerre que cette Couronne avoit contre les plus formidables Puissances de l'Europe l'empêcheroit d'exposer trois millions, & la personne du Prince sur des vaisseaux, qui outre le danger de faire naufrage, couroient encore risque d'être pris par les flotes d'Angleterre & de Hollande, qui superieures en forces, gardoient si étroitement les pas-

sa-

ſages, que les fregates les plus legeres ne pouvoient leur échapper. Enfin il conclut que c'étoit à ſon Alteſſe Electorale de profiter de la ſincerité de ſes avis, & à chercher les ſommes neceſſaires pour réüſſir dans une entrepriſe ſi glorieuſe, & qui n'étoit pas difficile: qu'à ſon égard, il ne s'étoit détaché des intereſts de France, que parce qu'il avoit aſſiſté à differens Conſeils, & avoit connu plûtôt qu'un autre l'impoſſibilité d'executer ſes deſſeins ſans argent, & que l'Ambaſſadeur de cette Couronne s'attendoit inutilement à de nouvelles lettres de change, qu'il avoit queſtionné les Banquiers, & que ſur leur réponſe, il avoit bien connu que ce Miniſtre étoit dans une erreur, dont il n'avoit pas jugé à propos de le relever.

Le Caſtelan de Culm avoit reſervé pour ſa derniere propoſition, celle qu'il avoit cru la plus deſagréable à l'Electeur, qui étoit que ſon Alteſſe ſe fiſt Catholique, & promiſt que l'Electrice feroit abjuration: Il n'oſoit ſe propoſer pour exemple, mais il en cita deux autres, par l'autorité deſquels il prétendoit que ſes démarches n'étoient pas criminelles;

le

le premier de l'Electeur de Saxe en 1530. lorsque l'Empereur Charles V. le menaça de le dépoüiller de sa dignité d'Electeur, si à une Messe solemnelle, celebrée à Ausbourg par les Catholiques il ne faisoit sa fonction de Connestable de l'Empire ; l'autre arrivé dix ans aprés au sujet du Landgrave de Hesse ; que les Theologiens Protestans avoient permis au premier de faire les fonctions attachées à sa Dignité, pour se tirer du danger qu'il couroit de la perdre ; qu'ils n'avoient pas eu plus de rigueur à l'égard du second ; qu'ils avoient autorisé la Polygamie en sa faveur, & luy avoient accordé la liberté de se marier à une seconde femme, sans exiger qu'il se separât de sa premiere ; qu'il ne croyoit pas les Theologiens Saxons moins indulgens pour le Prince que Luther & ses disciples l'avoient été dans le siecle passé ; que le cas present étoit plus privilegié, puisqu'il s'agissoit d'une Couronne.

Przependowski parloit avec une effusion de cœur qui rendoit l'Electeur sensible à ses discours ; ce Prince s'appliqua à contenter plûtôt l'avidité de la Noblesse qu'à consulter les Theo-

Theologiens, dont les ſcrupules auroient pû retarder un deſſein qui demandoit une prompte execution. Le Caſtelan fut chargé de faire ſes efforts en Pologne, pendant qu'en Saxe on n'omettroit rien de ce qui ſeroit jugé neceſſaire pour réüſſir ; on luy promit d'envoyer avant la Diete le Chevalier Flemming pour executer ſes ordres ; il reçût en partant quelques preſens, & on le combla d'honneur & de magnifiques promeſſes.

L'Electeur ſuivit ce projet avec exactitude ; il eut des Conferences avec celuy de Brandebourg, & fit avancer quelques Troupes à Torgau prés de la Sileſie ſous pretexte d'entrer au nom de l'Empereur dans les affaires de la ſucceſſion de Mekelbourg, qui étoit diſputée entre les Princes de Swerin & de Guſtrow ; il vendit au Duc d'Hanovre pour cinq cens mille écus ſes droits ſur le Duché de Saxe-Lawembourg, demanda à l'Empereur le payement des ſubſides qui luy étoient dûs depuis trois ans, & fit des traitez chez luy avec les Juifs, dont il envoya les principaux à Varſovie pour y avoir de l'argent prêt dans ſon beſoin ;

il

il vendit les revenus de ſon domaine de Miſnie au Clergé Lutherien de Saxe, & leva des contributions extraordinaires dans ſes Etats, ſur ce qu'il diſoit en avoir beſoin pour ſa Campagne de Hongrie. Par ſon ordre on frappa à Breſlau une nouvelle monnoye, qui ne contenta pas ceux qui la receurent : enfin il mit en uſage tous les artifices dont ſe peut ſervir un homme qui veut ſe procurer une Couronne, & qui eſt aſſez habile pour trouver les moyens d'y parvenir.

Aprés avoir pris ainſi toutes ſes meſures il envoya à Rome le Baron Roſe, qui étoit un de ſes Lieutenans generaux, cet Officier fut admis à l'audiance de ſa Sainteté, luy expoſa le myſtere de la prétenduë converſion de ſon Maître, & ſes deſſeins d'obtenir la Couronne de Pologne. Cette nouvelle fut d'autant plus agreable, que l'on eſpera que la Saxe, qui au ſiecle paſſé avoit été le berceau du Lutheraniſme, pourroit dans celuy-cy luy ſervir de tombeau.

La nouvelle n'en fut pas moins agréable à Vienne, qu'elle l'avoit été à Rome; le motif à la verité n'en

étoit pas si pur. On ne doutoit point que l'Electeur n'eût formé le dessein de se faire Catholique, & qu'il ne fist l'abjuration dont on parloit. On sçavoit que l'humeur feroce de ce Prince ambitieux luy feroit tout entreprendre pour se mettre une Couronne sur la tête ; que la Religion chez les Saxons n'avoit jamais été regardée que par rapport à la politique ; que pour posseder les biens de l'Eglise, Frederic & ses successeurs avoient au siecle passé embrassé l'Heresie de Luther ; que Frederic Auguste leur heritier, y renonceroit avec autant de facilité que ses Ancêtres l'avoient suivie, si-tôt qu'il y trouveroit de pareils ou de plus grands avantages.

D'autres raisons que celle de la Religion obligeoient le Conseil de Vienne d'appuyer ses prétentions. L'Empereur avoit la guerre à soutenir sur le Rhin & sur le Danube : les efforts de la Ligue ne pouvoient suffire contre deux puissans ennemis, & les forces de l'Empire & de ses Alliez auroient eu bien de la peine dans une profonde paix avec le Turc, d'arrêter les progrez des François. L'Electeur de Saxe s'étoit engagé de four-

fournir outre ſon contingent dix mille hommes en Hongrie pour repouſſer les Turcs, l'Empereur qui n'avoit pas de quoy payer ſes Troupes, luy avoit engagé les Duchez de Brieg, de Lignits & de Wolau en Sileſie. On prévoyoit que le Prince auroit plus d'affaires en Pologne qu'il ne s'étoit imaginé, & que la protection de l'Empereur luy ſeroit abſolument neceſſaire; on ſe preparoit donc à luy faire acheter bien cher, & à retirer peut-être cet engagement ſans en rien debourſer. L'Electeur paroiſſoit dans la reſolution d'accorder tout, pourvû que ſon Election ne fût point traverſée; & ébloüi de l'éclat d'une Couronne, il voulut bien s'expoſer aux dépenſes & aux dangers qu'il y avoit à l'obtenir.

Le Conſeil de Vienne avoit encore d'autres prétentions, & elles étoient bien plus conſiderables que les precedentes, la maiſon d'Autriche avoit diſputé le Royaume de Boheme au commencement de ce ſiecle, à Frederic Electeur Palatin. Le Duc de Saxe avoit preferé ſes intereſts particuliers à ceux de la Religion Proteſtante; il avoit pris le parti de l'Em-

l'Empereur, & conjointement avec le Duc de Baviere, il s'étoit chargé d'executer un decret, qui mettoit le Palatin au Ban de l'Empire. Comme ces deux Princes s'engageoient par là à de grandes dépenſes, on donnoit à Baviere l'inveſtiture de l'Electorat, dont le Palatin devoit être dépoüillé, & Saxe avoit ſtipulé qu'on luy cederoit la Luzace, qui eſt des dépendances de la Couronne de Boheme : cette Province luy fut promiſe par le traité de 1620. & il fut executé en 1623. parce que l'Empereur avoit encore beſoin de luy.

Depuis ce temps les Electeurs de Saxe ont conſervé la Luzace, & la maiſon d'Autriche a ſouvent medité ſur les moyens de leur enlever une Province qu'elle ne leur avoit cedée qu'à regret.

La conjoncture ſembloit favoriſer le deſſein du Conſeil de Vienne, on y appuyoit l'Electeur, & on le confirmoit dans la penſée qu'il avoit d'être Roy de Pologne; il devoit avoir beſoin d'hommes & d'argent pour diſputer cette Couronne. L'Empereur luy offroit tout pour l'engager, & il ne deſeſperoit pas que ce Prince ne

voulût bien se resoudre à perdre une Province, puisqu'il s'agissoit de gagner un Royaume; en cas de refus, il pouvoit être contraint de ceder de force (pendant qu'il seroit occupé ailleurs) ce qu'il n'auroit pas voulu quitter de bon gré. Si ses affaires tournoient mieux que l'on ne souhaittoit, l'Empereur trouvoit un autre avantage, moins considerable à la verité, mais dont le fruit étoit plus present. La Hongrie étoit le Theatre d'une sanglante guerre; les garnisons Allemandes ruinoient ce que le Turc n'avoit pas desolé: & sous pretexte de secourir l'Electeur, on se proposoit d'envoyer des Troupes, ausquelles la Pologne donneroit des quartiers d'hyver & de rafraichissement.

Pendant que l'Electeur de Saxe traitoit dans les Cours étrangeres, les Polonois qui étoient à Paris souhaitoient de voir le Prince dont on leur parloit dans toutes les lettres qu'ils recevoient de chez eux. François Fredi du Moulinet ce Gentilhomme François, dont il est parlé dans l'Election du Roy Casimir, les introduisit au Palais de ce Prince, qui les reçut d'une maniere si obligeante,

te, qu'ils commencerent à regarder comme leur Souverain, un Prince qui les traitoit comme ses amis.

Ces Seigneurs étant prêts à partir pour assister à la Diete, prierent du Moulinet de leur donner quelques instructions touchant la vie & les actions d'un Prince pour qui ils avoient conçû tant d'estime.

Du Moulinet qui avoit déja écrit à l'Evêque de Plosko, à l'Abbé Theodore Wolf, & au Palatin de Culm sur le même sujet, voulut bien donner à ces Gentilshommes la satisfaction qu'ils demandoient, & il jugea à propos de parler aussi de la Princesse, pour lever le scrupule que pourroient avoir les Polonois de voir une Françoise sur le Trône, aprés ce qui s'étoit passé sous le regne precedent. Nous rapporterons icy les mêmes termes dont se servit du Moulinet, parce qu'ils furent agréables aux Polonois, & qu'ils firent l'effet que l'on pouvoit en esperer.

François Louis de Bourbon Prince de Conti du Sang de France né le 30. d'Avril 1664. commença sa premiere Campagne, en 1683. & continua en 1684. mais comme il vit la Treve concluë entre la France, l'Empire,

& l'Espagne, il crut que la gloire l'appelloit ailleurs.

Ce Prince sortit de France en 1685, pour aller en Pologne; l'Electeur de Baviere, par les Etats duquel il passa l'attira en Hongrie, où il fut le sujet de l'admiration des Allemands, comme il l'auroit été des Polonois, s'il avoit suivi son premier dessein.

En 1686. il revint en France & se retira auprés du grand Prince de Condé, son oncle, qui mourut la même année, la Providence ne l'ayant voulu appeller, qu'aprés avoir formé un General, qui devoit être un jour aussi grand que luy.

L'an 1688. ne fut pas moins glorieux à ce Prince que les precedens, il accompagna Monseigneur le Dauphin, au siege de Philisbourg. Ces deux jeunes Heros furent regardez des ennemis, comme l'avoient été les plus grands Capitaines de l'Antiquité; ils reconnurent qu'ils avoient les mêmes vertus pendant que la France se réjoüissoit qu'ils n'avoient pas leur âge.

On ne dit point ce que le Prince de Conti a fait pendant cette guerre, personne ne l'ignore. Les Allemands, lés

les Espagnols & les Hollandois, en ont des preuves aussi avantageuses à la France, que funestes à la Ligue d'Ausbourg.

La valeur, la prudence, la douceur, la moderation, & les autres grandes qualitez de ce Prince, le font juger digne de porter une Couronne: si la seule Nation qui peut la luy donner rend justice à son merite, elle connoîtra:

Adsciti quantum præmineant genitis.

Il a épousé Marie Therese de Bourbon, petite fille du grand Prince de Condé. Cette Princesse est un exemple de vertu pour les personnes de son sexe; dont elle ne fait point paroître les défauts: pieuse sans ostentation, & liberale sans profusion, éloignée de la vanité, elle sçait garder la dignité de son rang. Lorsque le Prince est à la guerre, elle se dépoüille de ce qu'elle a de plus precieux, & à l'exemple de celle que les Anciens ont proposée comme un modele de vertu, elle dit,

Induat illa
Quæ bellante potest gaudere Marito.

Pendant que les amis du Prince de Conti ne negligeoient rien de ce qui pouvoit contribuer à son éleva-

tion, Jean Przependowski dont nous avons parlé étoit revenu de Dresde en Pologne ; il avoit si peu de credit dans le Royaume, qu'il ne sçavoit par où commencer sa nouvelle Negotiation : on étoit convenu qu'il faloit la tenir secrete, parce que s'il avoit proposé ouvertement l'Electeur on l'auroit accusé de vouloir pervertir la Pologne ; le danger étoit égal pour luy de parler ou de se taire, & celuy qui avoit donné si hardiment des conseils se trouvoit hors d'état d'en prendre. Dans cet embarras il écrivit au Chevalier Flemming, que l'Ambassadeur de France étoit tranquile, que personne ne l'abandonnoit, & que sans argent, il avoit ruiné le parti de la Reine & des autres pretendans, qu'il faloit s'adresser à ce Ministre, qui destitué des secours fondamentaux qu'il attendoit depuis si long-temps, avoit selon les apparences un ordre secret du Roy son Maître d'abandonner cette Negotiation, & de se tirer d'une méchante affaire le moins mal qu'il pourroit.

Flemming sur ces avis arriva secretement à Varsovie, & rendit le 2. de May une lettre de son Maître à l'Ab-

bé

bé de Polignac ; par laquelle ce Prince vouloit luy faire croire qu'il avoit traité depuis deux mois à Rome avec le Roy Tres-Chrétien, par l'entremise du Cardinal Janson ; qu'il avoit selon les apparences des ordres du Roy, & qu'il le prioit de donner sa confiance au porteur de sa lettre, & convenir avec luy de toutes choses, tant pour la satisfaction du Roy son Maître que pour la sienne particuliere. Flemming rendit aussi une lettre au Cardinal qui y fit une réponse, dont on ne fut pas plus content à Dresde que de celle de l'Ambassadeur. Ce Ministre avoit répondu civilement qu'il n'avoit aucun ordre de traiter ; que les affaires de France n'avoient point encore été en Pologne dans une meilleure situation ; que le bruit que l'on faisoit courir qu'il manquoit d'argent, étoit une suite des artifices de la Reine, & que la prudence du Roy son Maître, étoit trop grande pour le laisser manquer dans le besoin.

L'Ambassadeur de France fut sensiblement touché, lorsqu'il vit paroître ce nouveau Candidat ; s'il en avoit été averti plûtôt, il luy auroit

fait donner l'exclusion dans les petites Dietes ; mais le temps en étoit passé, & la Noblesse accouroit de toutes parts à Varsovie, enseignes déployées, pour assister à l'Assemblée generale. Il prévit bien que Przependowski avoit fait valoir ses avis à Dresde ; le peu de confiance que la Pologne avoit en ce Senateur, le persuada que d'autres personnes se méloient de la même intrigue, & il découvrit enfin un mystere que l'on s'étudioit à luy tenir caché.

Davia Nonce de sa Sainteté avoit autrefois porté les armes dans la Morée au service des Venitiens ; il s'étoit fait Prêtre ; & avoit été Internonce à Bruxelles, Nonce à Cologne, & de là nommé à la Nonciature de Pologne. Il étoit néveu du Maréchal Caprara, si connu dans les guerres de Hongrie. Le Marquis Davia son néveu étoit au service de sa Majesté Imperiale, lorsqu'il fut pris par les Turcs il y a quelques années. Les Infideles qui n'avoient point voulu le mettre à rançon, l'avoient enfermé dans le Château des sept Tours, & on se persuadoit que son esclavage dureroit aussi longtemps que sa vie. Le Nonce allar-

mé de la captivité de son neveu, s'adressa à la Comtesse d'Altamonté sa belle-sœur, qui étoit Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre; & cette Princesse voulut bien prier le Roy de France d'interposer son autorité pour procurer la liberté à un Gentilhomme qui se mettoit sous sa protection. L'Ambassadeur du Roy eut ordre de negocier à la Porte la liberté de ce jeune Seigneur, les Turcs la refuserent, & le Nonce fit retentir la Pologne de ses plaintes, comme si ce Ministre luy eût rendu un mauvais office, parce qu'il n'avoit pû luy en rendre un bon. Le Nonce avoit neanmoins retiré son neveu; sur l'avis qui luy avoit été donné que l'Electeur de Saxe retenoit un Pachá pris à Temeswar, il proposa à ce Prince d'en faire un échange avec les Turcs contre le jeune Marquis Davia, la proposition qui avoit été écoutée de part & d'autre, fut suivie de l'execution.

Il n'en faloit pas davantage pour rendre le Nonce ami de l'Electeur, ennemi de la France, & suspect à l'Ambassadeur de cette Couronne. Ce Ministre alla le trouver pour dé-

çouvrir ses sentimens au sujet de l'Electeur. Le Nonce l'assura qu'il ne souffriroit jamais que la Couronne de Pologne tombât sur la tête d'un Prince heretique, ou d'une conversion suspecte : nonobstant ses protestations & la sincerité qu'il affectoit de faire paroître, on connut ses sentimens, & la dissimulation si ordinaire aux gens de son païs.

Pendant que les Ministres des prétendans à la Couronne faisoient leurs intrigues, le temps de la Diete arriva. Le Primat selon la coutume en fit l'ouverture par une Messe du saint Esprit. Il n'y eut jamais dans aucune Election tant de contestations qu'à celle-cy sur le choix d'un Maréchal. Cet Officier devoit être choisi parmi les Députez de la grande Pologne, parce que c'étoit son rang. Le parti de la Reine, & le grand General faisoient leurs efforts pour le faire tomber sur le Starosta Odalanowski petit-fils de celuy-cy, & fils du Comte Lefzcinski Palatin de Lencicie, & Starosta General de la grande Pologne: on trouva ces trois Seigneurs trop mal intentionnez pour leur donner cette satisfaction, & les autres prétendans n'étoient d'accord en-

entr'eux, que pour les exclure.

Ils auroient tous deferé cet honneur au Comte Humiecki Maître d'hôtel de Podolie, pour son merite personnel & celuy du Palatin de Kiowie son oncle ; qui passoit pour le Seigneur de Pologne qui avoit le plus de probité, & qui entendoit le mieux le métier de la guerre. Humiecki, comme nous avons dit, avoit été Directeur de la Diete préliminaire, & la Loy l'empêchoit d'être continué à celle-cy. Il y en avoit huit autres dans la faction de France, qui ne vouloient point ceder leurs prétentions, & l'Ambassadeur de cette Couronne eut plus de peine à les faire convenir d'un d'entre eux, qu'à donner l'exclusion à ses ennemis.

Le Prince Cazimir Czartoreski de l'ancienne maison de Lithuanie n'étoit pas d'un temperament assez fort pour resister aux fatigues que demande ce penible employ, il voulut bien s'en desister ; sa moderation & la justice qu'il se rendoit furent un exemple pour quelques autres.

En effet, le Comte Braniçki Grand Maître d'hôtel de la Couronne & gendre du Palatin de Vilna, avoüa que la difficulté qu'il avoit de parler

en public le rendoit moins propre qu'un autre à cet emploi, & qu'il ſouhaitoit que ſes amis profitaſſent de ſon malheur.

Potuliski Staroſta de Borzekow, & Czapski Staroſta de Klek, partagoient également les ſuffrages de Pruſſe, l'émulation de ces deux Seigneurs étoit ſi grande, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils vouluſſent ſe relâcher en faveur l'un de l'autre: on leur remontra qu'il n'y avoit qu'une charge à remplir, & qu'ils ne pouvoient pas l'obtenir tous deux, que c'étoit à eux à convenir; chacun aima mieux ſe deſiſter, que de ceder à ſon rival.

On ſe ſervit du même moyen à l'égard des Comtes Sapieha, & Dzialinski, celuy-là étoit grand Ecuyer tranchant de Lithuanie, & celuy-cy de la Couronne, & Treſorier de Pruſſe; il étoit ſuſpect aux Sapieha. On promit à ceux-cy que l'Ecuyer de Lithuanie leur parent ſeroit Maréchal de la Diete du couronnement, s'il vouloit ſe deſiſter cette fois; il en demeura d'accord. Son Competiteur qui ignoroit ce traité conſentit à en faire autant, & crut avoir aſſez gagné d'ôter à ſon concur-

current un avantage que le credit, & l'alliance de sa partie, l'empêchoient de se procurer.

Il ne restoit que les Comtes Miesziński Starosta de Wielun, & Bielinski grand Chambellan de la Couronne ; le desistement des précedens, n'étoit pas favorable pour le premier ; il se fit un merite de son impuissance, & convint avec eux qu'il donneroit son suffrage, & procureroit ceux de ses amis au Comte Bielinski. L'Abbé de Polignac que ces huit Seigneurs avoient pris pour arbitre de leur different inclinoit pour ce dernier, parce qu'il avoit épousé la fille du Comte Morftein autrefois grand Tresorier de Pologne, qui en 1683. s'étoit retiré en France, où il avoit fait de grandes acquisitions, outre que cette Dame qui avoit autant de credit parmi la Noblesse des deux ordres, que de pouvoir sur l'esprit de son mari, étoit entierement devoüée à la France.

Le parti contraire avoit aussi pris resolution de ne point souffrir que l'on élût d'autre Directeur de la Diete, que le fils du Palatin de Lencicie, & l'opiniâtreté de part & d'autre en faisoit differer l'Election ;

lorsque l'on en parloit, il se trouvoit des Nonces qui vouloient avant toutes choses examiner les griefs de la Nation contre la maison Royale, & les Partisans de celle-cy demandoient que les deux Trésoriers rendissent compte. Ainsi par des accusations mutuelles les deux partis ne songeoit qu'à éluder cette recherche, & ne se mettoient pas en peine de l'Election du Maréchal.

D'autres s'opiniâtroient à convaincre & punir les auteurs de la Confederation des Armées, & on s'y appliquoit avec d'autant plus de soin, que chacun esperoit y gagner. Sur la fin de 1696. un détachement de l'Armée qui étoit demeuré dans le devoir, avoit été en parti, & étoit revenu chargé d'un butin plus considerable en effet, qu'en apparence: les soldats avoient enlevé des caques de harangs que l'on conduisoit aux Confederez, ils y avoient trouvé vingt-mille ducats; un aussi méchant poisson n'avoit jamais été si bien assaisonné: tous vouloient connoître l'inventeur de ce stratagême; les uns pour le punir, la plus grande partie pour sentir de pareils effets de sa liberalité.

Tou-

Toutes ces conteſtations differoient l'Election du Maréchal, on fut obligé d'en faire le choix par Poſpolite; alors tous les Gentilshommes donnerent leurs ſuffrages les uns aprés les autres, entre les mains d'Humiecki, ce qui conſomma beaucoup de temps : enfin l'Ambaſſadeur de France eut le plaiſir, que celuy pour qui il s'employoit, l'emporta le 15. de Juin de pluſieurs milliers de voix, Bielinski obtint de la ſorte une dignité, dont il devoit joüir bien moins de temps qu'il n'en avoit employé à la ſolliciter.

Le choix du Maréchal n'étoit pas l'unique affaire à terminer; celle d'un Roy étoit d'un autre conſequence : la Diete ne devoit plus durer que douze jours, la Nobleſſe ſouffroit impatiemment ce délai; les vivres, l'argent, le vin d'Hongrie, commençoient à luy manquer; & les ſommes que diſtribuoient les prétendans, ne répondoient pas à l'avidité de ceux qui n'étoient venus que pour vendre leurs ſuffrages.

Les Seigneurs ne s'ennuyoient pas moins que la Nobleſſe, à cauſe des dépenſes qu'ils étoient obligez de faire; elles étoient ſi exceſſives, que le grand

grand Tresorier de la Couronne avoit defrayé durant des jours entiers le Palatinat de Russie, qui est composé de plus de douze mille Gentilshommes, & les autres Chefs de faction avoient fait de semblables profusions.

L'Election du Maréchal, étoit une vive image de celle du Roy; les deux parties avoient mesuré leurs forces; celuy qui venoit de succomber étoit dans la confusion, & ne respiroit que la vengeance; il avoit demandé que l'on contât les suffrages, & on luy avoit accordé cette foible consolation. Odalanowski étoit la partie la plus interessée, & la honte l'avoit fait retirer, pour n'être pas témoin de la superiorité de ses ennemis & de sa foiblesse. Ses Partisans tinrent plus ferme que luy; ils demanderent que le Maréchal élû ne délivrât point le Diplome, en cas de Scission, sans le consentement de la Republique; cela avoit été pratiqué à l'Election du Roy Michel, on voulut bien suivre cet exemple; & quoy que l'on s'apperçût qu'ils meditoient une double Election, on leur accorda cette grace, qui paroissoit juste en effet, mais qui pouvoit être re-

refusée à des gens, dont l'intention étoit d'en faire un mauvais usage.

Ils essayerent de reparer par la Negociation, la disgrace qui leur étoit arrivée ; Przependowski redoubloit ses efforts, pour ruïner un parti qu'il avoit dépeint si foible, & remontroit que l'Electeur executoit ses promesses, pendant que les Ministres de France ne pouvoient donner que de belles paroles. Il traitoit en même temps avec le parti contraire, & cherchoit par les mêmes artifices les moyens de le dégoûter, tant du Prince Jacques, que des autres Candidats, & enfin il se flatoit que les deux partis sans le sçavoir concourreroient à son dessein. Les irresolutions du Palatin de Vilna luy donnoient de grandes esperances. Ce Seigneur en effet ébloüi par les discours du Castelan de Culm, se plaignit dans le Conseil tenu chez le Cardinal le 16. de Juin de l'inexécution des promesses de la France, de l'éloignement du Prince, & de ce que les sommes manquoient pour payer les armées. Les Ministres de cette Couronne refuterent son discours avec tant de force, qu'il fut obligé

de se rendre, & de promettre par un nouveau serment que le Cardinal fit le premier, & les autres ensuite, de ne jamais élire d'autre Roy que le Prince de Conti. Et comme on esperoit toujours que les remises seroient à Dantzik pour le temps de l'Election, & que l'on ne doutoit point que cet obstacle ne fust levé par la France, on resolut de lever l'autre, & de signer & envoyer au Prince de Conti pour hâter son départ, les lettres déja écrites, & dont la signature n'étoit suspenduë que par l'attente des remises.

Le 17. de Juin & les deux jours suivans furent employez en intrigues & en negociations secretes par les Ministres des prétendans, & ces mêmes jours se passerent en contestations dans la Diete. Les ennemis de la maison Royale parlerent pour la seconde fois des accusations & des repetitions contre la succession du feu Roy. On répondit qu'il faloit avant toutes choses examiner les comptes des Tresoriers; la discussion de ces deux Chefs étoit trop longue, pour le peu de temps qui restoit; elle fut remise à la Diete du couronnement, & les parties ne s'opiniâtrerent pas da-

davantage ; chacun étoit bien aise d'éloigner un examen, qui ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses, si on avoit pû les appaiser aussi facilement sur le reste, ils n'auroient pas été irreconciliables, & leur haine n'auroit pas été si funeste à la Republique.

Il est bien difficile que des gens qui se veulent du mal, soient longtemps en repos. Les amis de la Reine firent revivre la coequation, les ennemis de la maison de Sapieha s'y joignirent, & la Noblesse de Lithuanie jalouse de la fortune, & de la splendeur de cette famille, appuyoit cette proposition ; le parti de France ne vouloit soutenir les Sapieha dans cette affaire, qu'autant qu'il les verroit fideles au Prince de Conti ; neanmoins comme cela auroit pû diviser les Partisans de ce Prince, ceux qui luy étoient les plus affectionnez en firent remettre la decision aprés la Diete du couronnement ; & il fut resolu de donner dés le lendemain audiance aux Ambassadeurs.

Le Nonce de sa Sainteté fut introduit avec les ceremonies accoutumées le 20. de Juin ; il exhorta la Noblesse d'élire un Roy Catholique, & qui

pût

pût être utile à l'Eglise & à la Pologne. Sa harangue ne fut pas longue, & ne laissa pas d'être ennuyeuse, parce que celuy qui la prononçoit s'étoit mêlé de trop d'intrigues, & n'avoit pas eu à l'égard du plus digne des prétendans à la Couronne, la moderation que luy avoit recommandé celuy dont il étoit le Ministre.

Le Prince Evêque de Passaw avoit été choisi par sa Majesté Imperiale pour son Ambassadeur ; il étoit fils du Comte de Lamberg que l'Empereur avoit honoré de sa confiance, & de son estime ; il en avoit eu des marques sensibles pendant sa vie, & sa famille en avoit reçû de pareilles aprés sa mort. Ce Prelat étoit arrivé à Vienne sur la fin d'Avril, & en étoit parti en poste le 3. de May pour assister à la Diete ; il avoit reçû avec ses instructions des lettres de change qu'il fut obligé de faire protester en arrivant : il sçavoit que sans argent, les affaires languissent, & n'ont point de succez, particulierement en Pologne. Il renvoya à Vienne en chercher de nouvelles ; cette Cour n'ignoroit pas la necessité de satisfaire à sa demande ; le bruit cependant s'étoit repandu que ce Mini-

ni-

niſtre étoit ſans argent ; il negligea de publier que l'on avoit remedié à ce malheur, & ce défaut de précaution fut peut-être en partie cauſe des diſgraces qui luy arriverent.

Il étoit parti de Vienne avec peu de ſuite, & la bienſeance l'obligeoit d'avoir un cortege digne de celuy dont il repreſentoit la perſonne ; il avoit raſſemblé pluſieurs Allemans qu'il avoit trouvez à Varſovie, & ces gens ramaſſez luy ſervoient de gardes du Corps, lorſque le Maréchal de la Diete vint au devant de luy pour le conduire à l'Aſſemblée. Cet Officier s'apperçût que les Gardes de ce Miniſtre portoient autour de luy les ſabres nuds & élevez, il les menaça de faire main-baſſe, s'ils continuoient leur marche en cette ceremonie ; il étoit le plus fort, falut luy obéïr.

Le grand Secretaire de la Couronne reçût des mains du Prelat la lettre de l'Empereur : comme cet Officier la portoit au Primat, il vit que l'adreſſe étoit *inclytæ Reipublicæ :* on s'imagina que c'étoit par fierté, & cette opinion étoit fondée, ſur ce que l'Empereur Maximilien concurrent de Battori pour la Couronne, avoit affecté le même ſtile, & qu'en

ce temps-là sa lettre avoit été fort mal reçûë. L'Ambassadeur qui n'avoit pas prevû cette difficulté, demanda la liberté d'en faire ses excuses en pleine Diete. On luy permit le 21. à condition qu'il ajoûteroit le mot de *serenissimæ* de sa main, & qu'il promettroit de le faire agréer par sa Majesté Imperiale; il s'en excusa sur ce qu'il ne luy étoit pas libre de changer quelque chose au stile de la Chancellerie; de sorte que sa lettre ne fut point receuë.

Ces mortifications n'étoient qu'un prelude de celles qui devoient luy arriver le même jour. Les gens de sa suite s'étoient placez autour de luy, on leur fit signe de s'écarter, parce qu'ils l'empêchoient d'être vû, ils se prosternerent à terre, & se mirent dans la posture de coupables qui attendent le coup de la mort. L'Ambassadeur commença son discours qu'il lisoit sur son papier, & recommanda le Prince Jacques Sobieski. On l'interrompit plusieurs fois pendant qu'il haranguoit, parce qu'il se servoit du terme de *vos* au lieu des termes d'honneur que l'on doit employer quand on parle à une Republique libre & couronnée; comme

il

il continuoit à lire de même, & qu'il ne changeoit pas ses expressions, on ne cessoit point de luy dire des injures, dont il fut si outré, qu'il luy prit un saignement de nez, qui joint aux clameurs l'empêcha de poursuivre, & le tira un peu plûtôt de ce grand embarras.

L'Ambassadeur de France devoit parler le lendemain qui étoit le 22. le parti opposé se preparoit à l'interrompre, & à se vanger de ce qui étoit arrivé la veille. On connoissoit ce Ministre pour un homme qui n'auroit pas souffert impunément cette insulte ; il en fut averti, & que Jablonowski grand Enseigne de la Couronne, & fils du Castelan de Cracovie, avoit dit au Prince Lubomirski Starosta d'Olsztin : Vous avez fait insulte à nôtre Ambassadeur, nous en aurons demain raison sur le vôtre. Cela & quelques raisons particulieres firent juger à propos à l'Abbé de Polignac de ne se pas commettre; mais il fit imprimer ses offres qui furent distribuées dans chaque Palatinat, signées de sa main, & scellées de ses armes. Cette precaution fit l'effet qu'il pouvoit attendre de sa harangue.

Le 23. qui étoit un Dimanche, & le 24, feste de saint Jean se passerent en negotiations particulieres. Le compliment qui fut fait à l'Ambassadeur de France le 23. étoit capable d'embarasser un habile homme. L'Evêque de Plosko, Dzialinski & Wapowski étoient venus le trouver de la part du Conseil, & luy avoient declaré que ses amis ne vouloient rien faire sans luy communiquer, qu'on le prioit de faire attention aux malheurs dont la Pologne étoit menacée, que la Scission que l'on avoit prevuë étoit inévitable, depuis qu'il n'avoit pû mettre ordre aux secours essentiels, qui seuls étoient capables ou de l'empêcher ou de l'éteindre; que l'on trouvoit un milieu qui mettroit la Republique en repos, qui assureroit l'honneur de la France, & qui ne porteroit aucun préjudice à son Excellence; cet expedient étoit de consentir à l'Election de l'Electeur de Saxe; que l'on obligeroit de restituer au Roy Tres-Chrétien l'argent qu'il avoit dépensé, & que le même Prince feroit pour l'Ambassadeur ce que la reconnoissance exigeoit d'un Prince qui luy seroit redevable d'une Couronne.

L'Ab-

L'Abbé de Polignac avoit été averti de cela la veille par le Comte Wladiſlas Priemski Caſtelan de Kaliſch, le plus fidele de ſes amis, & le plus intrepide de la Pologne ; la hardieſſe de ce Seigneur étoit temperée d'une prudence où l'on ne remarquoit aucun deffaut, il profitoit des conjonctures les plus fâcheuſes, & ſçavoit les tourner à ſon avantage ; on admiroit dans un même homme un concours de vertus qui paroiſſoient ſi oppoſées, & il étoit difficile de dire s'il étoit meilleur dans la paix ou dans la guerre.

L'Ambaſſadeur étoit convenu avec luy de ce qu'ils avoient à dire, & ce Miniſtre pour répondre aux Deputez ſelon les reſolutions qu'ils avoient priſes ſe rendit avec eux au Conſeil, où il repréſenta de quelle conſequence il étoit d'empêcher l'Election du Duc de Saxe ; qu'il croyoit la Nation trop jalouſe de la liberté pour ſe livrer aux Allemands, aprés les avoir refuſez autant de fois qu'ils s'étoient preſentez ; que ſi l'Electeur venoit à bout de ſes deſſeins, la Religion Catholique couroit le même riſque que la liberté. Il leur remontroit quelle honte ce ſeroit aux

Polonois, si dans un temps que le Senat n'étoit composé que de Catholiques, la Nation souffriroit que l'on mît la Couronne sur la tête d'un Prince Lutherien; il ajoûta qu'il ne sçavoit pas comment la Pologne pourroit répondre aux justes reproches que luy feroit le saint Siege, qui n'avoit accordé la qualité d'Orthodoxe au Roy Casimir, que parce qu'il avoit chassé l'heresie du Senat & de tant d'endroits du Royaume.

Aprés leur avoir reproché leur foiblesse, il en vint aux menaces, & leur dit qu'independamment d'eux, il avoit un corps de Noblesse qui soutiendroit ses interests, que si avec ce parti son Candidat ne pouvoit monter sur le Trône, il seroit au moins assez puissant pour fortifier celuy du Prince Jacques à qui il alloit se joindre, & qu'il esperoit que le Cardinal, & d'autres Seigneurs suivroient son exemple.

Ce que disoit l'Ambassadeur n'étoit pas sans fondement, le Cardinal, les Sapieha & les Lubomirski étoient seurs de quatorze ou quinze Palatinats, ce Ministre outre ceux-là avoit menagé par d'autres intrigues les trois de Prusse, ceux de Plosko,

de

de Novogrodek, & partie de celuy de Sandomir. Le Comte Priemski étoit maître de ceux de Posnanie, & de Kalisch; on vit bien par la suite que les menaces pouvoient être suivies de l'effet, & on fut agréablement trompé que ce parti de France, que l'on disoit si delabré, étoit plus fort d'un tiers que l'on ne s'étoit imaginé.

On envisage mieux le peril quand on est plus proche; les menaces de l'Ambassadeur, & la crainte de retomber sous la domination de la Reine les confirmerent dans leurs premiers sentimens, & pour la troisiéme fois, ils promirent de sortir de cette affaire en gens d'honneur, à quoy ils ne manquerent plus. Il n'y eut que Krziszpin Palatin de Witeps & Morstein Castelan de Czerske, qui preférerent deux mille écus, que leur donna le Castelan de Culm, à leur parole & à leurs sermens; & les autres Seigneurs honteux de cette perfidie disoient hautement que la lâcheté de deux hommes dont la qualité étoit disputée, ne devoit donner aucune atteinte à la veritable Noblesse Polonoise, qui detestoit leur trahison.

Przependowſki depuis l'Election du Maréchal avoit cru profiter des incertitudes du Palatin de Vilna, & que les autres pourroient ſuivre ſon exemple ; il s'étoit trompé de ce côté-là, mais il avoit réüſſi d'un autre. La Reine avoit envoyé ſes deux millions en France, & ſa conſolation étoit qu'ils n'étoient pas revenus en Pologne ; elle avoit dépenſé inutilement cent trente mille écus à l'Election du Maréchal, & cela joint à ſes autres profuſions l'avoit entierement épuiſée ; elle avoit le chagrin que le parti de France s'étoit fortifié des debris du ſien, & n'avoit pas employé de ſi grandes ſommes. Le Prince Jacques n'avoit plus d'argent, & ſes partiſans menaçoient de l'abandonner s'il n'en trouvoit avant l'Election ; ſon unique reſſource étoit en la perſonne de l'Evêque de Paſſau, à qui il fit demander par l'Evêque de Cujavie, le Caſtelan de Cracovie, & le Palatin de Braçlavie, l'argent qu'il avoit lieu d'eſperer des promeſſes & de la protection de l'Empereur. Ce Miniſtre qui avoit cent cinquante mille écus, & quelques pierreries, jugea que c'étoit bien peu de choſe pour remettre en état un

parti qui étoit dans un si grand desordre ; il leur expliqua, que dans la conjoncture presente il étoit indifferent à sa Majesté Imperiale qu'on élût le Prince Jacques, ou quelqu'un des autres concurrens, pourvû que ce ne fust pas le Prince de Conti ; que pour empêcher son Election il n'y avoit d'autres mesures à prendre qu'une Scission, par laquelle on pourroit profiter de son éloignement, des difficultez de son passage, & du défaut d'argent où la France se trouvoit en Pologne ; que c'étoit à eux à examiner quel sujet étoit plus en état de se soutenir ; qu'il faloit appuyer le plus fort, à moins qu'on ne voulût succomber, & faire triompher le Cardinal, les Sapieha, les Lubomirski & leurs ennemis declarez ; que son argent & son credit étoient au service de celuy dont la faction seroit la plus puissante.

Ils parcoururent les Candidats de la maison d'Autriche. Le Duc de Lorraine étoit à Olmutz avec la Reine Eleonor sa mere. Le Duc de Neubourg étoit à Breslau en Silesie. Ils avoient connu tous deux l'importance du voisinage ; mais de quelle

utilité étoit-il à ces Princes qui avoient peu d'argent & point de Troupes. L'Electeur de Saxe étoit aussi dans la Silesie, à la tête des siennes, & en état d'entrer dans le Royaume; sa prétenduë abjuration étoit publique, au moins parmi ceux à qui Przependowski l'avoit fait acroire, ou qui vouloient bien par interest ajoûter foy à ce qu'il en disoit; son argent étoit prêt, & ceux qui n'avoient pû se rassasier de trois millions de la Reine & du Prince Jacques, en envisageoient douze capables de contenter leur avidité; ils voyoient une Armée assez forte pour reparer le foiblesse de leur parti, ainsi ils ne balancerent point à se declarer, & manderent au Prince Jacques qu'il leur faloit trois cens mille écus comptans, sinon qu'il ne devoit plus s'attendre à eux. Ce Prince leur répondit que leur demande étoit inutile, qu'ils ne luy avoient rien laissé, que puisqu'il étoit assez malheureux pour être abandonné de ceux qu'il avoit cru ses amis, il renonçoit à ses prétentions, & les conjuroit de s'employer pour le Prince de Neubourg son beau-frere, que ce seroit le servir dans son infortune, puisque par

ce

ce moyen l'Empereur & l'Imperatrice auroient peut-être compassion de luy. Ses bons amis n'eurent point d'égard à une recommandation qui n'étoit accompagnée d'aucune liberalité.

Le 24. au matin les principaux d'entr'eux tinrent conseil pour deliberer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Potoski Palatin de Cracovie & petit General de la Couronne, n'avoit point d'inclination pour Saxe, il luy auroit preferé le Duc de Lorraine s'il avoit eu de l'argent à luy donner. Il envoya dire au Cardinal & à l'Ambassadeur de France, que si on vouloit consigner soixante mille écus & luy en donner la moitié d'avance, il se livroit à eux avec toute sa faction; falut renoncer à cet avantage, parce que l'on n'avoit pas de quoy l'acheter. Il se vendit à Saxe, moins par affection que par avidité. Jablonowski grand General de la Couronne, Joseph Sluszka Castelan de Vilna & petit General de Lithuanie, l'Evêque de Cujavie, le Vicechancelier Tarlo, & quelqu'autres en firent de même. Le Palatin de Lencicie ne fut pas du nombre; le déplaisir d'avoir manqué le bâton

de Maréchal de la Diete pour son fils, luy avoit causé une fiévre, dont les redoublemens luy avoient fait perdre la connoissance, qui ne luy revint que plusieurs jours aprés l'Election.

Borowski Castelan de Dantzik donna avis du Resultat de cette Assemblée à l'Ambassadeur de France, qui aussi-tôt le communiqua à ceux de sa faction ; elle étoit composée de deux sortes de gens, qui sembloient favoriser également le Prince de Conti ; les uns par attachement pour sa personne, les autres dans la seule vûë d'exclure la maison Royale, & le Prince Jacques. La renonciation de celuy-cy fit que les autres Competiteurs furent regardez avec plus d'indifference, & que dans deux ou trois Palatinats on recommanda Conti en premier lieu, & Saxe en second ; il est vray que ceux qui le firent, en furent fâchez dans la suite : mais de quelle utilité est le repentir quand il n'est plus temps d'y remedier?

Les Ministres de France pour reparer une faute qu'ils n'avoient pas faite, opposerent à Saxe trois argumens, qui l'auroient détruit, s'ils a-

voient été soutenus par quelque liberalité ; sa Nation si odieuse de tous temps aux Polonois, mais ce défaut avoit été reparé par de l'argent, sa puissance, & c'est ce qui suppléoit à la foiblesse de son parti, & enfin sa Religion qui paroissoit le plus puissant motif pour le détruire. Les partisans de ce Prince avoient fait courir le bruit qu'il s'étoit converti à Rome il y avoit deux ans, & cela avoit été regardé comme une fable. Il falut chercher d'autres preuves, & on trouva un Prelat assez peu scrupuleux pour ne les pas refuser.

Chrestien Auguste de Saxe-Zeitz parent de l'Electeur avoit autrefois suivi la communion Lutherienne, nous n'examinerons point les motifs qui la luy avoient fait abandonner. Ce Prince étoit redevable de sa fortune à l'Empereur, qui au mois d'Avril 1696. l'avoit tiré de l'Eglise de Cologne, où il étoit Chanoine & grand Prevôt, pour le mettre en possession du riche Evêché de Raab en Hongrie ; sa Sainteté luy en avoit accordé gratuitement les Bulles à la recommandation de sa Majesté Imperiale. Le nouveau Prelat pour

rendre service à sa famille, & temoigner sa reconnoissance à son Bienfaicteur, accorda à leurs importunitez une attestation qui portoit, que le 2. de Juin feste de la Trinité, l'Electeur de Saxe avoit fait abjuration à Vienne entre ses mains. Le Chevalier Flemming faisoit voir ce certificat à tout le monde, & ne persuadoit personne: on n'y ajoutoit pas plus de foy qu'au bruit qu'il avoit repandu avec tant de soin, que son Maître avoit fait abjuration à Rome il y avoit deux ans; celle-cy ne paroissoit pas plus sincere que la precedente, les témoins ni l'Eglise n'y étoient point énoncez, & on ne croyoit pas l'abjuration d'un Lutherien sur la bonne foy d'un Calviniste. On avoit vû le Prince depuis ce temps suivre la communion Lutherienne, ceux qui convenoient du fait ne pouvoient excuser une rechute qui rendoit l'Electeur plus coupable, & les plus judicieux regardoient son action comme un crime que la politique vouloit déguiser, & que la penitence seule pouvoit expier.

L'Abbé de Polignac & son Collegue firent si bien valoir ces raisons, que les plus raisonnables ne s'y laisse-

ferent pas furprendre. Ces Miniftres reprefenterent que ce que l'on faifois n'étoit qu'un artifice pour parvenir à une Sciffion, que fes partifans luy alloient fournir un pretexte d'entrer à main armée dans le Royaume, & d'attenter aux loix & à la liberté publique. Ces reflexions firent un grand effet fur la multitude; mais ceux qui s'étoient vendus à Saxe n'en furent point émus, & refolurent de facrifier à l'avarice, la liberté, la patrie, & la religion.

Le 25. de Juin tous les Palatinats s'affemblerent; ce jour étoit deftiné aux préliminaires de l'Election, qui devoit fe terminer le lendemain. Toute la Nobleffe au nombre de plus de cent mille hommes, s'étoit renduë dans les campagnes de Varfovie; chaque Palatinat fous fes étendars divifé par Compagnies, dont les plus fortes étoient de huit à neuf cens hommes, & les plus foibles de deux cens; on en comptoit plus de deux cens cinquante, tout étoit à cheval, excepté quelques fantaffins qui fuivoient la cavalerie & qui s'étoient rangez derriere. Cette Nobleffe étoit compofée des pauvres Gentilshommes qui n'avoient pas moyen

d'avoir un cheval, & qui sans sabres armez de faux, ne paroissoient pas moins fiers que les autres, & avoient le même droit de suffrages.

Les Senateurs haranguent ce jour leurs Palatinats, pour leur recommander une bonne Election, & pénétrer leurs desseins. L'Evêque de Plosko n'eut pas plûtôt harangué celuy dont il porte le nom, que toute la Noblesse cria vive Conti, & tira ses armes. Un consentement si universel causa autant de joye au parti de France, qu'il allarma la faction contraire. Les Palatinats de Siradie & de Rava suivirent l'exemple de celuy de Plosko, & les trois de Prusse en firent de même. On fut sur le point de voir anticiper l'Election, par l'impatience qu'avoit la Noblesse de se donner un Souverain, qui seul luy sembloit capable de rétablir le Royaume dans son ancienne splendeur.

Przependowski pour arrêter la fougue des Prussiens s'avisa de leur dire que Saxe étoit aussi bon pour eux, que Conti. Czapski Chambellan de Mariembourg luy repartit : Comment traitre, sont-ce là tes sermens? & en même tems luy tira un coup

de piſtolet, qui l'auroit tué, ſans un Prêtre qui le releva avec ſa canne. Cet acte de charité, qui meritoit d'être approuvé, attira à ſon auteur plus de maledictions que d'actions de graces.

Les autres conſternez de ce qui ſe paſſoit, & dans l'apprehenſion d'une ſurpriſe voulurent arrêter cette impetuoſité, & proteſterent contre le Cardinal, l'Evêque de Plosko, le Palatin de Culm, les Lubomirski, les Sapieha, & les Radgivil, qu'ils accuſerent d'avoir concerté cette Election prematurée contre les formes, & demanderent que ſelon les loix elle ne fuſt point faite, que les Candidats n'euſſent été propoſez. On voulut bien ſuivre les loix en faveur de ceux qui ne vouloient point s'y ſoumettre, & on laiſſa échapper la fortune, qui ſe preſenta encore inutilement une ſeconde fois.

Si on avoit ſuivi ce jour l'ardeur des Palatinats Saxe étoit enſeveli dans l'oubli, parce que le commun de la Nobleſſe qui n'avoit entendu parler que des Princes de Conti & Jacques Sobieski, étoit declarée entierement pour le premier, & ne ſongeoit point aux autres; mais la loy prevalut, on

ne pouſſa pas plus loin les acclamations, & la déciſion fut remiſe au jour ſuivant.

Ce qui venoit d'arriver donna également à penſer aux Miniſtres de France & à leurs adverſaires ; les uns & les autres travaillerent le reſte du jour & toute la nuit ; ceux-là à continuer d'inculquer à la Nobleſſe la fable que l'on eſſayoit de faire paſſer pour une verité, touchant la prétenduë converſion de l'Electeur ; ceux-cy à employer toute leur induſtrie pour en perſuader le public. Les deux partis s'adreſſerent au Nonce de ſa Sainteté qui ſe trouva fort embaraſſé, & qui pour les ſatisfaire tous deux, promit à la faction de Saxe de confirmer par ſon atteſtation le certificat de l'Evêque de Raab, pendant qu'il aſſuroit d'un autre côté les Miniſtres de France qu'il n'en feroit rien. Il crut peut-être avoir ſatisfait à ſa parole, pour n'y avoir manqué que le jour ſuivant.

Le 26. on s'aſſembla de grand matin dans l'Egliſe de ſaint Jean, où le Cardinal Primat celebra la Meſſe, & l'Evêque de Plosko fit le Sermon, dans lequel il ſe compara au Pro-

phe-

phete Samuel, qui demandoit à Dieu un Roy, non comme Saul; mais comme David; ce Prelat mêla des traits ingenieux, qui faisoient voir ce qu'il souhaitoit & ce qu'il esperoit. Aprés la Predication, cette nombreuse Assemblée marcha en ordre au lieu de l'Election; les Senateurs prirent leur place dans le Kolo, & le Cardinal Primat aprés un discours éloquent, qui marquoit les qualitez que devoit avoir le nouveau Roy, nomma les Candidats, & fit l'éloge de chacun, ou par ses qualitez personnelles ou par celles de leurs familles. Quand il vint à Saxe qui fut nommé le dernier, il declara que par honneur on ne devoit pas l'oublier, qu'il n'étoit pas à la verité éligible, parce qu'il faisoit profession du Lutheranisme, & que personne n'étoit seur de sa conversion, quoy que l'on s'éforçât de la publier sur des preuves si defectueuses. Ce fut alors que l'Electeur parut ouvertement sur les rangs, & surprit ceux qui étoient les mieux instruits des loix du Royaume; son parti parut si foible, qu'il causa moins de terreur que d'étonnement.

Le Cardinal aprés sa harangue, sans

sans que personne l'exigeât de luy, mit un genou en terre, leva les mains au Ciel, & declara que jamais il ne nommeroit un Roy que d'un consentement unanime, pourvû que l'on ne s'attachât qu'à des sujets éligibles. Son serment achevé, les Senateurs, tant Ecclesiastiques que Seculiers, monterent à cheval pour se rendre à la tête de leurs Palatinats; ce n'est pas la coûtume: ceux qui avoit assisté à l'Election du Roy Michel les en avertirent, & que dans la division qui partagea alors la Noblesse entre les Princes de Neubourg & de Lorraine, on avoit tiré sur eux. Cet avis les obligea de changer de resolution; ils s'en retournerent, tant par respect pour les loix, que pour la seureté de leurs personnes. Ainsi le Cardinal & le Directeur de la Diete demeurerent seuls dans le Kolo vis-à-vis l'un de l'autre, afin de recevoir les avis qui étoient bien frequens, & de donner les ordres necessaires.

Le Castelan & le Palatin de Cracovie pour rendre les derniers devoirs au Prince Jacques, inviterent le Palatinat de ce nom qui a droit de parler le premier, & celuy de Posna-

Posnanie qui parle le second à crier vive Jacques le fils du Roy; trois Compagnies de Cracovie le firent; & une de Posnanie plus foiblement; les trois autres du premier & cinq du dernier crierent vive Conti, avec tant de force, que ce nom fut entendu de toutes parts; Vilna qui opine le troisiéme fut entierement pour le même, & les autres suivirent son exemple, jusqu'au rang de la Samogitie, qui donne son suffrage aprés les huit premiers Palatinats; deux Compagnies de cette Province gagnées par les deux Krzisz-pins, dont nous avons tant parlé, nommerent Saxe; ce nom parut si odieux à ceux qui s'étoient declarez pour Conti, qu'ils ne parloient pas moins que de faire main-basse sur des gens qui osoient proposer un Lutherien. Les nouveaux Promoteurs de ce Prince assurerent qu'il étoit bon Catholique, qu'il avoit fait abjuration à Rome, depuis deux ans entre les mains du Pape; & comme on ne les croyoit pas sur leurs paroles, ils declarerent que le Nonce l'attestoit de la part de sa Sainteté: quelques-uns ajouterent foy à cette fable, & particulierement les pauvres Gentils-

hom-

hommes Mazovites à qui Przependowski avoit fait distribuer de l'eau de vie & un écu par tête. D'autres crurent que cette nomination de Saxe n'étoit qu'une feinte, & que l'on se servoit de son nom pour relever le parti du Prince Jacques, qui étoit si-tôt tombé sous le sien.

Un malheur qui venoit d'arriver dans le Palatinat de Plosko appuya cette conjecture, un Gentilhomme devoüé à la maison Royale eut la generosité de vouloir arrêter l'impetuosité de ceux qui repetoient le nom de Conti avec la même ardeur qu'ils avoient témoignée la veille ; celuy-cy nomma le Prince Jacques, & se preparoit à faire quelques remontrances, lorsqu'un autre Gentilhomme ne luy permit pas d'en dire davantage, & d'un coup de pistolet, luy ôta la vie, sans que l'inhumanité de cette action, eût excité parmi tant de Noblesse, le desir de la vanger.

Toutes les esperances du Prince Jacques furent ensevelies avec cet ami trop indiscret, ou trop infortuné. Le Palatin de Plosko ne se trouva point à cette Assemblée, soit dans la crainte d'une pareille disgrace, ou

pour

pour éviter l'affront qu'il avoit reçû à la Diete particuliere de son Palatinat, où aprés avoir essayé inutilement d'animer la Noblesse, contre la France, il s'étoit trouvé si universellement abandonné, qu'il avoit été seul de son sentiment. Peut-être aussi que les intrigues du parti contraire l'avoient obligé de s'absenter. Les Ministres de France avoient eu le credit dans presque tous les Palatinats de faire ôter par la Noblesse le commandement à ceux qui leur étoient suspects, & de faire substituer à leur place des Senateurs mieux intentionnez.

Pendant que les Palatinats donnoient leurs suffrages, on vint dire à l'Evêque de Passau qu'il étoit absolument necessaire d'avoir un certificat du Nonce, pour autoriser celuy de l'Evêque de Raab, auquel personne n'ajoutoit foy, depuis que les Contistes le traitoient d'imposture. Le Nonce étoit allé voir la Princesse Lubomirska grande Maréchale à son Château de Viasdow, éloigné d'un quart de lieuë de Varsovie. L'Ambassadeur de l'Empereur qui jugea que sa presence y étoit necessaire, partit aussi-tôt, & declara au

Nonce que s'il ne donnoit au moment qu'il luy parloit l'atteſtation qui luy avoit été demandée la veille, & qu'on luy demandoit avec plus d'empreſſement que jamais, il faloit ſe reſoudre à voir le Prince de Conti élû d'un conſentement unanime. Le Nonce ne balança plus, & mit au bas du certificat, qu'il reconnoiſſoit la ſignature de l'Evêque de Raab; il ajoutoit à l'Eloge de ce Prelat celuy du Prince, & tant d'autres choſes inutiles, que ce diſcours par ſa longueur, ſembloit plûtôt un commentaire qu'un acte legaliſé.

Przependowski revint à onze heures du matin avec cette piece, & une eſcorte que luy avoient donné ſes amis pour le guerir de la terreur, que le Chambelan de Mariembourg luy avoit inſpirée la veille. Il arriva dans le camp Electoral, & cria ſon papier à la main, & fit crier à haute voix par ſes gens, que le Nonce du Pape declaroit à l'aſſemblée que l'Electeur de Saxe étoit bon Catholique, & que ſa Sainteté demandoit la Couronne pour luy. Ceux qui s'étoient imaginez que l'on ſe ſervoit de ce nom pour favoriſer le Prince Jacques, prirent cela pour une

une illusion, & regarderent la proposition de Saxe comme un monstre qui doit perir aussi-tôt qu'il a vû le jour, & ils s'attendoient qu'il seroit étouffé par ceux même qui l'avoient fait éclore.

Les plus malhabiles joints à ceux qui étoient payez pour autoriser cette fable, s'y laisserent entraîner, & le parti de Saxe à midy étoit superieur à ceux de Neubourg, Lorraine & Bade, mais bien inferieur à celuy de Conti. La confusion de voix & le bruit des armes causoient un si grand desordre, qu'il n'étoit pas possible de compter les suffrages, le tumulte empêchoit de les développer; le Cardinal pour obvier à ce desordre, proposa que ceux qui étoient pour Conti passassent d'un côté, & que les partisans des autres Candidats se rangeassent de l'autre. Cela fut executé dans le moment, & on vit passer à la droite du Schopa un si grand nombre de Compagnies pour Conti, que ses ennemis crurent que tout alloit defiler de ce côté-là : ainsi ils redoublerent leurs efforts pour former un corps à la gauche, qui ne fut ce jour-là que de trente-six Compagnies pour les qua-

quatre prétendans, pendant que la division de Conti seule étoit composée au moins de deux cens quatorze.

Les amis de France envoyoient exprés sur exprés avertir ses Ministres du grand nombre de Palatinats qui se declaroient en leur faveur, à mesure qu'ils passoient à la droite, on leur venoit dire, voila douze Palatinats pour vous, en voila quinze, & ainsi jusqu'à vingt-neuf. Le Nonce même, quoy qu'à regret, les envoya feliciter par son Secretaire, quand il y en eut vingt-cinq. Une disposition si favorable les obligea d'écrire billets sur billets au Cardinal & aux autres Chefs, pour les conjurer de se servir de l'avantage que la fortune leur offroit, & de nommer ce jour même le Prince de Conti, sans attendre au lendemain.

L'occasion de nommer devint encore plus belle, lorsque tous les Palatinats furent rangez en deux batailles, la ligne de Conti se trouva si longue, & celle des autres Competiteurs si courte, que le courage vint aux uns, & la timidité se saisit des autres, en sorte que le grand Tresorier de la Couronne & le Castelan

lan de Kalisch pour profiter de leur avantage, exhortoient la Noblesse de se preparer au combat : ce dernier monté sur un cheval de bataille paroissoit à la tête des Palatinats de Posnanie, & de Kalisch un Crucifix dans une main, & le sabre nud dans l'autre, sans autre harangue que ces mots en forme de cri de guerre, vive Dieu, vive Conti, vive la liberté. Les Evêques de Cujavie, de Posnanie & de Livonie qui étoient dans la division de Saxe, ne douterent pas que l'on en vint aux mains, & que leur parti ne fust passé par les armes ; dans cette apprehension ils monterent à cheval, se sauverent à Varsovie, & se cacherent dans le Cloitre de saint Jean. La Scission n'étoit plus à craindre, si le Primat avoit osé nommer, puisque par la fuite de ces trois Prelats, il ne s'en seroit point trouvé qui eût fait une nomination contraire.

Le Cardinal qui avoit plus de probité que de fermeté, voulut épargner le sang Polonois, & ne pas donner atteinte au serment qu'il venoit de faire. Cette scrupuleuse reflexion fut cause qu'il écouta les prieres que luy firent les Generaux, de differer l'E-

le-

lection au lendemain. Outre que quatorze Compagnies de Sandomir & de Mazovie, en quoy consistoit la plus grande force du parti opposé, avoient promis de passer de son côté, dés que l'obscurité de la nuit leur permettroit de le faire. Les Compagnies des vingt-neuf Palatinats qui vouloient presque tous le Prince de Conti étoient déja rangées, & le Cardinal leur donnoit la benediction pour proceder immediatement aprés à la nomination, lorsque la fatale proposition de differer luy fut portée; il y acquiesça trop tôt, sans la communiquer aux Palatinats qui ne l'auroient pas soufferte; & au lieu d'achever sa fonction, il dit que la nuit s'approchoit, que l'Election d'un Roy n'étoit pas un ouvrage de tenebres, & qu'elle se feroit le jour suivant.

Plusieurs l'exhorterent de recueillir les suffrages, sans donner de nouveaux delais, qui sont toûjours pernicieux dans de pareilles conjonctures: on luy remontra inutilement que le parti opposé n'avoit que trente-six Compagnies, qui étoient divisées en faveur de quatre Competiteurs, qu'il leur presentoit le moyen

de ſe réunir, & de ſoutenir les interests de celuy qui ſeroit le plus fort, ou qui auroit plus d'argent à diſtribuer, & qu'il n'étoit pas de la prudence de leur donner le temps de ſe reconnoître. S'il avoit ſuivi ce conſeil le Prince de Conti étoit élû, & il n'y auroit point eu de Sciſſion; mais par un malheur qui coute bien cher à la Pologne, la prevention de ce Prelat le fit perſiſter, & il voulut attendre, dans l'eſperance que les factions pourroient ſe réunir, & que le Roy ſeroit nommé d'un conſentement unanime. Pour ſatisfaire aux prieres des uns & aux inſtances des autres, il chercha un milieu, & trouva ce fatal temperament, qui ne réüſſit preſque jamais, & qui plaît aux gens qui ſont ennemis de toute reſolution. Ce milieu fut que de part & d'autre on paſſeroit la nuit à cheval, ſans que perſonne quittât ſon poſte; tout le monde en convint, & il la paſſa luy-même dans ſon caroſſe.

Cet intervale donna occaſion à de nouvelles intrigues, Przependowski vint ſecretement à Varſovie chez l'Evêque de Paſſau; les Envoyez des Electeurs de Saxe, de Baviere & de

Brandebourg ; des Ducs de Neübourg & de Lorraine, avec le Resident de Venise s'y trouverent. Montecatini Agent de Dom Livio Odescalchi n'y fut point appellé : on ne l'auroit peut-être pas reçû s'il s'étoit presenté, parce qu'il n'avoit plus d'argent. Ce Ministre venoit de distribuer six ou sept mille livres qui luy restoient à quelques Gentilshommes, qui au nombre de quinze ou de vingt avoient nommé Odescalchi Roy de Pologne, & avoient fait plus retentir son nom, que les offres qu'il avoit fait imprimer, quoy que plus splendides que celles des autres, & qu'elles fussent accompagnées du titre d'Altesse Serenissime, auquel on ne fit attention que pour renouveller les railleries, dont nous avons assez parlé.

Tous ces Ministres des prétendans s'assemblerent chez le Nonce, & conclurent que puisqu'ils avoient du temps, il faloit non seulement l'employer utilement, & ceder leurs pretentions à Saxe qui étoit le plus fort, mais l'aider de leur argent. Le Baron d'Overbeck Envoyé de Brandebourg donna les deux cens mille écus destinez pour le Prince de Bade; l'Evêque de Passau les cent cinquan-

te

te mille écus qu'il avoit, & les autres à proportion; il y eut jusqu'au Resident de Venise qui se signala aux dépens de la Reine, & donna trente mille écus, que cette Princesse luy avoit confiez, pour aider le Prince Jacques dans le besoin. Tout cet argent joint à celuy que le Chevalier Flemming avoit, & que les Juifs augmentoient par les lettres de change qu'ils acceptoient de luy sur Dresde, Leipsik & Breslau, firent une somme de dix-huit cens mille livres, que l'on songea à distribuer utilement dans les deux partis. On en voitura toute la nuit dans le camp Electoral; & cette maniere de persuader, eut plus d'effet, que l'éloquence des Generaux, qui jusques là avoit été assez inutilement employée.

Le succez neanmoins ne répondit pas à l'attente: on réunit, à la verité, en faveur de Saxe, la pluspart des trente six Compagnies qui avoient été divisées entre luy, Neubourg, Lorraine & Bade; ce n'étoit pas une grande conquête au jugement de ceux qui l'avoient faite; ils n'avoient pû débaucher que onze Compagnies de Conti, & il luy en étoit passé sept des leurs; en sorte qu'une si

grosse somme d'argent, n'avoit acquis au parti contraire, que quatre Compagnies, & au lieu de trente-six ils n'en eurent que quarante, ce progrés leur parut si mediocre, qu'ils tenterent encore la negociation.

Les trois Generaux Jablonowski, Potoski & Sluska, s'adresserent à Sapieha grand General de Lithuanie, dont les irresolutions leur étoient connuës; & par les raisons qu'il avoit luy-même tant de fois alleguées chez le Cardinal, mirent tout en usage pour luy faire changer de parti. Celuy-cy craignoit toujours que ces anciens amis de la Reine ne fissent une Scission en faveur du Prince Jacques; les autres luy declarerent que bien loin d'avoir cette pensée, chacun d'eux étoit resolu de nommer Saxe, en cas que le Cardinal persistât pour Conti. Sapieha se deffioit de tout, & ne pouvoit rien conclure; ils se lasserent enfin de solliciter davantage un homme qui n'avoit pas la force de se déterminer.

Le 27. sur les deux heures du matin Przependowski & Flemming vinrent chez l'Abbé de Polignac, & luy dirent qu'ils avoient bien travaillé pendant la nuit, que leur parti étoit

dans

dans l'opulence & bien renforcé, qu'il étoit encore temps de profiter des offres avantageuſes qui luy avoient déja été faites. Ce Miniſtre ne répondit que par des reproches au premier ſur ſes trahiſons, & au ſecond; ſur ce qu'il luy manquoit de parole; il le fit ſouvenir que le 2. de May en luy rendant la lettre de ſon Maître, il l'avoit aſſuré que l'Electeur ne prétendoit concourir à la Couronne, que ſous les auſpices de ſa Majeſté Tres-Chrétienne, & au défaut du Prince de Conti; que contre la parole donnée, la France ne trouvoit d'autre obſtacle, que ſon Alteſſe Electorale à l'Election unanime du Prince de Conti; ils ſe ſeparerent ainſi ſans rien conclure.

L'Ambaſſadeur de France ſans argent leur avoit donné plus d'inquietudes qu'il n'en avoit reçû de leur part. On avoit arrêté ſes couriers; & ſes lettres de change n'étoient point arrivées; la Reine avoit eu le credit à Dantzik d'empêcher que ſix cens mille livres luy fuſſent payées; il ne pouvoit ſans ce ſecours gagner les Evêques & les trois Generaux devoüez au party contraire; la prudence de ce Miniſtre ſuppléa au défaut d'ar-

gent, & il menagea avec tant d'adresse les Seigneurs qui s'étoient engagez à luy, que pas un ne l'abandonna. Le nombre de ses partisans s'étoit augmenté par les honnêtetez qu'il avoit toujours faites au second ordre de la Noblesse; dont il avoit receu à ses tables depuis le commencement de la Diete, plus de six cens Gentilshommes par jour. Les Polonois avoüent que cette precaution luy avoit valu des Palatinats entiers; mais les plaintes continuelles que la Reine avoit faites de sa conduite, & l'aversion qu'elle avoit témoigné pour sa personne, luy en avoient attiré bien davantage.

Le Cardinal commença de bonne heure à se repentir de n'avoir pas terminé l'Election le jour precedent; la complaisance qu'il avoit euë de la differer n'avoit point été aussi sensible au parti opposé, qu'il se l'étoit persuadé; les Chefs avoient employé le temps à de nouvelles intrigues, & personne ne songeoit à la réunion. On se plaignoit même de ce qui s'étoit passé la veille. Ce Prelat avoit parcouru les Palatinats de son parti pour demander leurs sentimens, & les exhorter à la constance; il n'avoit pas fait le même honneur à la

faction contraire ; les Compagnies s'en plaignoient, & on vouloit persuader le public que ce mépris les avoit determinez en faveur de Saxe. Le Primat s'en excusoit sur les avis qu'on luy avoit donnez, que les Cliens du Castelan de Cracovie devoient l'assassiner, s'il paroissoit à portée de leurs coups, soit que l'on eût veritablement ce dessein, soit que l'on eût semé ce bruit pour l'intimider & l'empêcher de faire quelque remontrance ; qui eût pû détacher quelqu'une de ces trente-six Compagnies ; cela avoit si fort aigri les parties, que le Primat disoit qu'il ne vouloit plus consentir à aucun accommodement.

La Scission cependant étoit resoluë dans le conseil du parti contraire ; mais les factieux trouvoient une nouvelle difficulté, il n'y avoit que quatre Prelats dans leur division ; celuy de Samogitie n'étoit pas present à la Diete. Ceux de Cujavie, Posnanie, & Livonie, ne pouvoient se rassurer de la terreur que le Castelan de Kalisch leur avoit inspirée la veille. Ce dernier étoit assez scrupuleux pour ne pas entreprendre sur les droits du Primat, & donner un

mauvais exemple à ses confreres, quoy qu'il fust dans la disposition de suivre le leur : on desesperoit de reduire l'Evêque de Cujavie, aprés ce qui s'étoit passé. Stanislas Witwicki Evêque de Posnanie declaroit qu'il avoit assez d'affaires sans en chercher de nouvelles ; ce Prelat se souvenoit du jugement que le Nonce de sa Sainteté avoit rendu contre luy, par lequel il avoit deshonoré sa personne ; nous ne le rapportons pas, pour ne point deshonorer en même temps son caractere, & pour épargner la memoire d'un mort.

Comme toutes choses se disposoient à terminer de bonne heure l'Election, les Chefs de part & d'autre commencerent par la revûë de leur parti. On s'apperçût que les trois Generaux avoient fait venir leurs gardes & leurs moindres domestiques pour grossir leurs Troupes, on en murmura, & les autres en firent de même, ainsi cela ne tira à aucune consequence ; mais le Cardinal fut bien plus surpris, lorsqu'il trouva que des quatorze Compagnies qui avoient promis de se joindre à luy, il n'en étoit venu que sept ;

ſept; que le Palatinat de Volhinie, le Diſtrict de Wielun, & quelques Compagnies de Lithuaniens, étoient ſorties de leurs rangs, & s'étoient poſtées entre les deux corps de bataille, en ſigne de neutralité; que le Palatin de Vilna s'étoit mis à leur tête, quoy que toute ſa famille fuſt demeurée dans ſon premier poſte. On envoya auſſi-tôt des Exprez luy demander raiſon de ce mouvement; il répondit que ſon exemple pourroit terminer le different, & que par ſa contenance, il s'offroit à en être l'arbitre. On crut qu'il vouloit ſe propoſer pour tiers entre les deux principaux Concurrens; & quoy que cette imagination fuſt tres-mal fondée, aprés tant d'excluſions données à un Piaſt, on apprehenda que cette idée ne retardât l'Election. Le grand Treſorier ſon frere, ſes enfans, toute ſa famille, les plus grands Seigneurs, le Maréchal de la Diete, les Evêques, & le Primat même le conjurerent de ne pas donner ce ſcandale à ſon parti, & un ſi grand ſujet d'eſperance à la faction oppoſée; il leur conta ſes anciennes raiſons, auſquelles il ajouta la crainte de l'Empereur, de Brandebourg,

& des Moſcovites : on luy dit qu'il n'étoit plus temps d'examiner ces choſes aprés tant de paroles données, de fermens faits, & de recompenſes reçûës. Enfin aprés avoir perdu presque toute la matinée, il revint avec les autres, reprit ſa place, & fit entendre qu'il cedoit moins à leurs raiſons, qu'à leurs importunitez.

Pendant ce pourparler, qui ne fut que trop long, la Republique étoit dans le ſilence, & la faction contraire qui attendoit quelque avantage des irreſolutions de Sapicha confuſe de ce qu'il s'étoit rangé à ſon devoir, fit ſortir de ſa ligne Gorowski Caſtelan de Gneſne qui vint au petit pas, & fit ſigne qu'on luy envoyât quelqu'un pour parlementer. Szwienczisk Evêque de Kiovie fut deputé ; le Caſtelan luy dit que ſon parti demandoit une conference par Deputez au milieu du Kolo en preſence du Primat & du Maréchal ; ſur le rapport de l'Evêque elle fut accordée, quoy qu'on s'apperçût que ce n'étoit que pour gagner du temps juſqu'au lendemain ; mais comme on n'étoit pas reſolu d'en perdre davantage, on voulut bien les entendre.

Ils

Ils declarerent d'abord qu'ils ne vouloient point de Sciſſion, qui ne pouvoit être que fatale à la Republique; que ſi on vouloit abandonner Conti, on étoit prêt de leur côté d'en faire autant de Saxe, de Neubourg, Lorraine, Baviere, & de toute la maiſon Royale. Les plus judicieux trouvoient cette propoſition ridicule, & que le ſujet qu'ils propoſoient étoit trop avantageux à la Republique, pour être mis en parallele avec ſes rivaux; que d'ailleurs la prudence ne permettoit pas à ceux qui étoient ſuperieurs en force, de traiter aux mêmes conditions que ceux qui ne pouvoient manquer de ſuccomber; que les vaincus recevoient la loy des vainqueurs; que ſi les factieux avoient été aſſez puiſſans la veille, pour ſoutenir un des Princes qu'ils propoſoient, on n'auroit pas été fatigué de leurs remontrances; que la journée décideroit du choix qu'ils avoient à faire; que ceux qui étoient trop opiniâtres devoient ſe ſoumettre ou ſe preparer au combat.

Les autres plus moderez en apparence, furent ſur le point de ſe laiſſer ſurprendre une ſeconde fois, lorſque les Deputez du parti contrai-

re se plaignirent qu'on les accusoit mal à propos d'opiniâtreté, puisqu'ils offroient l'exclusion de sept Princes, pourveu que l'on leur accordât celle d'un seul. Pour les mettre dans le tort, le grand Tresorier de la Couronne proposa au Cardinal de leur offrir le Prince de Bade; le Primat au défaut du Prince de Conti l'auroit preferé à tout autre; l'Evêque de Plosko vint à Varsovie en donner avis à l'Ambassadeur de France, qui écrivit à ses amis & au Primat, qu'en cas que cette proposition devînt serieuse, il les conjuroit de se souvenir de la force de leur parti. L'Evêque étant de retour s'apperçût que le grand Tresorier avoit nommé le Prince de Bade aux Deputez de la faction contraire, & que Jablonowski le rejettoit par la seule raison qu'il étoit proposé par Lubomirski, & qu'il le croyoit soutenu par les Sapieha; l'Evêque de Plosko appuya le même Prince de Bade, parce qu'il déplaisoit à ses ennemis. Les Palatinats de Conti s'emporterent contre ces deux Senateurs, qui s'excuserent le mieux qu'ils purent, & declarerent que ce qu'ils avoient fait n'étoit que pour confondre Jablonowski en pré-

presence de toute la Republique : on ne fut point content de leurs excuses, & l'indignation contre le parti opposé parut si violente, que d'une commune voix on interpella le Primat de nommer.

L'Evêque de Cujavie persuadé que la chaleur se ralentiroit s'il pouvoit encore obtenir un délay, fit un dernier effort, & écrivit au Cardinal un billet, moitié Latin, moitié Polonois, dont le sens étoit : Puisque vôtre attachement pour la France, vous fait oublier la reconnoissance que vous devez à la maison Royale, & que le Prince Jacques est détruit, je vous declare que nous avons quarante Compagnies de Noblesse conjurées pour élire Saxe, si vous nommez le Prince de Conti ; cependant je n'entreprendrai point sur vos droits, si je n'y suis contraint par les menaces & par la force. La lettre étoit conçûë en ces propres termes. *Sunt nobis 40. vexilla Nobilium pro Saxone conjurata si nominabis Conti. Attamen non involabo in jura Primatialia V. E. nisi coactus minis & armis.*

Ce billet fut rendu au Cardinal comme il alloit donner la benedi-

ction aux Palatinats qui s'étoient rangez autour du Kolo pour s'en rendre les maîtres ; il le lut tout haut , & la Noblesse le trouva tel qu'on le pouvoit souhaiter, pour prouver l'obstination du petit nombre contre le plus grand , & le complot formé d'une Scission de quarante Compagnies contre plus de deux cens dix. La Noblesse alors perdit patience ; elle obligea le Cardinal de donner la benediction , de monter à cheval , & de finir cette grande affaire. Le Primat pour obéir à ceux dont il ne pouvoit plus éviter la violence , nomma sur les six heures du soir François Louis de Bourbon Prince de Conti , Roy de Pologne , & grand Duc de Lithuanie.

Cette nomination se fit aux acclamations de plus de quatre-vingt mille Gentilshommes , pendant que le parti opposé exclus de luy-même , à cause de son petit nombre du lieu de l'Election , deliberoit sur la Scission projettée ; mais comme une protestation auroit couté du sang , que chacun jugeoit à propos d'épargner ; le chagrin & la confusion fit prendre d'autres mesures pour reclamer contre un choix , qu'ils avoüoient taci-

citement être le salut de la Pologne.

Dans le temps que ceux-cy délibéroient, le Cardinal que la Noblesse accompagnoit, comme à un triomphe, alla à Varsovie pour chanter le *Te Deum* dans l'Eglise de saint Jean, dont les portes se trouverent fermées, par les ordres, à ce que l'on declara, des Evêques de Posnanie, Ordinaire du lieu, & de celuy de Livonie, Doyen de cette Collegiale. Elles furent bien-tôt ouvertes, par l'autorité même de ceux qui les avoient fait fermer. Quelques Compagnies de Noblesse s'étoient détachées, & tiroient tant de coups de pistolet aux fenêtres des Palais de ces deux Prelats, que ce bruit leur fit entendre la raison. Ils voulurent dans la suite excuser leur faute, & la rejetter sur le Nonce du Pape. La Noblesse qui étoit aussi peu contente de luy que d'eux, répondit qu'on devoit l'en avertir plûtôt, & qu'elle auroit témoigné autant de mépris pour les ordres de ce Ministre, que de respect pour ceux de sa Sainteté.

Le Primat aprés avoir rendu à Dieu des actions de graces dans l'Egli-

glise de Varsovie alla chez luy, accompagné de la Noblesse, qui passa devant le Palais des Ministres de France, & salüa du sabre & du pistolet les armes du Roy qui étoient sur la porte. Un grand nombre de Seigneurs & de Gentilshommes vint les complimenter; & le vin de Hongrie ne leur fut pas épargné.

A peine le Cardinal étoit arrivé dans son Palais, qu'une foule de Noblesse vint l'avertir que l'Evêque de Cujavie, qui s'étoit retiré avec les trois Generaux hors du camp Electoral s'étoit prevalu de son absence, & avoit nommé sans bruit à la tête de ces quarante compagnies, Frederic Auguste Electeur de Saxe Roy de Pologne, & grand Duc de Lithuanie.

Quelques Seigneurs luy representerent la necessité où l'on étoit de réduire les mutins, que l'on devoit employer la force quand des seditieux ne vouloient pas se soumettre; que la confederation des heretiques, pour empêcher l'Election du Roy Henry, avoit été heureusement dissipée par la resolution que temoignerent Albert Laski Palatin de Siradie, & Jean Kotkewiecz grand Ma-

réchal de Lithuanie, qui avoient menacé de tailler en pieces, ceux qui oseroient resister aux ordres du Senat; que la Republique étoit menacée du même danger; qu'il faloit employer le même remede, qui paroissoit violent à la verité, mais qui convenoit à des maladies desesperées.

Le Primat par une moderation conforme à son genie & à son caractere, desaprouva ce dessein, & les auteurs se rendirent à son avis avec tant de facilité, que l'on crut qu'il y avoit plus d'ostentation dans leur projet, que d'envie de l'executer.

L'Evêque de Cujavie & ses complices n'eurent pas tant de scrupule, aprés avoir nommé l'Electeur hors du camp Electoral, & chanté le *Te Deum* dans le même lieu, le Prelat alla le réiterer dans Varsovie, pendant que toute la Ville étoit occupée à faire des feux de joye, & que Conski Palatin de Kiovie & grand Maître de l'Artillerie, faisoit tirer le canon pour le Prince de Conti. Les Evêques de Posnanie & de Livonie luy ouvrirent les portes de l'Eglise, qui trois ou quatre heures de-

vant par leur ordre, avoient été fermées au Primat : on y rendit les mêmes actions de graces, avec cette difference, que l'Evêque y ajoûta la benediction du S. Sacrement, & par cette ceremonie, rendit son action encore plus odieuse.

Parmi les nullitez qui se rencontroient dans la nomination de Saxe il s'en trouva une, à laquelle cet Evêque n'avoit point fait d'attention: c'est qu'elle s'étoit faite hors du camp Electoral; ses amis l'en avertirent le soir, & l'obligerent d'y retourner le lendemain 28. à la pointe du jour, & de faire une nouvelle nomination, comme si cette ceremonie avoit pû rectifier une proclamation, qui en toutes ses parties étoit irreguliere.

L'Evêque de Cujavie n'en demeura pas là, il fit jurer à six heures du matin dans l'Eglise de Varsovie les *Pacta conventa*, par le Chevalier Flemming, auquel on donna le titre d'Envoyé extraordinaire, quoy qu'il n'en eût pas le caractere. Ce Ministre promettoit au nom de son Maître dix millions à la Republique; d'entretenir quinze mille hommes tant qu'elle auroit la guerre

avec

avec le Turc ; de reprendre Kaminiec à ses dépens ; de rétablir la Religion Catholique dans la Saxe ; & que l'Electrice feroit abjuration avant qu'il se fist couronner ; & que faute de satisfaire à cette clause, son Altesse Electorale seroit déchûë de toutes ses prétentions à la Couronne. On fut indigné contre l'Evêque qui n'eut pas honte d'exiger le serment de cet Envoyé qui étoit Calviniste en presence du saint Sacrement, sans avoir égard aux oppositions de Jacques Halecki Veneur de Podlachie, & de Martin Grazewski sous-Chambellan de Vilna, contre lesquels on tira les sabres dans l'Eglise, où le saint Sacrement étoit exposé. Le Prelat au lieu d'empêcher le desordre, crioit à haute voix : *Tuez, tuez.* On en fit des procez verbaux que l'on porta au Nonce, qui blâma publiquement l'action, sans se mettre en devoir de la punir.

Le Cardinal aprés l'Election s'imagina que les mutins en trop petit nombre, se soumettroient, dans cette vûë les deux partis eurent des conferences qui commencerent le 28. où les plus grands Seigneurs de part & d'au-

d'autre se trouverent. Georges Albert Denohoff Evêque de Premislie & grand Chancelier de la Couronne, en fit l'ouverture par un discours, dans lequel il dit, que le jour de l'Election avoit été une image du jugement dernier, que les partisans de France qui y avoient tenu la droite, representoient les predestinez ; & par allusion au Primat qui porte un Mouton dans ses Armes, il leur appliqua ce passage. *Hi sequentur agnum quocunque ierit.* La faction de Saxe y fut comparée aux boucs qui ne causoient que du desordre, & le Prelat les designoit par cet autre endroit de l'Ecriture. *Vos enim depasti estis vineam.*

Les Deputez ensuite furent nommez : ceux de Conti demanderent qu'en conformité des loix les deux Competiteurs n'entrassent point dans le Royaume ; n'y envoyassent point de Troupes ; ne se saisissent d'aucune Place, & ne prétendissent pas au couronnement, que la Republique assemblée dans une seconde Diete n'eût confirmé l'Election, & decidé lequel des deux prétendans devoit monter sur le Trône. Ceux de Saxe, qui voyoient le Prince de Conti éloigné & l'Electeur bien proche, ne ré-

répondirent que par un refus, & declarerent le 5. jour de Juillet, qui fut le dernier des Conferences, que les François cherchoient à gagner du temps, & que les Saxons n'en vouloient point perdre.

Pendant que les Conferences se tenoient, ceux qui n'y étoient pas admis en avoient entr'eux la plûpart du temps dans les repas, où la chaleur paroissoit tellement rallentie, que l'on ne reconnoissoit plus l'humeur des Polonois; il sembloit par la confusion de voix qu'il s'agissoit plûtôt d'une cause particuliere dans une justice reglée, que de l'Election d'un Roy dans une Diete generale de ce grand Royaume.

On étoit surpris que l'Evêque de Cujavie eût attenté aux droits du Primat par la nomination de l'Electeur dans une assemblée tumultuaire; mais on l'étoit bien davantage de ce qu'il avoit avancé d'abord, que ce Prince avoit fait abjuration à Rome depuis deux ans. Il étoit de notorieté publique qu'il n'avoit fait aucun acte exterieur de la Religion Catholique, au contraire on l'avoit veu continuer dans la profession du Lutheranisme. Ainsi les plus zelez, soutenoient que

si

si son abjuration étoit veritable, ce Prince devoit être regardé comme un Relaps.

Les autres examinoient les qualitez des deux Rivaux. On loüoit le Prince de Conti, dont la vertu étoit connuë par l'impression qu'en avoit donné l'Ambassadeur de France. Le Prince Lubomirski grand Tresorier de la Couronne, & plusieurs autres Seigneurs Polonois, l'avoient vû au siége de Neuhausel, & il étoit difficile de ne pas avoüer sur leur recit, qu'il avoit contribué plus que personne à la prise de cette importante Place. Quelques-uns vouloient parler en faveur de l'Electeur ; mais sa défaite à Temeswar au mois d'Avril 1696. étoit trop recente pour tourner à sa gloire. Elle ne luy fit pas neanmoins dans la suite tout le tort que l'on s'imaginoit, depuis que le Prince Eugene de Savoye avoit heureusement reparé cette disgrace.

On vantoit la force de l'Electeur, qui à la verité étoit extraordinaire ; on en apportoit des exemples, qu'il confirmoit tous les jours par de nouvelles preuves ; ses ennemis en demeuroient d'accord ; mais ils distinguoient le Heros du Gladiateur, & sou-

ſoutenoient que Milon de Crotone en avoit fait davantage.

La Saxe ne fut pas plus tranquille, lorſqu'elle apprit l'Election de ſon Souverain. Le Prince Egon de Furſtemberg qui en étoit Gouverneur, aprés avoir fait chanter le *Te Deum* à Dreſde, le 4. Juillet, vouloit que l'on celebrât la Meſſe dans la Chapelle du Château. L'Electrice Chrétienne Ebrarde qui eſt Calviniſte, & fille du Marquis de Brandebourg Bareith, en fit fermer les portes; refuſa de reconnoître le Gouverneur, & de prendre la qualité de Reine. L'Electrice Doüairiere n'étoit pas moins zelée; & ces deux Princeſſes firent paroître dans cette occaſion, tous les emportemens dont les femmes ſont capables quand elles entrent en fureur.

Soit qu'elles fiſſent cela, par zele ou par colluſion avec l'Electeur, afin que la Saxe ne ſe trouvât pas entierement abandonnée. Les Etats prirent de pareilles reſolutions, à celles de ces deux Princeſſes, & declarerent qu'ils ne ſouffriroient aucun changement ſur le fait de la Religion. Ils ſe fondoient ſur le teſtament de Jean I I. grand-pere de l'Electeur,

par lequel il imposoit la loy à ses successeurs. de faire profession de la Religion Lutherienne. Cet acte auroit paru assez authentique si le passé ne leur avoit fait craindre l'avenir.

George de Saxe étoit mort en 1539. Aucun Prince de son temps n'avoit été si zelé que luy pour la Religion Catholique, il en avoit donné des marques pendant toute sa vie; & il en donna à la mort, par l'acte de sa derniere volonté. Comme il n'avoit point d'enfans qui pussent luy succeder, & que Henry son frere, Maurice & Auguste fils de ce dernier, avoient embrassé le Lutheranisme en 1637. il ne vouloit pas que son Etat, qui par ses soins avoit conservé la pureté de l'Evangile, fust en proye aux heretiques qui avoient corrompu la Saxe, & une partie de l'Allemagne. Pour venir à bout de ce pieux dessein sans que sa famille pût se plaindre de son injustice, il avoit fait un testament, par lequel il declaroit que sa succession appartenoit à Henry & à ses enfans, à condition que dans les Etats qu'il leur laissoit, ils ne souffriroient aucune alteration en fait de Religion; qu'en cas de cen-

contravention, il les declaroit déchus de leurs droits sur ces heritages; qu'il prioit l'Empereur Charles V. & le Roy Ferdinand son frere d'être executeurs de son testament, & ne donner l'investiture de ses Etats au plus proche de ses parens, qu'en cas qu'il fist ou voulût faire profession de la Religion Catholique.

Si ses executeurs testamentaires avoient été pénétrez des mêmes sentimens de pieté que ce Prince, la Ville de Leipsick seroit peut-être aujourd'huy Catholique, mais les interests particuliers l'emporterent sur la Religion, ces Princes laisserent à Henry & à ses enfans, la liberté d'établir l'heresie dans cette Ville, pendant qu'ils publioient ailleurs qu'ils travailloient à l'extirper de tout l'Empire. Henry profita de leur foiblesse, il fit venir Luther à Leipsick qui pervertit cette Ville, comme tant d'autres d'Allemagne. Le testament du Prince George si mal executé, faisoit apprehender aux Saxons le même accident pour celuy de Jean II.

Pendant qu'ils craignoient pour la Religion Lutherienne, les Polonois étoient dans les mêmes peines pour la Catholique. Le Primat écrivit à

l'Electeur, que la Diete avoit élû le Prince de Conti; qu'il prïoit son Altesse Electorale de ne pas prendre pour un consentement unanime de la Nation, l'Election tumultuaire que quelques mutins avoient osé faire de sa personne; qu'il conjuroit son Altesse de la part du plus grand nombre & de la plus saine partie, de vouloir être plûtôt leur ami que leur Souverain; l'Electeur ne voulut pas recevoir cette lettre, parce qu'elle ne luy donnoit point le titre de Majesté.

Le Cardinal avoit aussi écrit à l'Empereur & à l'Electeur de Brandebourg, pour leur donner part de l'Election du Prince de Conti, & qu'il en retiendroit les traitez conclus avec ces Puissances. L'Electeur répondit qu'il étoit fâché de la division de la Republique, & s'offrit en même tems d'en être mediateur. La réponse de l'Empereur fut dans le même sens, & arriva plus tard. Il répondit à l'Envoyé. *Non est nostrum dare consilium Domino Cardinali, & aliis Nobilibus Polonis, tamen optaremus ut amici fierent Regis Poloniæ quando quidem aliter fieri non potest.* Ce n'est pas à moy à donner conseil à Monsieur le Cardinal & à la Noblesse Po-

lonoise; je souhaiterois neanmoins qu'ils reconnussent le Roy qu'on a élû; (c'étoit l'Electeur de Saxe dont il parloit) & qu'ils prissent la resolution de faire de necessité vertu.

Ces lettres furent aussi inutiles que les conferences; chacun prit ses mesures dés le cinquiéme. Le Cardinal convoqua la Diete de confirmation au 26. d'Août; & l'Evêque de Cujavie par une jalousie contre le Primat indiqua le couronnement de Saxe au 15. de Septembre, & les Dietes qui le devoient preceder au 6. d'Aoust.

Les Ministres de France cependant n'étoient pas tranquiles. L'Abbé de Polignac deux heures aprés l'Election du 27. avoit expedié un courier en France, pour porter au Roy & au Prince cette agréable nouvelle; cet Ambassadeur avoit choisi son premier Secretaire, parce que le Prince l'avoit ainsi souhaité. Cet homme plein d'esperance du succez, & occupé de la grande nouvelle qu'il portoit, craignit de la rendre moins agréable, s'il suivoit exactement ses instructions, & la verité; d'autant plus que s'étant fait demander par le Prince à l'Ambassadeur qui avoit jetté

les yeux sur un autre pour cette commission, il ne sentoit pas toute sa vanité satisfaite par le simple recit des choses comme elles s'étoient passées; il y ajoûta des particularitez qui ne pouvoient être arrivées qu'aprés son départ, & fit bien-tôt connoître sa legereté.

Il avoit ordre de rendre compte de tout ce qui s'étoit passé à l'Election, dont il avoit été témoin; & de representer le besoin pressant où étoit la Pologne, de voir à la tête de la Republique le Roy élû, pour assembler aussi-tôt les Armées, & disputer l'entrée du Royaume aux Saxons, qui ne manqueroient pas de se prévaloir de l'éloignement du Prince.

Ce Secretaire arriva à Versailles le 14. de Juillet, & interrogé sur la Scission, dit qu'elle n'étoit nullement à craindre, que peut-être à l'heure qu'il parloit, elle étoit appaisée. Le Prince luy demanda s'il étoit necessaire qu'il partist incessamment, & le Courier ajouta qu'aucune raison ne l'y obligeoit, & qu'il étoit plus à propos d'attendre l'Ambassade, que luy devoit envoyer la Republique.

Cette nouvelle remplit de joye la

Cour, la Ville, & les Armées; mais ce fut un grand changement le lendemain; quand on reçût la copie de la lettre que l'Electeur de Saxe avoit écrite à son Ministre à la Haye, par laquelle il luy faisoit part de son Election, sans parler de celle du Prince de Conti, & cela sans doute dans la vûë d'éloigner son départ, en cas que ceux qui portoient en France la veritable nouvelle, fussent arrêtez par les Allemands. Quelques lettres écrites de Dantzik dans le même sens & dans le même dessein, augmenterent encore le trouble. On passa ainsi les 14. 15. & 16. dans de grandes inquiétudes, & dans l'admiration pour le Prince, qui soutenoit l'incertitude de son sort avec une fermeté, qui le faisoit juger digne de porter une Couronne.

On attendoit avec impatience les Ambassadeurs qui avoient été temerairement annoncez par le premier courier, lorsque le 16. au soir l'Abbé de Rioux dépêché par les Ministres de France arriva, & rendit compte solidement & en détail, de la maniere dont la Scission s'étoit faite, combien la presence du Prince étoit necessaire; enfin qu'il ne faloit

pas attendre une Ambaſſade, à cauſe de la difficulté du paſſage pendant la guerre : & que pour cette raiſon & pluſieurs autres, les Miniſtres de France en avoient diſpenſé la Republique, dans leurs propoſitions imprimées peu de jours avant la fin de la Diete.

Aprés que le fait fut ainſi éclairci, le Prince ſe prepara à partir ; mais pour le faire avec bienſeance, il attendit qu'au défaut d'Ambaſſade, le Cardinal luy eût notifié par écrit ſon Election. La lettre de ce Prelat & de quelques Seigneurs étoient prêtes dés le 30. de Juin, & celle du Cardinal avoit été donnée à un Gentilhomme de l'Abbé de Polignac avec ordre de la remettre à l'Abbé de Rioux ; mais ce Gentilhomme qui devoit être le troiſiéme courier, fut bien aiſe d'en être le porteur, & la garda ſans en prevoir les conſequences, parce qu'il croyoit partir le même jour, & ſe flatoit de paſſer avec plus de ſeureté, & faire plus de diligence que ceux qui l'avoient précedé.

Un Miſſionnaire nommé Mommejan, Superieur du Seminaire de Lowits aimé du Cardinal, & tres-

zelé pour la France, découvrit ce myſtere, & avertit l'Abbé de Polignac que le troiſiéme courier qu'il vouloit envoyer en France, avoit ſujet d'être impatient, & qu'il luy avoit vû la lettre du Cardinal. Les affaires ſe trouvoient alors dans un tel état, que l'Ambaſſadeur ne pût que faire des reproches à ſon Gentilhomme. Les preparatifs & les profuſions de l'Electeur étoient capables de luy attirer de nouveaux Partiſans ; ceux qu'il avoit déja auſſi fiers de ſa proximité, que de l'éloignement des François, ne vouloient point entendre parler des moderations preſcrites par les Loix en cas de diviſion ; & ces mêmes reflexions faites par ceux de Conti, les intimidoient à tel point, qu'aprés un Conſeil tenu chez le grand Treſorier de la Couronne, ils declarerent à l'Ambaſſadeur de France, qu'ils ne pouvoient plus tenir pour luy ; que l'acte de l'Election qu'il demandoit avec tant d'empreſſement, étoit inutile, & que la reſolution étoit priſe de ne le point délivrer, que l'on ne viſt l'execution de ſes promeſſes, pour le payement des quatre quartiers dûs aux Armées, puiſque cela ſeul mettoit la Republi-

que en état de resister aux forces de l'Electeur. Ce Ministre leur demanda, que deviendroit donc le Prince qu'ils avoient appellé? & on luy répondit qu'il faloit le contremander.

Une réponse aussi précise que desagréable, deût mettre l'Ambassadeur dans de grands embarras, & dans l'incertitude, si la lettre du Primat devoit être envoyée, puisque si le Prince étoit parti sur les siennes, comme il avoit lieu de l'esperer, il arriveroit assez tôt pour reparer les irresolutions de son parti; & s'il ne l'étoit point, la prudence ne permettoit pas de le faire venir dans ces tristes conjonctures, sans être plus certain de la fermeté de ses Partisans. Ce Ministre songea donc à r'assurer des gens, qui ne l'avoient pas encore abandonné.

Il en vint enfin à bout, & l'acte fut signé par le Cardinal, l'Archevêque de Leopol, & les autres Prelats qui avoient suivi le parti de France, excepté celuy de Cracovie, que son grand âge faisoit absenter. Tous les grands Officiers de la Couronne & de Lithuanie, les Palatins & Castelans signerent le même acte,

à la réserve du grand Maréchal Lubomirski qui se tint neutre, & du Vice-chancelier Tarlo qui s'étoit donné à Saxe. Aussi-tôt l'Ambassadeur dépecha son troisiéme courier, qui partit le 18. de Juillet, & eut le malheur de n'arriver que le 9. d'Aoust.

Ce Ministre qui ne pouvoit presumer que les partisans de France persevereroient autant qu'ils ont fait, informoit le Roy par ce même courier de la crainte qu'il avoit que les Polonois n'allassent tous à Saxe, si le Prince, ou au moins l'argent promis aux Armées, ne paroissoit avant le 31. de Juillet; parce que les Seigneurs qui venoient de signer, ne s'étoient engagez à perseverer dans leur union que jusques là, seûrs comme ils étoient que passé ce terme, l'Electeur de Saxe auroit payé les Troupes de la Republique, & qu'ainsi l'on n'auroit rien à luy opposer. Le Prince bien loin de pouvoir se rendre si-tôt en Pologne, où il étoit attendu avec tant d'impatience, étoit encore à Paris, & attendoit de son côté la lettre originale du Cardinal; & quand elle arriva, la Cour reçût celle dont nous venons de parler.

Ainsi le Prince se vit appellé, & contremandé par deux lettres reçûës le même jour, avec cette difference, que celle qui l'appelloit, étoit anterieure de dix-huit jours.

Le départ du Prince fut donc retardé pour une seconde fois, & par une suite non moins necessaire que malheureuse; l'ordre d'envoyer les remises fut revoqué. Les Politiques les plus habiles pourront s'appercevoir, que souvent leurs précautions deviennent inutiles, quand ils feront reflexion, combien d'aussi petites causes que les vûës particulieres d'un courier, ont influé sur un des grands évenemens de ce siecle.

Cependant il parut bien-tôt que la briéveté du terme que les Seigneurs Polonois avoient donné à l'Abbé de Polignac, n'étoit qu'une menace, leur zele s'échauffa aux nouvelles de l'arrivée de l'Electeur; mais il faloit encore mettre la Ville de Dantzik dans les interests de la France. L'Abbé de Polignac se tint dans le centre du Reyaume, où sa presence étoit necessaire; & l'Abbé de Château-neuf partit le 2. de Juillet, dans le dessein d'adoucir l'esprit de la Reine, d'y menager celuy du Magistrat,

des

des Polonois qui y viendroient querir de l'argent, de disposer les Banquiers, à tenir des sommes prêtes aussi-tôt que les lettres de change seroient arrivées, & enfin de pourvoir à la seureté de la Prusse par où le Prince devoit entrer. Ce Ministre commença par rendre à la Reine la lettre du Roy, & luy expliqua avec respect les raisons qui l'avoient empêché de s'acquiter de ce devoir. La Princesse ne voulut entrer en aucune negotiation avec luy; & persista dans la resolution de soutenir le parti de l'Electeur qui étoit le plus foible, & qui ne seroit pas capable de resister, aussi tôt qu'elle auroit détruit celuy du Prince de Conti, qu'elle avoüoit être le plus fort.

Le Magistrat ne fut pas moins obstiné & n'allegua pas de meilleures raisons; les principales étoient les pertes que la Ville avoit faites sur mer pendant la guerre; les sollicitations de la Reine & de l'Electeur de Brandebourg, la Nation Allemande, & la Religion de l'Electeur de Saxe, plus agréable aux habitans, que celle d'un Prince François qui étoit trop bon Catholique. Cela n'auroit pas été difficile à refuter, & le Magi-

ſtrat crut avoir éludé tout ce que l'on pouvoit dire au contraire ; quand il declara que la Ville en conformité de ſes Statuts, reconnoîtroit celuy des deux Princes qui ſe feroit couronner le premier, & qu'elle garderoit juſques-là une parfaite neutralité. L'Abbé de Château-neuf qui connut bien par cette réponſe l'eſperance que le Magiſtrat avoit que l'Electeur préviendroit le Prince de Conti, luy repreſenta l'avantage que pouvoit tirer une Ville marchande, du commerce avec la France ; que ſi les habitans vouloient agir ſelon les regles, leur devoir les obligeoit de reconnoître pour Roy legitime, celuy qui avoit été élû le premier, ſelon les loix du Royaume, à la pluralité des ſuffrages, & par la plus ſaine partie de la Republique ; que ſi par de mauvais conſeils ils prenoient d'autres meſures, c'étoit à eux à ſe ſouvenir d'avoir autrefois reconnu dans une pareille occaſion l'Empereur Maximilien au préjudice du Roy Eſtienne, & de s'être attirez des diſgraces, que la prudence doit faire éviter. Ces raiſons furent inutilement employées auprés de gens prévenus de leur Religion, & de leur haine contre la France. Les

Les autres Bourgeois furent plus traitables, quelques-uns prêterent des sommes d'argent, modiques à la verité, mais qui servirent à arrêter l'impatience de plusieurs Residens de grands Seigneurs, qui persecutoient ce Ministre de les satisfaire sur leurs demandes. Son sejour à Dantzik servit encore à maintenir les Prussiens dans le devoir, & la Ville de Mariembourg dans les interests du Prince jusqu'à son arrivée.

Pendant que l'Abbé de Châteauneuf ménageoit la Prusse, l'Ambassadeur de France faisoit ses efforts à Varsovie pour retenir le reste de la Pologne, que ses ennemis vouloient luy débaucher. L'Electeur de Brandebourg par sa réponse à la lettre du Primat avoit offert sa mediation, & le respect pour un Prince voisin l'avoit fait accepter, sans esperance d'en tirer d'autre avantage que de gagner du temps. Les Conferences commencerent publiquement le 9. d'Aoust. Les propositions de l'Electeur de Saxe furent, que l'on ne tînt point la Diete de confirmation; ou si on ne jugeoit pas à propos de la revoquer, que le Cardinal s'obligeât par écrit d'y nommer

Saxe au lieu de Conti; que le même Primat convoquât par ses universaux les petites Dietes préliminaires de celle du couronnement, & vinst à Varsovie pour imposer la Couronne sur la tête de l'Electeur, qui à ces conditions promettoit de ne point admettre l'Evêque de Cujavie à cette fonction; de ne prendre date de son Election que du jour qu'elle auroit été confirmée dans cette Assemblée; de faire des *Pacta conventa*, tels qu'on voudroit exiger de luy; & enfin, de payer comptant aux Chefs & Seigneurs du parti opposé, la somme de huit cens quatre-vingt douze mille écus, qu'ils partageroient entr'eux selon leur bon plaisir.

On répondit à ces offres par les articles suivans, dont on donna la copie au Baron d'Overbek Envoyé de l'Electeur de Brandebourg. On demandoit que l'Electeur sortist du Royaume avec toutes ses Troupes, & que de la Frontiere il envoyât une Ambassade demander la Couronne à la Diete de confirmation; qu'il donnât d'autres preuves de sa conversion, & renouvellât son abjuration en presence des Evêques qui n'étoient pas de

de son parti ; que l'Electrice en fist autant ; qu'il renonçât à l'acte de sa pretenduë Election, & à toutes les voyes de fait, que luy & l'Evêque de Cujavie avoient jusques-là employées. Avec cela & l'execution des offres qu'il avoit faites luy-même, on luy promettoit de mettre son affaire en deliberation, de ne le plus traiter d'usurpateur, mais de legitime Candidat, & que la Noblesse auroit égard à la soumission d'un Prince, qui se seroit rangé à la raison.

Cette fierté que les deux partis témoignoient n'étoit pas sans fondement. Celuy de France avoit sujet d'être content de ce qui s'étoit passé aux Dietes, que l'Evêque de Cujavie avoit indiquées pour le 6. d'Aoust. Toutes les lettres circulaires de ce Prelat y avoient été universellement méprisées ; la Noblesse ne s'y étoit attachée qu'à contredire l'Election de Saxe ; elle n'avoit choisi aucun Deputé pour son couronnement, & ne s'étoit étudiée qu'à faire des réponses injurieuses. La Diete de Sroda avoit pris les affaires plus serieusement ; elle avoit fait une confederation, par laquelle les Palatinats qui

la composent, declaroient la guerre à l'Electeur. Le Castelan de Kalisch en avoit été declaré General, & Radomicki homme de merite, & dont on connoissoit la valeur, en étoit le Maréchal. Les Palatinats de Lencicie & de Rava s'y étoient joints ; & ce Rokosz avoit été si universellement approuvé, qu'il servit de modele à celuy que fit deux mois aprés l'Assemblée generale de toute la Noblesse.

La nouvelle de cette Confederation arriva à Varsovie le 12. d'Aoust, & deux jours aprés Louis Etler Gentilhomme du Comte d'Oldembourg, & ancien Officier dans les Troupes Polonoises, qui pendant l'interregne avoit fait plusieurs courses en France, avec beaucoup d'adresse & de fidelité. Ce Courier entr'autres dépeches apportoit une lettre du Prince de Conti, dattée du 1. d'Aoust, & adressée au Cardinal Primat, par laquelle aprés avoir témoigné sa reconnoissance du choix que la Republique avoit fait de sa personne, il l'assuroit de la resolution où il étoit de venir se mettre à la tête des Troupes, & de repandre son sang pour la

liberté, aussi-tôt qu'il auroit reçû les nouvelles qu'il attendoit de la part de la Republique. Cette lettre fut traduite en Polonois, & on eut soin d'en distribuer des copies dans tout le Royaume. On se persuadoit que le troisiéme courier, qui portoit la lettre du Primat & l'acte de l'Election, seroit arrivé le lendemain, ou deux jours aprés que le Prince avoit écrit sa lettre; & ainsi depuis les Conferences rompuës avec l'Envoyé de Brandebourg, on n'avoit point d'égard aux remontrances que faisoit ce Ministre, qui ne cessoit de representer, que la France ne songeoit point à la Pologne, puisque contre sa coutume, elle traitoit cette affaire avec tant de lenteur, & n'envoyoit point les sommes d'argent qui étoient si necessaires, & qu'elle donnoit si librement dans toutes les autres occasions où elle prenoit interest. Il ajoûtoit que l'aveuglement des Seigneurs Polonois luy paroissoit déplorable; que l'Electeur ne leur sçauroit jamais bon gré d'une soumission forcée; qu'il les traiteroit comme des malheureux, & peut-être en rebelles, pendant, que leurs rivaux, qui ne les valoient pas, rece-

vroient toutes les graces & les recompenses.

L'esperance d'avoir part à la faveur, & la crainte des menaces caussoient quelque alteration dans les esprits ; les Chefs du parti de France venoient trouver l'Ambassadeur, qui quoy qu'aussi embarassé qu'eux-mêmes, trouvoit des raisons pour les r'assurer. Ce Ministre leur alleguoit l'importance de l'affaire, qui ne permettoit pas à la Cour de France d'être indifferente ; & qui ne l'étoit jamais à l'égard de ses Alliez. Il se plaignoit de l'interception de ses lettres, & que ses couriers avoient été arrêtez ; des mauvaises intentions de la Reine & du Magistrat de Dantzik, qui menaçoient les Banquiers de la Ville ; des motifs interessez de la Cour de Berlin, à qui un Roy, tel que le Prince de Conti, étoit redoutable ; enfin il accusoit les Polonois, qui s'étoient precipitez eux-mêmes dans le danger (s'il étoit vray qu'il y en eût) pour avoir refusé le lendemain de l'Election, d'en envoyer l'acte au Prince par quelque Gentilhomme de la Nation, comme il les en avoit conjuré tant de fois. Cette derniere raison à laquelle ils ne pouvoient répon-

pondre, leur fit approuver toutes les autres, que ce Ministre avoit employées.

Dans le même temps que l'Ambassadeur de France r'assuroit son parti par raison, l'Evêque de Cujavie & ses complices, affermissoient le leur par de nouvelles violences. Peu de jours aprés l'Election ils avoient envoyé une Ambassade à l'Electeur, pour le prier de venir prendre la Couronne. Les Deputez l'avoient trouvé à Tarnowitz, sur les frontieres de Silesie, où il fut harangué par le Palatin de Volhinie, fils du grand General, qui parla débout, pendant que le Prince étoit assis. On regala les Envoyez de sa part, mais il ne les fit pas manger à sa table, & le Palatin commença alors à se condamner luy-même d'avoir fait un discours, dont la flaterie & la bassesse luy avoient peut-être attiré ce mépris.

L'Electeur entra dans le Royaume, suivi des Deputez de Pologne & des deux Krzistpins, seulement de Lithuanie. A Pickari, il fit sa premiere abjuration, où il la renouvella dans l'Eglise des Jesuites, en presence de l'Evêque de Samogitie,

à

à la Messe duquel il communia. De-là il prit le chemin de Cracovie, accompagné de deux mille Allemands tous Protestans, qui avoient mené, selon la coutume de la Nation, leurs femmes & leurs enfans. Ces troupes commirent toutes sortes de desordres sur la route; elles profanerent les Eglises, & les firent servir d'écuries; outragerent les Curez, & arracherent les Vases sacrez des mains des Prêtres, qui vouloient les sauver de leur fureur. La marche de ce Prince n'étoit point celle d'un homme de guerre. Les Polonois la comparoient à celle de Vitellius, lorsqu'il alla prendre possession de la Capitale d'un Empire, dont il ne devoit pas joüir long-temps.

On reçût l'Electeur à Cracovie le 21. de Juillet sans de grandes démonstrations de joye; il y étoit allé quelques jours auparavant sans se faire connoître, & avoit logé dans la maison Royale de Lobzow, située dans le Faubourg. François Lubomirski Starosta d'Olsztyn qui y demeuroit depuis quelque temps fut obligé d'en sortir, pour ceder à ce nouvel hôte. Cela n'empêcha pas ce Gentilhomme de se joindre avec ses amis; de

rompre la petite Diete du Palatinat de Cracovie qui se tient à Proszowicé, & de revenir dans cette Capitale avec la Noblesse sans voir l'Electeur. Le Starosta prit delà la route de Varsovie, où tout le monde étoit allarmé, de ce que ce Prince étoit à Cracovie avec des Troupes. Lubomirski les r'assura par les reproches qu'il leur fit, que de loin ils avoient plus de peur, que ses amis & luy n'en avoient eu de prés.

L'Electeur n'étoit pas encore maître du Château. Le Comte Wielopolski qui en étoit Gouverneur, declara qu'il ne le rendroit point, puisque le devoir de sa Charge l'obligeoit de ne le remettre qu'entre les mains d'un Roy agréé de toute la Noblesse. Cette feinte rendit son marché meilleur; on tenta par les presens celuy que l'on n'avoit pû intimider par les menaces. Ce Prince donna un bracelet à la femme du Staroste, & cinq mille écus comptans au mari, qui luy firent aussi-tôt livrer le Château, & oublier toutes les bonnes resolutions qu'il avoit prises.

La joye des Saxons augmenta par cette conquête, & les flateurs dans les somptueux repas que failoit l'Ele-

lecteur, ne parloient que d'aller à Lowits forcer le Primat; & par son exemple reduire le reste du Royaume. Dans le Conseil les deliberations étoient plus paisibles; on suivit l'avis le plus moderé, qui fut d'attendre l'issuë de la Diete qu'avoit convoqué le Primat; de demeurer cependant dans la Capitale; de la fortifier autant que la conjoncture des affaires le pourroit permettre. Ces Politiques ajoutoient, qu'en cas que les resolutions du parti opposé fussent trop violentes, & qu'il y eût à craindre pour l'Electeur, il se sauveroit en Silesie, & qu'une journée de chemin, le tireroit du peril où il se trouveroit engagé.

Ce langage ne consoloit pas un Prince qui avoit vendu jusqu'à ses pierreries pour venir à bout d'une entreprise, dont on luy avoit representé l'execution si facile. Il pria l'Evêque de Cujavie & les autres, de prendre des resolutions plus dignes du rang de celuy qu'ils vouloient bien reconnoître pour leur Souverain. Le Prelat & ses complices loüerent sa fermeté, & luy dirent que pour le maintenir, il faloit faire entrer des Troupes Etrangeres dans le Royaume

me ; gagner autant que l'on pourroit par des liberalitez, le second ordre de la Noblesse, & envoyer incessamment payer l'armée de la Couronne. L'Electeur sur ces avis fit venir de Breslaw les faux ducats que l'on y avoit fabriquez par son ordre ; accabla la Saxe d'imposts, & prefera la ruine de ses Etats hereditaires à une fuite aussi honteuse, que celle qui luy avoit été proposée.

L'Ambassadeur de France songeoit cependant à faire declarer l'Armée pour luy ; l'entreprise étoit difficile sans argent ; dés le 10. de Juillet on y avoit envoyé le premier Maître d'hôtel de la Couronne avec cent mille francs que le Cardinal avoit prêtez, & pour lesquels il avoit engagé ses pierreries, afin de lever des Cosaques. Ce même Officier portoit une assurance signée de l'Ambassadeur, & confirmée par un billet separé du Primat, qu'avant la fin du mois l'Armée seroit payée des quatre quartiers qui luy avoient été promis. Le 31. Juillet étoit arrivé, & ainsi le terme que l'on avoit accordé par grace à l'Ambassadeur étoit expiré, sans qu'il eût reçû des nouvelles de France. Douze Commissaires

de

de l'Armée étoient à Varſovie. On les retint juſqu'au 20. d'Aouſt, qu'ils s'en retournerent, aprés un ſejour de trois ſemaines, ſans autre ſatisfaction, qu'une continuation de promeſſes & de belles paroles.

L'Electeur voulut profiter de ces contretemps, & envoya deux millions en bonnes eſpeces au Caſtelan & au Palatin de Cracovie, avec ordre de les diſtribuer à l'Armée. Ces deux Generaux avoient ſouhaité que cette ſomme paſſaſt par leurs mains pour deux raiſons; l'une, afin d'en retenir une bonne partie pour eux; l'autre pour ſe reconcilier par là avec l'Armée, qui depuis ſa confederation n'avoit pas voulu les reconnoître; ni les laiſſer entrer dans le camp. Przependowski qui les avoit accompagnez diſoit aux Towarzizs, ou Gens-darmes à meſure qu'ils recevoient leur argent: Vous voyez que nous vous donnons ce que la France vous a promis; cependant avec ces profuſions de quatre-vingt-ſix Compagnies, dont l'Armée doit être compoſée, ils n'en purent débaucher que huit qu'ils envoyerent à l'Electeur, ſous la conduite de Potoski Grand Veneur de la Couronne.

ne. Toutes les autres à la ſollicitation des douze Commiſſaires qui avoient été gagnez par l'Abbé de Polignac, ne voulurent point recevoir leur ſolde ; & ce fut pour la premiere fois, depuis l'établiſſement de la Monarchie, que l'on vit l'Armée Polonoiſe refuſer de l'argent.

La fidelité des Troupes, & l'eſperance de voir bien-tôt le Prince de Conti, r'aſſurerent le parti de France juſqu'au 24. d'Aouſt qu'il s'aſſembla au Château de Viazdow, où l'Ambaſſadeur fut appellé ; chacun paroiſſoit conſterné de n'avoir point de nouvelle, dans un temps où la preſence du Prince & l'arrivée des remiſes étoient abſolument neceſſaires, pour l'execution de ce qui avoit été projetté. On loüa d'abord ce Miniſtre ſur les précautions qu'il avoit priſes juſques-là ; & entr'autres d'avoir retenu à ſes dépens, depuis l'Election, le Regiment d'Infanterie du Palatin de Vilna qui gardoit le pont de bâteaux ſur la Viſtule, par le moyen duquel il avoit conſervé la communication de la Pologne avec la Lithuanie. Le Syſtême qu'il avoit propoſé d'avoir à la Diete de Poparcié des Compagnies de Nobleſſe qui

 don-

donneroient leurs suffrages comme Gentilshommes, & serviroient de soldats dans les expeditions Militaires, étoit universellement approuvé ; mais l'argent qui comme l'esprit, devoit animer ce Grand Corps, ne paroissoit point. On luy demanda donc quelle ressource il avoit dans ce pressant besoin. Celuy-cy pour s'assûrer de plus en plus de la fidelité de ses amis qu'il avoit menez jusques-là malgré leurs frequentes menaces, & les lier encore par un nœud plus fort que celuy qui les attachoit à la France, demanda deux choses ; la premiere, que par une seconde proclamation, le Prince de Conti fust confirmé ; l'autre, qu'à l'exemple de la grande Pologne, la Republique fist une association par serment contre l'Electeur, & luy declarât la guerre.

Le premier point fut fort débatu, & on resolut que si avant le commencement ou même la fin de la Diete de Poparcié on recevoit des nouvelles mieux suivies de l'arrivée du Prince que celles du quatorze, on ne devoit pas balancer sur la proposition de l'Ambassadeur ; que s'il n'en venoit point, la prudence ne per-

permettoit pas d'entrer plus avant en aveugles dans cet engagement ; & qu'en ce cas, il valoit mieux ſuppoſer la premiere nomination valable, que de luy donner atteinte, par une nouvelle, qui ſembleroit peut-être n'avoir été faite, que pour rectifier les défauts de la premiere.

La ſeconde propoſition ne ſouffrit aucune difficulté ; d'un commun conſentement, il fut reſolu de faire un Rokoſz, & de declarer la guerre à l'Electeur, comme à un uſurpateur ; & la raiſon étoit, que quiconque declare la guerre, eſt partie capable de traiter de la paix. Ainſi l'Ambaſſadeur de France que l'on avoit appellé à cette Conference pour luy faire des reproches, eut l'avantage d'obtenir la meilleure partie de ce qu'il avoit oſé demander, & plus qu'il n'avoit peut-être eſperé.

Ce ſuccez rendit inutiles les tentatives du Prince Jacques, qui ne pouvoit pardonner aux prétendus amis de ſa Maiſon, la perfidie qu'ils avoient euë à ſon égard, par la Sciſſion qu'ils avoient faite pour Saxe, & qu'il leur eût été facile de faire en ſa faveur. Il s'adreſſa au parti

de France, & declara par Grothus Castelan de Samogitie, & l'unique ami qui luy restoit, qu'il se jettoit entre les bras des veritables gens de bien ; & les prioit qu'en cas que le Prince de Conti ne vinst point, de le mettre à sa place. La proposition n'eut aucun effet ; ceux à qui on s'adressoit, étoient engagez trop avant dans les interests de France. Le Prince pour qui Grothus parloit, étoit trop universellement abandonné ; & son ami fidele, à la verité, avoit trop peu de credit & de genie, pour venir à bout d'une entreprise, qui étoit bien au dessus de sa portée.

Le Palatin de Vilna suivi de tous les Senateurs de Lithuanie, excepté les deux Krziszpins, & les Castelans de Vilna & de Troke, arriva le 25. d'Aoust, pour assister à la Diete de confirmation, dont on devoit faire l'ouverture le lendemain. Quatre mille hommes de son Armée marchoient aprés luy ; mais sur l'avis qu'il eut que l'argent n'étoit pas arrivé, il les contremanda jusqu'à nouvel ordre.

Le 26. au matin, le Cardinal & tous les Senateurs qui avoient élû Conti,

Conti, ſe rendirent à l'Egliſe de ſaint Jean, où ſe trouverent plus de ſoixante Compagnies d'élite de Nobleſſe ſous leurs étandars. Le Maréchal de la derniere Election étoit à leur tête ; ils entendirent la Meſſe que celebra l'Evêque de Kiowie, & la Prédication que fit un Jeſuite. On alla enſuite dans le camp Electoral, où le Comte Bielinski Directeur de la Couronne ouvrit la Seance, & déclama contre l'Electeur & contre ceux qui luy avoient livré la Ville & le Château de Cracovie. Les factieux n'avoient point d'autre deſſein, que de rompre la Diete par quelque proteſtation. Danowski Nonce de Wiſna, plus hardi que les autres, porta la parole, & dit que l'Aſſemblée étoit inutile, puiſque la Nation avoit élû l'Electeur de Saxe. Il ſe preparoit à en dire davantage, lorſqu'il entendit murmurer de toutes parts, & s'apperçût que pluſieurs tiroient les ſabres. Ce Nonce prit la fuite ; les autres le pourſuivirent hors du camp Electoral, & le bleſſerent de tant de coups, qu'ils le laiſſerent comme mort, entre les bras de ceux qui n'avoient pas oſé le défendre.

Ce Nonce fut gueri de ſes bleſſures, mais il demeura perclus d'une partie de ſon corps, & tellement defiguré, qu'aprés avoir donné ce mauvais exemple, perſonne n'étoit plus capable que luy de le corriger. Son complice fut plus heureux; il ſe jetta aux pieds du Cardinal, qui le toucha de ſa Croix, comme Aſſuerus faiſoit avec ſa canne, & luy ſauva la vie.

Kraſſinski Palatin de Plosko avoit donné ordre à ſon fils d'appuyer la proteſtation de Danowski. Le danger trop preſent, étoit une diſpenſe legitime d'obéir: celuy-cy monta à cheval, & ſe ſauva à Varſovie, quoy que plus de 20. Gentilshommes le pourſuiviſſent le ſabre à la main, juſqu'aux barrieres.

On ne voulut rien décider le 27. parce que l'Ambaſſadeur de France attendoit des nouvelles, qui n'arriverent pas. Bielinski demanda quelle réponſe il feroit à deux Gentilshommes, l'un du Palatinat de Cracovie, & l'autre de celuy de Sandomir, qui étonnez du malheur arrivé le jour précedent à Danowski n'oſoient ſe preſenter, ſi la Diete ne leur accordoit un ſauf-conduit,

pour la ſeureté de leurs perſonnes. On ordonna de leur dire que s'ils venoient dans le même deſſein que Danowski, on leur répondroit du même ſtile.

Le 28. on propoſa les articles du Rokoſz. Le Cardinal mit au jour avec toutes ſes couleurs, l'invaſion de Saxe. Il excuſa le retardement du Prince de Conti, & des remiſes, ſur l'interception des lettres de change; les chicanes faites par les Dantzikois; le credit de la Reine ſur ces Marchands; & la crainte obligeante qu'avoit la France, de donner la moindre atteinte à la liberté d'une Nation, à qui elle vouloit même en épargner le ſoupçon; & il aſſura que le Prince, en conformité de ſa lettre reçûë le 14. paroîtroit, dés que la Republique l'auroit pour agréable.

Le Rokoſz fut ainſi reſolu contre ceux qui au préjudice de la Religion, des loix, & de la liberté, avoient fait entrer une Armée d'Heretiques dans le Royaume, ſous la conduite d'un Prince Lutherien, qui luy avoient livré Cracovie & ſon Château, & mis la Republique dans le danger, dont il s'agiſſoit de la délivrer.

Humiecki fut declaré Maréchal du Rokosz. Ce Seigneur s'étoit si bien acquitté de cette commission à la Diete préliminaire, & pendant un mois à celle de l'Election, que les efforts & les intrigues de Constantin Wapowski Enseigne de Sanok (qui seul avoit osé luy disputer cette Dignité) furent entierement inutiles. Bielinski luy en remit le bâton de Commandement, & se reserva seulement le droit de presenter le Diplome au Roy legitimement élû; ce qui luy fut accordé.

Le Palatin de Vilna fut élû le même jour Generalissime des forces de la Republique, & s'excusa d'accepter cet honneur, jusqu'à ce que les fonds necessaires fussent arrivez. Le Palatin de Kiovie à qui on l'offrit ensuite, répondit la même chose: & il fut resolu que le Prince donneroit cet emploi à celuy qu'il jugeroit à propos d'en honorer. On fit encore des reglemens, qui auroient été fort salutaires, s'ils avoient été bien executez.

L'Evêque de Kiovie tira tous les Senateurs d'embarras, lorsqu'il s'offrit d'aller à Cracovie, dénoncer à l'Electeur de la part du Rokosz, qu'il

qu'il eût à ſortir du Royaume. Le Prelat étoit en chemin pour executer cette commiſſion, lorſqu'il apprit qu'on l'attendoit avec impatience, pour luy faire le même traitement qu'avoit reçû Danowski, & il ne luy falut pas de nouveaux avis pour l'empêcher de continuer ſon voyage.

Aprés avoir rompu l'enceinte du camp, afin que les mutins n'y tinſſent pas leurs Conferences, on ſomma le 29. le Palatin de Plosko de rendre le Château de Varſovie, dont il étoit Gouverneur; ce Senateur demanda un délay de deux heures; & ſur ſa réponſe, le Palatin de Kiovie fit tirer douze pieces de canon de l'Arſenac, qui furent pointez contre l'Hôtel du Palatin de Plosko. Ce Palais qui pour un Seigneur particulier eſt le plus magnifique de Pologne, alloit être reduit en cendre, ſi celuy à qui il appartenoit, n'avoit promptement livré le Château, où on tint les Conferences, & l'acte de confederation y fut generalement approuvé; d'abord que chacun avoit ſigné, il faiſoit le ſerment *in caput & animam*, ſur ſa vie & ſon ſalut.

Un Gentilhomme nommé Korzechowski qui ſuivoit le Barreau, fut reconnu pour celuy qui avoit dreſſé les articles ou *Pacta conventa* de l'Electeur de Saxe. Un autre l'arrêta, & dit qu'il ne faloit pas laiſſer échapper un homme qui étoit auſſi méchant Citoyen, que mauvais Avocat. Pluſieurs vinrent le ſabre à la main, & les plus indulgens vouloient le jetter par la fenêtre. La crainte donne quelquefois de la force & des mouvemens fort ſalutaires; celuy-cy fut aſſez heureux pour ſe débaraſſer de leurs mains; il ſe proſterna aux pieds du Cardinal, qui le couvrit de ſon manteau, & luy ſauva la vie. Korzechowski aprés avoir été l'objet de la fureur des uns, devint le ſujet de la raillerie des autres, qui luy demandoient, lequel des deux luy ſembloit avoir plus de vertu, ou le manteau du Cardinal Primat, ou celuy du Prophete Elie.

Przependowski ſur les ordres de l'Electeur, étoit accouru de Leopol avec cinquante mille écus, pour être preſent à cette Diete; il y auroit été maſſacré, ſi la Providence par ce fleau, n'avoit voulu encore châtier

la Pologne. Ce Senateur étoit arrivé, le jour & à l'heure même que Korzechowski avoit pensé être assassiné. On n'auroit pas laissé échapper cette seconde victime; sa curiosité luy fit demander à un valet, comme il montoit l'escalier, quelle étoit la cause de grand concours de Noblesse; & celuy-cy luy avoit répondu, sans le connoître, que c'étoit le Rokosz qui s'assembloit contre Saxe & ses Partisans. Przependowski qui croyoit y trouver le Palatin de Plosko en conference avec ses amis, s'enfuit à cette nouvelle, se cacha avec Flemming chez l'Envoyé de Brandebourg. La Noblesse en fut avertie, & leur envoya dire le lendemain, que si dans trois heures on les trouvoit à Varsovie, on ne leur feroit point de quartier. Ce Ministre fut aussi prié de ne leur point donner d'azile, pour éviter la fureur du peuple, dont peut-être on ne pourroit le garantir. Il répondit qu'ils étoient partis la nuit, & les garda jusqu'à ce que l'orage fust entierement dissipé.

Les Compagnies de Noblesse aprés avoir fait ce que l'on souhaitoit d'elles dans cette Diete, deman-

derent la liberté de s'en retourner. Si on avoit eu de l'argent, on s'en feroit fervi au fecond ufage, auquel l'Ambaffadeur de France les avoit deftinées, & elles étoient dans cette refolution ; mais comme perfonne n'avoit de quoy les payer, elles s'en retournerent ; il ne refta à Varfovie que les Senateurs, le Maréchal & le Confeil, qui confiftoit en deux cens quatre-vingt douze Deputez des Palatinats, & de tous les diftricts qui compofent le corps de la Republique.

Przependowski délivré des terreurs de la mort, revint fur la Scene, plus fier qu'auparavant, & crut avoir plus de facilité auprés de cette Diete perpetuelle, qu'il n'en avoit trouvé auprés de la multitude qui l'avoit profcrit. En effet, les reflexions timides avoient fuccedé à la vigueur que l'on avoit temoignée ; la crainte des Seigneurs étoit plus grande que celle de la Nobleffe, parce qu'ils avoient plus à perdre. Les Rois de Pologne font en droit, auffi-tôt qu'ils font couronnez, de diftribuer les Charges vacantes ; elles fe trouvoient en grand nombre par la longueur de l'interregne, & flatoient l'ambition de

ceux qui se croyoient dignes de les obtenir. On ne doutoit pas que l'Electeur aprés son couronnement n'en fist la distribution; il faloit empêcher par la force cette ceremonie, ou la differer par la negociation. L'Armée de Saxe dans Cracovie; celles de la Couronne & de Lithuanie, immobiles faute d'argent; le départ de la Noblesse causé par la même raison; empêchoient de mettre en usage le premier remede; on tenta le second; & les mêmes Seigneurs qui avoient proscrit Przependowski quelques jours auparavant, commencerent à le flater, & à luy parler d'accommodement. L'arrivée de Dzialinski grand Ecuyer tranchant de la Couronne causa cette revolution; il s'etoit tenu pendant six semaines auprés de l'Abbé de Châteauneuf, avec des Troupes & quantité de Noblesse Prussienne pour recevoir le Prince; mais ayant reçû de Paris une lettre du Resident de l'Evêque de Plosko dattée du 13. d'Aoust, par laquelle ce Polonois luy mandoit que la lettre du Cardinal étoit arrivée, mais que cependant le Roy n'hazardoit point la personne du Prince. Le grand E-

cuyer fut porter cette dangereuſe nouvelle à Varſovie, & ajoûta que les remiſes n'étoient point arrivées à Dantzik, que quand elles le ſeroient, le credit de la Reine & les menaces du Magiſtrat en empêcheroient le payement; il n'en falut pas davantage pour obliger tout le parti, à ſe jetter entre les bras du Mediateur.

Le Nonce de ſa Sainteté auroit bien voulu en être l'arbitre, mais ce Prelat s'étoit trop ouvertement declaré; & ſur les plaintes qui en avoient été faites, il avoit eu ordre de garder une exacte neutralité; il connoiſſoit ſon foible, & s'étoit retiré en Pruſſe, ſous pretexte d'y regler quelques differens ſurvenus dans le Chapitre de Varmie; & en effet, pour ne ſe pas expoſer au danger de perdre ſa fortune.

Ainſi la mediation de Brandebourg abandonnée depuis trois ſemaines, fut repriſe par les Chefs du Rokoſz. Leurs premieres propoſitions furent ſemblables à celles ſur leſquelles on avoit rompu les premieres Conferences. Les ſecondes, quoy que plus moderées, ne furent pas mieux reçûës; on ſe reduiſit à ſe contenter,

ter, que Saxe differât son couronnement jusqu'au mois d'Octobre, pour avoir le temps de discuter les trois points capitaux, qui regardoient le licenciment des Troupes Allemandes, la conversion de l'Electrice, & le moyen de rétablir l'honneur du Primat, auquel on avoit donné une si cruelle atte nte.

Le grand Maréchal de la Couronne qui avoit toujours gardé la neutralité, se joignit au Ministre Mediateur, dans la seule pensée que les deux parties interessées luy auroient obligation. Aprés plusieurs Conferences, tant secretes que particulieres, où le Cardinal ne voulut jamais s'engager par écrit, à ce qui pourroit nuire au Prince de Conti; il fut arrêté entre les Chefs du Rokosz, que pour satisfaire Przependowski, pour qui on avoit eu jusques-là tant de mépris, on donneroit un écrit, par lequel ils promettroient de reconnoître Saxe, à condition qu'il ne se feroit point couronner avant le 30. de Septembre. Ces mêmes Seigneurs offroient un autre écrit secret au Cardinal, par lequel ils s'obligeroient de ne se separer jamais de luy, & que de son côté, il persisteroit à ne

rien

rien ſigner ; mais que ſeulement pour amuſer les factieux , il convoqueroit la Nobleſſe au 26. de Septembre , afin de luy repreſenter les diſpoſitions , où paroiſſoit l'Electeur , de contenter la Republique ſur ſes griefs , & que la neceſſité de la conſulter avec le Maréchal du Rokoſz, ſerviroit de pretexte à l'un & à l'autre , pour éluder toute ſignature.

Ceux qui cherchent la bonne foy dans les traitez n'aprouveront pas cette précaution ; l'Electeur & ſon Conſeil, la trouverent trop groſſiere pour s'y laiſſer ſurprendre ; ils furent ravis de voir que les Polonois contre leur coutume , preferoient la Negociation à la force ouverte , & ils ne ſongerent qu'à employer utilement les moyens, dont leurs ennemis negligeoient de ſe ſervir.

L'Ambaſſadeur de France étoit le plus à plaindre dans cette conjoncture ; la défaite que méditoient ſes amis , n'avoit rien de ſuffiſant ni de ſolide, & même elle n'étoit pas honnête ; ſi l'Electeur accordoit la propoſition , ce Miniſtre n'avoit plus de parti , & Saxe étoit univerſellement reconnu ; ſi ce Prince la refuſoit,

ſoit, le Rokoſz étoit réplongé dans les premiers chagrins que luy cauſoit le couronnement. Les deux évenemens étoient également à craindre; il n'y avoit qu'un remede, qui étoit devenu inutile, pour avoir été trop ſouvent promis, ſans être ſuivi de l'execution.

Le Palatin de Vilna triomphoit de ſa propre foibleſſe, & attribuoit à ſa prudence, toutes les irreſolutions qu'il avoit tant de fois fait paroître. Ce General avoit envoyé ſon fils à Cracovie, pour ſçavoir ſi l'Electeur voudroit encore entendre à un accommodement; & la réponſe avoit été, que ſi les Sapieha ne ſe ſoumettoient promptement, ils auroient le déplaiſir de voir leurs plus mortels ennemis revétus immediatement aprés le couronnement de toutes les Charges de Lithuanie. Les amis de France rebutez, deſiroient le couronnement & l'accommodement avec Saxe, dans la ſeule vûë d'avoir l'eſprit en repos, & de n'entendre plus parler d'une affaire, dont la longueur les accabloit. Polignac ne pouvoit plus compter que ſur de certains amis fideles, à la verité à toutes épreuves, & ſur la Nobleſſe fort re-

redoutable, quand elle est en Corps; mais qu'il luy étoit impoſſible de r'aſſembler tant de fois, ſans fournir à ſa dépenſe. Ainſi il ne luy reſtoit d'autre reſſource, que dans les reſolutions précipitées que pourroit prendre l'Electeur. Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'il apprit que ce Prince avoit fait venir de Dreſde ſes équipages, & ſes meubles les plus précieux, pour rendre ſon couronnement plus magnifique; & que par le conſeil du Palatin de Lencicie, bien loin de le differer, il s'étoit mocqué de toutes les Conferences tenuës à ce ſujet, & en avoit fait la ceremonie le 15. de Septembre, comme il avoit été ordonné dans ſon Conſeil.

En effet, la vigueur & la foibleſſe que le Rokoſz avoit ſucceſſivement témoignées, inſpirerent de fortes reſolutions aux factieux. De huit Officiers qui ont les clefs du Treſor, il y en avoit ſix dans les intereſts du Prince de Conti. Le Conſeil de Saxe reſolut de forcer un lieu qui avoit toujours été ſacré, & ſe ſervit pour executer cette violence, du miniſtere de deux Religieux, que leur caractere devoit en empêcher.

Wi-

Wizycki Abbé Regulier de Czermin Ordre de ſaint Bernard, & grand Secretaire de la Couronne, étoit l'homme du Royaume le plus ſujet au vin, & auſſi connu ſous le nom de *Sitio*, que par celuy de ſon Abbaye, de ſa Dignité, ou de ſa Famille. L'autre n'étoit pas en meilleure reputation, c'étoit Wyhowski Abbé Regulier de ſainte Croix Ordre de ſaint Benoiſt, excommunié autrefois par le Pape Innocent XI. & qui depuis tant d'années, ne s'étoit pas mis en peine de ſe faire relever de ces cenſures.

Ces deux Moines qui n'oſoient forcer le Treſor, parce que la loy le défend, s'aviſerent de faire abattre un pan de mur; & fiers comme des conquerans qui entrent par une breche, ſe ſaiſirent des ornemens Royaux, malgré les proteſtations de Lançkoronski gardien de la Couronne, & des Burgraves de Cracovie, dont le conſentement eſt neceſſaire, pour autoriſer une procedure ſi irreguliere, & toutes celles qu'avoit faites & devoit faire l'Evêque de Cujavie, par l'uſurpation des droits du Primat. Le Conſeil de l'Electeur compoſé de quatre ou cinq Senateurs, declara

ra l'Archevêché de Gnesne vacant, & le Maréchal de la confederation, infame & traître à la Patrie.

L'Evêque de Cujavie aprés cela, ne garda plus de mesures; il se considera comme l'arbitre du sort de la Pologne, & crut que tout cederoit à l'impetuosité de son genie, & à la violence de ses conseils. Ses amis luy remontrerent inutilement, qu'en conformité du Statut de 1550. le couronnement du Roy ne devoit être fait que par l'Archevêque de Gnesne, du consentement unanime de la Nation, & que la Reine devoit faire profession de la Religion Catholique. On ajoutoit une Bulle de Sixte V. qui défendoit sous peine d'excommunication à tout Evêque de Pologne, de couronner le Roy au préjudice de l'Archêveque de Gnesne, & à ce Prelat même, d'en couronner un dont la foy seroit suspecte.

L'Evêque de Cujavie répondit, que Battori avoit été couronné sans que l'on eût eu égard aux oppositions de la faction contraire; qu'il pouvoit faire dans cette occasion, ce qu'avoit fait un de ses predecesseurs

au couronnement de ce Prince. Que pour la converſion de l'Electrice, il ne ſçavoit pas ce qui en arriveroit ; que ſi elle refuſoit de faire abjuration, on devoit ſuivre ce qui avoit été pratiqué en 1502. envers Helene épouſe du Roy Alexandre, que ſur le refus qu'elle fit de ſe faire Catholique, parce qu'elle étoit fille du Czar de Moſcovie, & qu'elle ſuivoit le Rit Grec des Schiſmatiques; la Pologne l'avoit reconnuë pour Reine, ſans jamais conſentir à ſon couronnement. Il diſſimuloit que le reglement de 1550. avoit été fait par la ſeule raiſon que cette Princeſſe avoit trop favoriſé les Schiſmatiques; mais c'étoit aſſez pour ce Prelat d'alleguer de foibles raiſons, pourvû qu'elles paruſſent ſpecieuſes.

Le 13. de Septembre on commença la ceremonie du couronnement. Les obſeques du feu Roy ſe firent par repreſentation, parce que les mutins n'étoient pas maîtres de Varſovie, où ſon corps étoit en dépôt. Le 14. l'Electeur alla à l'Egliſe de ſaint Staniſlas, ſelon la coutume, pour honorer la memoire de ce Martyr, qui fut tué à l'Autel en diſant la Meſſe le 8. de May 1079. de la pro-

propre main du Roy Boleſlas, à qui ce ſaint homme avoit oſé faire le même reproche, que le Precurſeur de Jeſus-Chriſt avoit fait au Roy Herode.

Le 15. du même mois, l'Evêque de Cujavie aſſiſté de deux autres, couronna l'Electeur, & n'oublia aucunes des ceremonies qui s'étoient pratiquées en pareilles occaſions. La pluſpart des Officiers de la Couronne & de Lithuanie étoient abſens; des Allemands, quoy que Lutheriens, firent les fonctions de leurs Charges, ſur le refus de quelques autres Seigneurs Polonois, & dans l'aprehenſion que l'on eut, que ceux-cy en témoignaſſent quelque reſſentiment; on diſtribua les Saxons en differens endroits de la Ville, & on mit une bonne garniſon dans le Château. L'élite des Troupes Allemandes étoit rangée autour de l'Egliſe pendant la ceremonie; l'Electeur fit encore une nouvelle abjuration, que l'on crut auſſi ſincere que les précedentes.

On ne ſçait ſi la longueur de cette action, ou la nouvelle qui vint du départ du Prince de Conti, ou parce que l'Electeur étoit à jeun, fut

cauſe

cause d'une foiblesse qui le prit un peu avant que la Couronne luy fust imposée sur la tête. Cet accident pouvoit arriver naturellement ; plusieurs à la maniere des Anciens, en tirerent un fort mauvais augure. Ceux qui croyent avec plus de raison devoir mépriser ces sortes de superstitions, la tournoient en raillerie, & demandoient qu'étoit donc devenu cet Hercule, que les Allemands avoient envoyé en Pologne ; & pour faire quelque difference entre ces deux Heros, ils disoient que celuy des Anciens avoit soutenu le Ciel, & que celuy-cy tomboit en foiblesse à la vûë d'une Couronne.

L'Electeur laissant parler ceux qui le laissoient agir distribua les Charges vacantes, & se fit des amis & des ennemis. Il donna aprés un splendide repas, où les Dames Polonoises & Allemandes furent invitées : celles-cy eurent la preseance, & les autres en furent indignées autant que le sont les femmes, quand elles se sentent méprisées. La vengeance fut la seule consolation qu'elles chercherent dans une disgrace qui leur paroissoit si sensible ; & elles trouverent plus de cent Gentilshommes, qui

par

par complaiſance pour elles, ou par la haine qu'ils portoient à l'Electeur, proteſterent contre tout ce qui s'étoit fait devant & ſe feroit aprés le couronnement. Il en étoit venu ſoixante du Palatinat de Sandomir, qui par les intrigues du parti contraire à l'Electeur, firent une ſemblable proteſtation, & la ſoutinrent encore mieux.

La prétenduë Diete du couronnement s'ouvrit le 16. avec une confuſion, qui dura auſſi long-temps que l'aſſemblée; c'eſt à dire quinze jours, au lieu des ſix ſemaines preſcrites par les loix, & on la remit au mois de Février. Le premier ſujet de mécontentement fut ſur l'invalidité des députations; mais comme le défaut étoit univerſel, il fut auſſi-tôt reparé, & tous voulurent bien ſe traiter en veritables Nonces, parce que pas un n'en avoit la qualité. La confuſion ne ceſſa pas pour cela; on diſputa ſur le choix d'un Maréchal; le jeune Prince Wieſnowski vouloit l'être; Zwiſza l'emporta ſur luy, & fit autant de mécontens, que ſon rival avoit d'amis. Le tumulte augmentoit tous les jours, au ſujet des *Pacta conventa*, dont les uns deman-

mandoient l'original, & les autres ſoutenoient qu'il étoit à Varſovie. Il contenoit en termes exprés, que l'Electeur renonçoit au droit qui luy étoit acquis par ſon acte d'Election, s'il ſe faiſoit couronner avant que ſon épouſe fuſt Catholique. Ce Prince n'étoit pas aſſez malhabile pour faire voir, que le lendemain de ſon couronnement, il violoit les paroles qu'il avoit ſi ſolemnellement données. On ne trouva d'autre remede pour le défendre contre l'importunité des Nonces, ſinon que de dire, que l'original de l'acte étoit perdu. Les ſoixante Gentilshommes de Sandomir, dont nous avons parlé, en repreſenterent une copie collationnée, à laquelle Przependowski ne voulut pas ajouter foy; & ce Seigneur par ſes menſonges, embroüilla tellement l'affaire dont il étoit queſtion, qu'elle fut remiſe au mois de Février.

Il parut ſur ces faits une Paſquinade, qui contenoit les argumens des cinq actes de la Comedie de Cracovie. Le premier, un Roy ſans Diplome; le ſecond, un enterrement ſans corps mort; le troiſiéme, un couronnement ſans Primat; le quatriéme, une Diete ſans Nonces; &

le cinquiéme, des proteſtations ſans effet. Voila par où les Polonois ſe conſoloient de l'atteinte qu'avoit reçûë la Religion Catholique, des Loix violées, & de la liberté opprimée ; pendant que leurs femmes au deſeſpoir, ne ſe croyoient point ſuffiſamment vangées pour un leger affront, ſi l'Electeur n'étoit pas dépoſſedé.

Les factieux receurent peu de temps aprés une nouvelle, qui les allarma bien plus que ce que nous venons de dire. Le Prince de Conti étoit parti de Paris la nuit du 3. de Septembre, & s'étoit embarqué le 7. à Dunkerque ; l'Eſcadre étoit commandée par le Chevalier Bart, auſſi redouté que connu dans les Mers du Nord. La renommée qui groſſit toujours les objets, s'étoit répanduë dans toute la Pologne, que le Prince arrivoit avec des Troupes, & des ſommes d'argent ſi conſiderables, qu'elles le faiſoient attendre avec beaucoup d'impatience.

Auſſi-tôt que l'on eut avis à Varſovie du couronnement de Saxe, on vit bien qu'il n'y avoit plus de meſures à garder, puiſque les feintes & les ſoumiſſions avoient été ſi inutiles;

les ; & dans l'impuissance de corriger le passé, on prit des précautions pour l'avenir. Le Cardinal, les Chefs & le Conseil du Rokosz s'assemblerent. Le Primat revoqua ses derniers Universaux, & par de nouveaux, au lieu de l'Assemblée generale indiquée au 26. de Septembre, il en convoqua trois particulieres pour le 10. d'Octobre ; l'une dans la grande Pologne à Lencicie, sous le Comte Wladislas Prziemski Castelan de Kalisch ; l'autre dans la petite Pologne à Zawichot, sous les ordres d'Adam Sieniawski Palatin de Beltz ; & la troisiéme à Grodno en Lithuanie, sous le Palatin de Vilna. Le dessein de ces trois Assemblées étoit de s'opposer avec plus de facilité aux entreprises de l'Electeur, & d'empêcher un desordre pareil à celuy qui venoit d'arriver à Proszowicé, où s'étoit assemblée la petite Diete du Palatinat de Cracovie ; quoy qu'elle n'eût été convoquée que pour élire des Deputez au souverain Tribunal, les Saxons en avoient voulu tirer un second avantage, qui étoit de l'obliger à recevoir le Resultat du Conseil de leur Maître, contre le Primat & le Rokosz. Dans

ce deſſein ſix Regimens de Saxe avoient envelopé la Diete avec menaces de faire main-baſſe, ſi elle n'accordoit ce qu'on luy demandoit. Ils en ſeroient venus à bout ſans la reſolution du Staroſta d'Olzteyn, qui ſecondé par ſes amis, proteſta contre la Diete & contre la violence des Allemands.

Le Cardinal relevoit ce fait dans ſes Univerſaux, & pour éviter de pareilles ſurpriſes, convoquoit trois Aſſemblées au lieu d'une. Par cette précaution, il empêchoit l'Electeur de venir à Varſovie avec ſes Troupes, auſſi-tôt qu'il auroit expedié ſa Diete de couronnement; en effet, il n'auroit pas été de la prudence de ce Prince de s'engager dans le centre du Royaume, où trois corps de Nobleſſe également animées contre luy, pourroient ſe joindre, l'environner & le prendre, aprés avoir maſſacré ſes Troupes.

Les ordres donnez, le Cardinal, le Maréchal & le Conſeil du Rokoſz ſe retirerent à Lowits, accompagnez du Regiment d'infanterie du Palatin de Vilna, qui avoit gardé le Pont de bâteaux ſur la Viſtule, & de ſix cens Reitres, avec l'artillerie

de

de Varsovie, qui consistoit en soixante canons de bronze de toutes grandeurs.

A peine le Primat étoit arrivé dans sa Ville, que l'Ambassadeur luy fit sçavoir que le Prince de Conti, qui s'étoit embarqué le 7. à Dunkerque, avoit passé le 14. le détroit du Sund; cette nouvelle fit croire que ce Prince arriveroit dans peu. Il ne parut neanmoins que le 26. à la rade de Dantzik; & vint le 28. moüiller devant Olive; la Bourgeoisie de Dantzik fut dans un grand embarras sur le parti qu'elle avoit à prendre; la reputation & la presence du Prince faisoient incliner pour luy une partie du Conseil; la Reine sollicitoit les autres pour l'Electeur, & les Juifs qui avoient été traitez si favorablement sous le regne de cette Princesse, employoient tout leur credit pour seconder ses vœux.

Le Corps de Ville s'assembla, les sentimens furent partagez. Ceux qui tenoient pour Conti representoient les avantages qu'une Ville marchande pouvoit esperer du commerce avec la France; qu'elle tiroit de cet Etat, le vin, le sel, & tant d'autres Marchandises, dont elle fournissoit

le Septentrion ; que le commerce avec ce Royaume, avoit contribué en partie, à rendre la Ville une des plus florissantes des Anseatiques ; qu'il n'étoit pas de la prudence de renoncer à tous ces avantages, à la sollicitation de la Reine ; qu'il faloit laisser parler les Juifs pour elle, puisqu'ils avoient été les seuls qui avoient senti les douceurs de son regne.

Ceux qui tenoient pour Saxe, répondoient que le negoce étoit un avantage qui à la verité ne devoit pas être negligé ; mais qu'ils étoient plûtôt Allemands que Polonois; qu'ils devoient favoriser leur Nation ; conserver la Religion Lutherienne, qui étoit menacée d'un peril évident, si le Prince de Conti l'emportoit sur son Competiteur ; qu'il valoit donc mieux reconnoître pour Roy legitime un Prince Protestant, sous le regne duquel la Religion ne recevroit aucune atteinte ; que les prétenduës abjurations de l'Electeur n'étoient point telles que les Catholiques les publioient ; & que ce Prince étoit trop constant pour trahir ses premiers sentimens ; & enfin, que leurs Statuts portoient qu'en cas de Scission, la Ville se

declareroit pour le premier qui seroit couronné.

Les plus judicieux conjuroient les autres de differer jusqu'à ce que le Senat & la Noblesse par un consentement unanime, eussent décidé en faveur de l'un des Competiteurs, & d'attendre même à reconnoître celuy pour qui se declareroit la fortune. Ce parti sembloit d'autant plus raisonnable, qu'il n'y avoit rien à risquer; ils representoient que leur propre peril devoit les rendre plus circonspects dans une conjoncture si delicate; que pour s'être declarez en 1575. avec trop de précipitation en faveur de l'Empereur Maximilien contre le Roy Estienne Battori, la Ville avoit été à la veille de sa ruine; que ce Prince l'avoit declarée rebelle, & l'avoit obligée en 1577. de rebâtir l'Abbaye d'Olive, & d'abandonner la moitié du revenu de son Port, dont les Rois de Pologne joüissent encore à present.

La crainte d'un pareil traitement ne put resoudre les Magistrats à garder la neutralité. Depuis le 26. que le Prince étoit arrivé à la rade, ils n'avoient point envoyé le complimenter; leurs vaisseaux passoient au-

tour de son Escadre, sans le salüer, ni le Pavillon de France; le 29. on tira le canon pour Saxe, & les autres Villes de Prusse suivirent peu aprés cet exemple.

Elles eurent bien-tôt sujet de triompher, du parti qu'elles avoient pris. La nouvelle de la victoire remportée sur les Turcs par les Allemans, leur fit esperer de voir entrer en Pologne dix mille Saxons, qui avoient fait partie de l'Armée victorieuse, & qui devenus inutiles à l'Empereur, ne manqueroient pas d'arriver dans peu au secours de leur Prince. La consternation se répandit dans le parti contraire; plusieurs qui accouroient à Dantzik retournerent sur leurs pas, & quelques-uns commencerent alors à se plaindre, que le Prince n'eût pas amené des Troupes, comme si on avoit prevû en France la victoire du P. Eugene, & que toute la Pologne ne seroit pas capable de défendre son Roy & sa liberté contre dix mille Allemands.

La consternation ne fut pas assez universelle, pour empêcher que plusieurs Seigneurs & Gentilshommes ne vinssent salüer le Prince qui se ren-

rendoit tous les jours à Olive, pour conferer avec eux. Il eut la prudence & la moderation, quoy que tous luy donnassent la qualité de Roy, d'en refuser le titre, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le consentement du parti contraire.

Pendant que le Primat avec les Deputez du Rokosz se tenoit à Lowits, l'Ambassadeur de France conclut un traité avec les Sapieha, par lequel pour la somme de quatre cens soixante mille livres qui seroit mise en dépôt en presence des Commissaires de Lithuanie, qui l'attendoient depuis long-temps; le fils du grand Tresorier viendroit avec dix ou douze Compagnies d'ordonnance, pour escorter le Prince par tout où il voudroit. Il étoit encore stipulé, que le grand General de ce Duché & tous les Officiers de l'Armée préteroient le serment, & marcheroient ensuite avec toutes leurs Troupes au lieu assigné par le Prince, qui de son côté se mettroit à leur tête, & leur feroit payer une pareille somme de quatre cens soixante mille livres pour deux autres quartiers, avant que de marcher à l'ennemi. Ce même Ministre fit partir le Postoli de la Cou-

ronne pour la Podolie, où le corps de Coſaques qu'il y avoit aſſemblé campoit, avec trois Compagnies d'ordonnance de la maiſon de Lubomirski. Il convint auſſi avec le grand Treſorier de la Couronne, les Palatins de Beltz & de Kiovie, de ce qui les regardoit; & partit auſſi-tôt avec le Prince Czartoreski pour Dantzik, où il arriva le 2. d'Octobre, & trouva le Prince ſur ſon bord qui l'attendoit, pour regler avec luy les affaires le plus importantes.

La premiere propoſition que les Polonois firent au Prince fut d'aller à Mariembourg, où Dzialinski qui en étoit Oeconome, & y commandoit à la place de Bielinski ſon beau-frere, avoit aſſemblé une garniſon d'environ cinq cens hommes, & s'étoit obligé à pourvoir cette Place de tout, moyennant la ſomme de vingt-ſept mille livres, que l'Abbé de Châteauneuf luy avoit donnée. Le Prince ne jugea pas à propos de ſe renfermer dans une place; c'eſt tout ce qu'un homme de guerre peut faire dans une diſgrace, & dans l'attente ſeule de nouveaux ſecours pour ſe remettre en campagne. D'ailleurs le pe-

peril étoit trop grand de se fier à Dzialinski, aprés son infidelité à l'égard de l'Abbé de Château-neuf. Ce Ministre luy avoit confié cent mille livres, & l'avoit prié un peu avant l'arrivée du Prince, de les envoyer au Cardinal pour des besoins pressans; & sur tout, pour faire avancer les Troupes de Lowits vers Dantzik. Cet Officier avoit gardé l'argent pour luy, & on n'avoit pû le luy faire restituer, ni l'obliger à rendre compte d'une conduite si irreguliere & si interessée.

La seconde proposition faite au Prince fut d'aller droit à Lowits; ce que l'on prétendoit pouvoir être executé avec d'autant plus de facilité; que tous les Palatinats qu'il avoit à traverser étoient dans ses interests; & que la Noblesse qui se trouvoit aux bords de la Mer, luy pourroit servir d'escorte; mais comme il n'y avoit point de Troupes reglées, les auteurs même de ce Conseil, se rendirent, & jugerent qu'il étoit plus à propos d'attendre les effets des promesses des Sapieha, dont il venoit des couriers tous les jours, avec des lettres qui assuroient de leur prompte arrivée & des Senateurs de Lithua-

 nie,

nie, qui devoient ſe joindre à l'Ambaſſade de Pologne, & offrir conjointement la Couronne au Prince.

L'Electeur qui n'avoit pas à chercher des Troupes ſi loin, puiſqu'il avoit les ſiennes auprés de ſa perſonne, mit en deliberation dans ſon Conſeil ſecret, quel parti il avoit à prendre contre un Rival, dont la valeur & la conduite ne luy permettoient pas de faire des fautes impunement. On luy donna trois avis differens; le premier, de marcher à l'Armée de la Couronne, pour l'empêcher par ſa preſence, & de nouvelles liberalitez, de ſe donner au Prince de Conti; le ſecond, d'aller à Varſovie pour diſſiper les trois Aſſemblées de Nobleſſe, qui devoient ſe faire dans autant de lieux differens, & ſurprendre le Cardinal à Lowits; le troiſiéme, de mener en perſonne toutes ſes Troupes en Pruſſe; d'empêcher le débarquement du Prince, & couper les ſecours qui luy venoient de loin.

La certitude que l'on eut à Cracovie que le Prince ne vouloit point quitter la rade juſqu'à ce que les Troupes reglées fuſſent venuës, fit pre-

preferer le dernier avis aux deux premiers, avec cette seule difference, que l'Electeur au lieu d'aller luy-même en Prusse, y envoya trois mille chevaux, sous la conduite de Galecki Castelan de Posnanie, à qui il venoit de donner le Palatinat d'Inowloçlaw; ce Prince luy donna pour Collegues les Generaux Majors Brandt & Flemming, avec ordre à tous trois d'établir à Pietrikow le Tribunal, à qui la Noblesse n'avoit pas permis ses fonctions, parce que par un consentement, quoy que tacite, elle auroit approuvé le couronnement, & que la loy veut que tous les Tribunaux cessent pendant l'interregne.

Ces Troupes partirent de Cracovie le 10. d'Octobre, jour que la Noblesse devoit se trouver aux trois endroits que le Primat avoit indiquez. L'Assemblée de Grodno fut assez nombreuse, & se regla sur la conduite des Sapicha, qui avoient assuré le Cardinal par plusieurs Exprés, qu'au lieu d'aller à Varsovie au rendez-vous general du 17. ils viendroient à Dantzik. Celle de Zawichost ne se trouva pas en si grand nombre, parce que le Palatin

de Beltz, étoit allé à Brzezani vers l'Armée de la Couronne, où sa presence paroissoit absolument necessaire. Le Castelan de Kalisch mena prés de deux mille hommes à Lencicie, où tout se seroit passé comme on le pouvoit souhaiter, si cette Noblesse par une précaution (qui nuit souvent quand elle est trop grande) n'avoit obligé le Cardinal & le Maréchal du Rokosz de venir le 18. à Varsovie, faire une seconde nomination du Prince de Conti, fort inutilement, puisqu'on ne luy donnoit pas en même temps des forces suffisantes, pour se mettre en possession de la Couronne que l'on luy accordoit.

Aprés cette proclamation, l'Assemblée nomma des Ambassadeurs, tant du Senat que de l'Ordre Equestre, & les autorisa pour faire les *Pacta conventa*; on donna ordre à Bielinski Maréchal de la Diete de l'Election, qui étoit à Dantzik avec les autres, de presenter au Prince le Diplome. Tout cela se pouvoit faire de Lowits, comme de Varsovie, & le temps n'auroit pas été perdu à cette ceremonie, où ceux de la petite Pologne ne furent pas attendus,
&

& par leurs plaintes, ne manquerent pas d'en témoigner leur mécontentement.

Le Cardinal revint à Lowits avec le Castelan de Kalisch & le Maréchal, resolu d'en partir le lendemain pour Dantzik, accompagné de cinq ou six cens Gentilshommes, & des Troupes reglées qu'il avoit dans sa Ville, où il vouloit laisser seulement une garnison; mais sur les avis qui luy vinrent que les Saxons étoient en marche pour luy couper chemin, il se renferma dans son Château, dont il ne fit sortir que l'Evêque de Kiovie, le Castelan de Kalisch Radomiski, & quelques autres qui étoient de l'Ambassade, avec une escorte de trois cens chevaux, & cent soixante Reitres du Palatin de Vilna. A peine étoient-ils arrivez à Olive, que le Prince reçût un Exprés du Cardinal avec des lettres, par lesquelles ce Prelat le supplioit de venir à son secours.

Le Prince de Conti dans le même temps, avoit dépeché le Starosta d'Olszteyn, Glinski, Kochanowski, & Gniewosz, avec trente-six mille écus, pour aller chercher neuf cens chevaux qui les attendoient dans les

Pa-

Palatinats de Cracovie, de Sandomir, & dans le Duché de Zator; le premier de ces Seigneurs qui devoit commander ce renfort étoit parti le 17. d'Octobre. Le même Prince avoit aussi donné trente mille écus au Palatin de Kiovie pour mettre en état l'artillerie de Lowits & de Mariembourg, & ce Senateur s'étoit fidelement acquitté de cette commission.

Cependant les Dantzikois commettoient tous les jours de nouvelles insolences, tant contre les Officiers de l'Escadre, qui alloient dans leur Ville, que contre les équipages des chaloupes. L'Ambassadeur en avoit fait ses plaintes au Magistrat, qui s'étoit contenté de nier un fait dont il étoit témoin, & peut-être l'auteur.

On se preparoit à tirer raison de ces insultes, d'abord que les Troupes de la Republique seroient arrivées; mais dans le temps qu'on les attendoit aussi bien que le Cardinal, on reçut des lettres des Sapieha, qui portoient que le jour que devoit partir le General de l'avantgarde, le grand Tresorier de la Couronne étoit venu chez celuy de Lithuanie,

&

& avoit repreſenté, tant aux Sapieha qu'au reſte de la Nobleſſe, le peril où ſeroit le detachement qu'ils vouloient envoyer dans la Pruſſe, lorſqu'il rencontreroit les trois mille chevaux de Saxe, qui avoient ordre de combattre ce qu'ils trouveroient du parti de France, & de ne faire quartier à perſonne. Ce même Senateur les aſſuroit qu'Oginski étoit allé ſecretement à Cracovie recevoir de l'argent de l'Electeur, pour faire revolter contre eux l'Armée de Lithuanie, & la Nobleſſe de Samogitie. Sa malice luy fit ajouter, que peut-être le Prince de Conti ſeroit bien loin avant l'arrivée de leur détachement; il faiſoit paroître des lettres (vrayes ou ſuppoſées) qui parloient de ſon retour, comme d'une choſe reſoluë. On n'y auroit pas ajouté de foy, ſi les Sapicha n'en avoient montré de l'Evêque de Plosko, à peu prés du même ſtile, & dans leſquelles ce Prelat ſe plaignoit, que la France épargnoit trop l'argent, pendant que Saxe le prodiguoit; & que de deux Princes, dont l'un étoit ſi reſervé, pendant que l'autre riſquoit tout, il paroiſſoit indubitable que le plus liberal réuſſiroit.

Les Sapieha qui craignoient Oginski, les défenseurs de la Coequation, & peut-être plus encore de se battre contre les Saxons, ajouterent tant de foy aux mensonges du grand Tresorier de la Couronne, qu'ils contremanderent le Straznik (Commandant de l'avant-garde) avec son détachement. Pour couvrir leur foiblesse, ils écrivirent au Cardinal, à l'Ambassadeur de France, à l'Evêque de Plosko, & au Palatin de Kiovie les raisons de leur changement de conduite, qui consistoient en ce que l'argent promis à l'Armée de Lithuanie, n'avoit pas été mis en dépôt; que la froideur qui paroissoit à Olive, en produisoit une dans le Royaume parmi ceux qui avoient élû les plus zelez, & qui n'osoient s'embarquer plus avant dans une affaire, où la France ne leur en donnoit pas l'exemple. Ils ajoutoient que ces raisons les avoient obligez de contremander le détachement, qui auroit couru risque d'être enlevé par les Saxons. Ils proposoient ensuite un moyen de remedier à tous ces inconveniens, & ce moyen étoit, qu'il plût au Prince d'envoyer incessamment en Lithuanie l'argent du dé-

pôt,

pôt, avec un Commiſſaire François qui payeroit les Troupes, & recevroit le ferment des Officiers & des Compagnies, à meſure qu'il leur diſtribueroit la ſolde. Comme ſi le chemin eût été plus libre au milieu des Allemands pour voiturer de l'argent, que pour conduire des Troupes.

La frayeur des Sapicha jointe aux irréſolutions du Palatin de Vilna, dont on a parlé, & les mauvaiſes raiſons qu'il alleguoit, firent croire que ce General manquoit de courage, de credit, ou de fidelité.

Mais la perfidie du grand Treſorier de la Couronne, empêcha de faire toutes les reflexions ſur la mauvaiſe conduite des autres. Cet Officier dés le commencement de l'interregne s'étoit declaré pour la France, & avoit paru le plus vif, le plus zelé, & le plus adroit de ſes Partiſans. Cette Couronne avoit eu toute la confiance poſſible à ce Senateur, qui pour cette raiſon avoit eu plus de part à ſes liberalitez. Les autres Competiteurs deſeſperoient de réüſſir, s'ils ne l'attiroient dans leurs intereſts; il avoit reſiſté à toutes leurs tentations, & ſuccomba à celles de Conſtan-

ſtance Bokum ſa femme. L'Electeur fit propoſer à cette Dame quarante mille écus pour ſon mari ; elle accepta les offres ; & eut aſſez d'autorité ſur luy pour l'obliger à preferer cette ſomme, au merite qu'il s'étoit acquis par ſes belles actions. Ce Seigneur étoit d'autant plus coupable, que peu de jours auparavant, il avoit écrit au Prince de Conti comme à ſon Roy legitime, & l'avoit aſſuré qu'il ſe rendroit inceſſamment auprés de ſa perſonne.

Les Polonois pour peindre cette action, employerent les couleurs les plus noires ; les uns trouvoient que c'étoit une image de la chute du premier homme, qui eut la foibleſſe de ſe laiſſer tromper par une femme, que le ſerpent avoit ſeduite ; & les autres comparoient cette trahiſon à celle qu'Achitophel avoit faite autrefois au Roy Prophete.

Le 21. d'Octobre les Sapieha reçurent un Exprés, qui portoit la confirmation du traité, que l'Ambaſſadeur de France avoit conclu avec eux, & elle étoit ſignée du Prince, & accompagnée de dix mille écus pour le Straznik., afin qu'il payât

yât les Troupes qu'il conduisoit. Le grand Tresorier de la Couronne venoit de partir de Grodno, & par ses discours, avoit si fort intimidé le Palatin de Vilna, qu'il l'avoit rejetté dans des irresolutions encore plus grandes, que celles qu'il avoit jusques-là témoignées. Le grand Tresorier de Lithuanie indigné de la perfidie de Lubomirski, dont il venoit d'apprendre le détail; & honteux de l'inconstance de son frere, faisoit ses efforts pour luy inspirer de meilleurs sentimens. Celuy-cy incapable de suivre un bon conseil quand il étoit question de se déterminer, promit à son frere d'écrire au Prince, & il le fit en effet. La lettre étoit fort respectueuse & soumise; il prioit sa Majesté d'excuser tous ces entretemps, & de vouloir y remedier promptement; ce qu'il assuroit être facile, si on envoyoit le Commissaire François en Lithuanie, avec l'argent pour payer l'Armée; cela avoit déja été proposé; & tout autre que le Palatin de Vilna, auroit eu honte de le repeter.

Le Prince de Conti qui n'étoit venu que pour combattre, ennuyé de la lenteur de ceux qu'il venoit secou-

courir, vit bien qu'il ne luy restoit qu'un parti à prendre ; & dans la conference qu'il eut à Olive le 29. d'Octobre, il declara aux Seigneurs qui s'y trouverent, qu'il croyoit avoir fait pour la Pologne, tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de luy ; qu'il étoit prêt de satisfaire à ce que le Roy Tres-Chrétien avoit promis en son nom ; qu'il étoit venu se mettre à la tête de tant de braves gens, pour les tirer de l'oppression dont on les menaçoit, & qu'ils avoient évitée depuis un siecle ; que puisqu'ils vouloient s'y soumettre, il ne pouvoit se resoudre à voir expirer une liberté qu'ils avoient défenduë depuis l'établissement de leur Monarchie ; qu'il n'étoit pas de sa dignité d'être spectateur de leurs disgraces, & qu'il attribueroit aux malheurs du temps, l'irregularité que les autres Nations pourroient remarquer dans leur conduite.

Les Seigneurs à qui le Prince parloit, le conjurerent de ne pas précipiter son départ. Il voulut bien leur marquer son estime, & le differa, sur les assurancces qu'on luy donnoit, que dans peu il arriveroit des nouvelles de Lithuanie. Sa complai-

san-

ſance ne l'empêcha pas de prendre ſes précautions ; il fit retirer d'Olive ſes domeſtiques le lendemain, & les fit embarquer. Le Maréchal du Duché arriva le 2. avec peu de ſuite ; Cazimir Oginski Staroſta de Godzin l'accompagnoit avec le Prince Czartoreski, qui devoient avec ce Maréchal & le Prince Radziwill qu'on attendoit tous les jours, faire les fonctions d'Ambaſſadeurs pour la Lithuanie. On apprit en même temps que les Saxons au nombre de trois mille chevaux & ſix pieces de campagne, avoient paſſé le Pont de Thorn. Le Prince donna audiance ſur ſon vaiſſeau au Maréchal, & luy demanda pourquoy le Straznik ſon Couſin ou luy, n'avoient pas amené le détachement qui avoit été tant de fois promis, & pour le payement duquel l'argent avoit été delivré. Celuy-cy répondit que les Troupes de Saxe en plus grand nombre, & les actes d'hoſtilité commis contre ſa Maiſon par les mécontens de Lithuanie, en étoient la cauſe. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir que cette réponſe du Palatin de Vilna, ne ſervoit à rien ; & quand on en auroit jugé plus favorablement, quelle

le apparence d'attendre au moins six semaines des Troupes, lorsqu'il s'agissoit de combattre les Saxons ; & qu'un Prince que la Pologne disoit vouloir reconnoître pour son Souverain, passast l'hiver sur ses Fregates, pendant que son Royaume ne pouvoit luy fournir qu'une mauvaise Place de guerre, sans Troupes, ni la moindre ressource presente dans le besoin.

Les autres Ambassadeurs de la Republique arriverent le 4. de Novembre à Olive ; l'Evêque de Kiowie que le Cardinal en avoit fait le Chef, portoit les commissions des autres. Les Castelans de Kalisch & de Siradie, étoient pour la grande Pologne : celuy-cy étoit auprés du Prince depuis quelque temps, & le premier arrivoit avec trois cens chevaux, qu'il avoit fait passer par Mariembourg ; si les autres avoient amené autant de monde, la Pologne ne gemiroit peut-être pas aujourd'huy sous la domination des Saxons. Le Palatin de Kiowie, & le Castelan de Lublin, étoient nommez pour la petite Pologne ; & pour la Lithuanie, ceux dont nous avons parlé. Bielinski Maréchal de la Diete s'étoit joint a-

vec

vec eux, & dans la conjoncture presente, avoit plus envie de presenter le Diplome, que l'on n'en avoit de le recevoir. Le Prince Lubomirski Starosta de Sondek, arriva dans le même temps, de Podolie, & rapporta qu'il avoit mis en marche quinze cens chevaux, que le Postoli de la Couronne ameneroit dans trois jours. Le Prince réjoüi de cette nouvelle, témoignoit son impatience de se mettre à la tête des Troupes pour charger les ennemis; mais ce rayon d'esperance ne dura pas long-temps; on apprit aussi-tôt que les trois mille Saxons s'étoient partagez en deux corps, dont l'un avoit pris la route d'Olive, & l'autre celle de Mariembourg. L'Ambassadeur de France donna cet avis au Prince de Conti le matin du 5. de Novembre, lorsqu'il venoit à terre pour conferer avec les Polonois sur le projet dont on vient de parler, & sur la reception du Diplome & de l'Ambassade. Ce nouvel incident fit changer toutes les mesures, parce que les Troupes que l'on attendoit étoient encore trop loin, & que l'on n'avoit aucune certitude de l'endroit où elles pouvoient être. Le Castelan

de Dantzik qui assistoit aussi à ce Conseil, avertit que les Saxons avoient passé dans sa Starostie de Grodentz sur la Vistule ; qu'ils s'en étoient emparez, & qu'ils avoient ruiné toutes ses terres. Un Exprés du Cardinal confirma le même jour, que par une lettre de Cracovie qui avoit été interceptée, on sçavoit que les Saxons avoient ordre de maltraiter & d'enlever tous les Polonois qui se trouveroient dans Olive ; & on tint Conseil là-dessus dans une maison sur le bord de la mer, qui ne fut peut-être pas plus agitée ce jour-là, que les differens avis que l'on proposa dans cette Assemblée.

Grudzinski Castelan de Brzescie, & Lubomirski Starosta de Sondek, vouloient que le Prince par des chemins détournez de la Pomeranie Polonoise, entrât dans la grande Pologne, avec tout ce qu'il y avoit de Noblesse auprés de luy ; cet avis étoit aussi magnifique pour des particuliers, qu'il auroit paru temeraire si un Prince l'avoit suivi, & il fut universellement blâmé. La difficulté étoit d'en ouvrir un contraire, & qui fust sujet à moins d'inconveniens. On se rendit à celuy qui parut le plus rai-

raiſonnable, qui fut de repreſenter au Prince, que puiſque les ſecours arriveroient dans trois jours, comme on le promettoit, ſa Majeſté au lieu de retourner en France ſe retirât à Stetin, Ville d'autant plus commode qu'elle étoit proche de la frontiere, & appartenoit à une Puiſſance amie de la France; que pendant ce temps, les Troupes fideles que les Saxons avoient laiſſées derriere eux, ſe joindroient à celles de Lowits & de l'Armée de la Couronne, & paſſeroient dans le Palatinat de Kaliſch, où le Caſtelan donnoit ſes terres, qui ſont ſur la frontiere de ce côté-là, pour en faire le quartier d'Aſſemblée. Le Prince répondit, que puiſque les ſecours devoient être ſi prompts, il les attendroit ſur ſes vaiſſeaux, & n'abandonneroit pas des amis ſi fideles. On luy demanda s'il ne vouloit pas recevoir l'Ambaſſade & le Diplome, & il s'en excuſa, ſur ce qu'il n'étoit pas à propos de prendre poſſeſſion d'un Royaume, dont on luy conſeilloit de ſortir.

Le Chevalier Bart arrêta le même jour par ordre du Prince, cinq vaiſſeaux marchands de Dantzik qui é-

toient à la rade, chargez & prêts à faire voile. Les insultes que les Bourgeois avoient faites aux François depuis un mois, & celle qu'ils venoient de faire à l'écrivain de l'Amiral, leur attirerent cette disgrace. L'Abbé de Polignac averti de la prise des vaisseaux, donna ordre à ses gens de retirer de la Ville ses meubles les plus précieux, qu'il y avoit fait conduire de Varsovie, pour l'usage du Prince. Ses domestiques se preparoient à executer ses ordres, lorsque les Magistrats firent fermer les portes de la Ville; emprisonnerent ses Officiers; & les Marchands qui avoient rendu service au Prince; saisirent la plus grande partie des meubles de l'Ambassadeur; & aprés avoir vendu ses chevaux à l'encan, eurent encore l'insolence de luy envoyer un trompette avec une lettre, par laquelle ils reclamoient leurs vaisseaux; & sans parler de ce qui luy appartenoit, declaroient qu'ils avoient mis en seureté les effets des Marchands. L'Ambassadeur répondit que l'affaire des vaisseaux ne le regardoit point; que ce n'étoit pas le moyen de l'obliger de parler au Prince en leur faveur, que de le piller luy même;

qu'ils se souvinssent d'avoir violé le droit des gens, & manqué de respect pour un grand Roy; que jamais personne n'avoit offensé impunément.

Il eut avis en même temps, que les Saxons avoient passé la veille à Stum, Ville de Prusse; qu'ils avoient enlevé les cent soixante Reitres de Sapicha, & fait leur Commandant prisonnier de guerre.

Le Kraiczi (grand Ecuyer tranchant de la Couronne) s'étoit retiré depuis quelque jours à Mariembourg, moins dans le dessein de conserver la Place, que de s'en servir à faire une capitulation avantageuse.

André Zalouski Evêque de Plosko étoit parti le 29. immediatement aprés le Conseil, où le Prince avoit declaré la resolution qu'il avoit prise de retourner en France. Ce Prelat songeoit à son interest plus que personne, & vouloit à quelque prix que ce fust l'Evêché de Varmie, parce que ce benefice étoit d'un revenu plus considerable que le sien. Aussitôt qu'il vit que le Prince qu'il avoit suivi ne seroit pas en état de luy procurer cet avantage, sans perdre

de temps, il n'abandonna pas ses esperances, & se jetta dans le parti de Saxe, qu'il avoit peut-être menagé à tout évenement.

Le 6. on fut averti de tous côtez de la marche des Saxons: L'Ambassadeur de France crut qu'il étoit temps de mettre ordre à ses affaires; & aprés avoir envoyé ses papiers, ses domestiques & le reste de ses équipages dans l'Abbaye d'Olive, comme dans le seul azile qui restoit sur le bord de la mer, où la plûpart des Senateurs s'étoient retirez, il alla le 7. trouver le Prince, & luy demanda des Chaloupes pour transporter sur ses vaisseaux, les effets qu'il avoit sauvez dans l'Abbaye. Le Castelan de Kalisch, & le Comte Towianski, étoient avec le Prince, & l'exhortoient de se retirer à Stetin; & il leur avoit declaré son dessein de retourner en France. L'Ambassadeur ne pût pas obtenir ce jour là les Chaloupes qu'il demandoit, parce que le Chevalier Bart les avoit envoyées pour faire de l'eau; mais on les luy promit pour le lendemain, avec une escorte de soixante hommes, commandée par le premier Capitaine de l'Escadre. Cette

pré-

précaution étoit d'autant plus necessaire, que le matin du même jour, un domestique du Prince avoit été dépoüillé dans les bois par trois cavaliers Allemands.

Le lendemain 8. dés la pointe du jour les chaloupes conduisirent les soldats à terre ; l'Abbé de Châteauneuf y alla pour retirer ce qu'il avoit dans Olive : mais à peine vingt soldats étoient débarquez, qu'on apperçût un gros de cavalerie dans la plaine ; c'étoit les Saxons qui étoient arrivez, au nombre de quatre ou cinq cens la nuit précedente, & qui étoient suivis de prés, du reste de leurs Troupes. Le Castelan de Kalisch, à qui on en vouloit particulierement, avoit eu le bonheur de les éviter ; mais il tomba dans une embuscade, & fit tant par sa diligence, que trente cavaliers détachez aprés luy, le poursuivirent inutilement dans les bois sans le pouvoir joindre. Le Starosta de Sondek prit une resolution aussi hardie que le conseil qu'il avoit donné trois jours auparavant ; ce Seigneur se fit jour à travers les ennemis le sabre à la main, luy cinquiéme ; essuya leur feu sans être blessé ; ses équipages

 furent

furent pillez, & empêcherent les Allemands de le poursuivre.

Le dedans de l'Abbaye d'Olive fut forcé, comme le dehors. L'Evêque de Kiowie, & le Castelan de Brzec, s'étoient refugiez dans l'Eglise; on foüilla celuy-cy, & il fut fort maltraité; l'autre faisoit ses prieres prosterné devant le grand Autel; les Saxons sans respecter la sainteté du lieu, ni le caractere de ce Prelat, se jetterent sur luy; déchirerent ses habits, & ne le laisserent qu'aprés luy avoir arraché une croix de diamans, que les Evêques de Pologne portent pour marque de leur dignité.

Ils forcerent ensuite la porte de la Sacristie, où on avoit sauvé les papiers & toute la vaisselle de l'Ambassadeur. Pierre Hubert son Secretaire s'étoit renfermé dans l'Abbaye pour les sauver; on avoit eu assez de peine à l'y recevoir, mais il eut le secret d'aprivoiser des esprits qui paroissoient si farouches; & au moyen de trois cens ducats qu'il distribua aux Religieux, on luy donna un habit de l'Ordre, & ils luy aiderent à lever adroitement le scellé des Saxons

xons qui étoit apposé à une cassete, où les papiers étoient enfermez : celuy-cy aprés avoir mis autre chose à la place les emporta au peril de sa vie la nuit du 8. au 9. & les envoya couverts de legumes à Dantzik chez la grande Chambellane, par un païsan, dont il avoit plusieurs fois éprouvé la fidelité ; & cette Dame les fit tenir depuis à l'Ambassadeur.

Le bord de la mer fut rempli le 8. avant midy de Cavaliers Saxons, qui firent connoître au Chevalier de Saint Paul premier Capitaine de l'Escadre, l'impossibilité d'executer ses ordres. Cet Officier qui sçavoit les loix de la guerre, fit rembarquer ses gens en bon ordre ; tint ferme, tant qu'il en resta un à terre ; & fit tirer continuellement des chaloupes ; on tua quelques Saxons, & il perdit de son côté le Chevalier de Tomur Enseigne dans l'Alcyon, qui reçût un coup de mousquet dens la poitrine, dont il mourut le soir.

L'Ambassadeur de France perdit ainsi tout ce qu'il avoit, tant à Dantzik qu'à Olive. Le soir du même jour 8. le jeune Comte Towianski neveu du Cardinal Primat vint à

bord, déguisé en Religieux de saint Bernard, & le 9. sur le midy le Prince mit à la voile pour retourner en France. Il voulut que l'Ambassadeur de France descendît à l'Isle de Rugen pour se rendre à Stetin, & de là rentrer en Pologne, si la conjoncture des affaires le permettoit, ou attendre les ordres de la Cour.

Les Polonois qui se trouverent à Dantzik, furent aussi maltraitez que les François. Le Palatin de Kiowie, le Maréchal de Lithuanie, le Prince Czartoryski, le Starosta de Pereslaw, & le grand Chambellan, eurent le chagrin d'être emprisonnez dans leurs maisons par les Dantzikois, qui leur donnerent des gardes; & ces Seigneurs voyoient des Gentilshommes, que la canaille traînoit par les cheveux.

Ce desordre augmenta l'indignation de la Noblesse contre les Saxons, & quoy qu'elle fust desolée par le départ du Prince, bien loin de perdre courage, elle demeura ferme, excepté un petit nombre, à qui l'Electeur tendoit les bras, & faisoit des liberalitez conformes à son genie & au besoin de ses affaires.

L'Electeur convoqua pour le 5. de

Fé-

Février 1698. une Diete, qu'il appelloit de Pacification, pour laquelle il se rendit à Varsovie. Jamais Assemblée ne fut plus mal nommée; il n'y vint que vingt personnes, tant Senateurs que Nonces, dont douze protesterent contre luy, & rompirent sa Diete le même jour qu'elle fut commencée.

Le Cardinal de son côté en indiqua une au 18. du même mois de tout le Rokosz, où il se trouva quantité de Senateurs & de Noblesse. L'Electeur y envoya des Plenipotentiaires pour faire un accommodement; ses propositions furent rejettées, & le Rokosz persista dans sa vigueur.

L'Electeur, quoy que delivré des apprehensions que luy causoient la presence de son Rival & les intrigues de l'Ambassadeur de France, ne respiroit qu'aprés la paix, & songeoit serieusement à se renoncilier avec les Seigneurs qui luy avoient été opposez. L'affaire n'étoit pas aussi facile qu'elle pouvoit paroître; il s'en trouva beaucoup, qui eurent la generosité de soutenir un parti qui avoit des fondemens si solides. Le Rokosz persista dans sa vigueur jusqu'au 15.

de

de May, lorſque deſtitué de toute eſperance du retour du Prince de Conti, & ſollicité par Fabricio Paulucci Evêque de Ferrare Nonce Extraordinaire de ſa Sainteté, plus adroit & moins prevenu que le premier, l'Electeur gagna par ſes bienfaits, ceux qui ne voulurent pas ſe fier à ſes promeſſes; l'accord general fut conclu le 21. de May 1698. aux conditions qu'il plût à ceux qui faiſoient une ſoumiſſion forcée, elle fut ſi agréable au Prince, qu'il ne diſputa ſur aucun des articles. Et il prit cette reſolution, ſur ce que ſes amis luy repreſenterent, que la douceur eſt neceſſaire aux Princes qui ne ſont pas encore bien affermis.

F I N.

